

Rudy Kohwer

ÉTUDE SCIENTIFIQUE EN PSYCHOPÉDAGOGIE DE L'ENSEIGNEMENT-APPRENTISSAGE DES LANGUES ÉTRANGÈRES



Compartilhando conhecimento

Rudy Kohwer

**ÉTUDE SCIENTIFIQUE EN
PSYCHOPÉDAGOGIE DE
L'ENSEIGNEMENT-APPRENTISSAGE
DES LANGUES ÉTRANGÈRES**

 **SYNAPSE**
Editora

Compartilhando conhecimento

ÉTUDE SCIENTIFIQUE EN PSYCHOPÉDAGOGIE DE L'ENSEIGNEMENT-APPRENTISSAGE DES LANGUES ÉTRANGÈRES

Éditeur de boss

Msc Washington Moreira Cavalcanti

Auteur

Rudy Kohwer

Comité éditorial

Msc Lais Brito Cangussu

Msc Rômulo Maziero

Msc Jorge dos Santos Mariano

Dr Jean Canestri

Msc Elias Rocha Gonçalves Júnior

Msc Daniela Aparecida de Faria

Dr Paulo Henrique Nogueira da Fonseca

Conception graphique et mise en page

Département Art Éditeur Synapse

Éditeur d'Art

Maria Aparecida Fernandes

Révision

The authors

2021 by Synapse Editora

Copyright © Synapse Editora

Copyright du texte © 2021 Les auteurs

Copyright de l'édition © 2021 Synapse Editora

Droits pour cette édition accordés à

Synapse Editora par les auteurs.

L'ensemble du texte ainsi que ses éléments, sa méthodologie, ses données calculées et sa correction relèvent de la seule responsabilité des auteurs. Ces textes ne représentent pas allusivement ou effectivement la position éditeur officiel de Synapse.

Synapse Editora n'est pas responsable des changements qui surviennent dans les adresses conventionnelles ou électroniques mentionnées dans cet ouvrage.

Les livres édités par Synapse Editora, étant en libre accès, Open Access, le téléchargement de l'œuvre est autorisé, ainsi que son partage, en respectant que les droits d'auteur soient référencés. Le travail ne doit pas être modifié de quelque manière que ce soit ou utilisé à des fins commerciales.

Le comité de rédaction et les examinateurs invités ont préalablement analysé tous les manuscrits soumis pour évaluation par les auteurs, après avoir été approuvés pour publication.



Compartilhando conhecimento

2021

**ÉTUDE SCIENTIFIQUE EN PSYCHOPÉDAGOGIE
DE L'ENSEIGNEMENT-APPRENTISSAGE
DES LANGUES ÉTRANGÈRES**

K79e Kohwer, Rudy

Étude scientifique en psychopédagogie de l'enseignement-apprentissage
des langues étrangères

Auteur: Rudy Kohwer

Belo Horizonte, MG: Synapse Editora, 2021, 128 p.

Format: PDF

Mode d'accès: World Wide Web

Comprend une bibliographie

ISBN: 978-65-88890-19-6

DOI: doi.org/10.36599/editpa-2021_espeal

1. Psychopédagogie, 2. Enseignement-apprentissage, 3. Connaissance,
4. Étude Scientifique, 6. Langues Étrangères.

I. Étude scientifique en psychopédagogie de l'enseignement-apprentissage
des langues étrangères

CDD: 001 - 001.4

CDU: 001 - 001.18

81-81'23

SYNAPSE EDITORA

Belo Horizonte – Minas Gerais

CNPJ: 40.688.274/0001-30

Tel: + 55 31 98264-1586

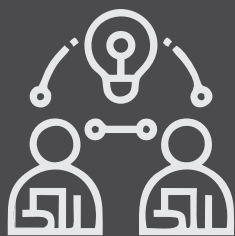
www.editorasynapse.org

editorasynapse@gmail.com



Compartilhando conhecimento

2021



Présentation

La salle de cours et l'environnement social, en tant que scènes où le spectacle de la personnalité et de l'éducation configure nos actes conscients et corporels, amènent à prévoir nos conduites pour l'acquisition de compétences en langues étrangères, et ce face au consensus que nous accordons tous aux exigences du monde, en matière de communication et d'acculturation. Dans cette perspective, l'ouvrage intitulé *Étude scientifique en psychopédagogie de l'enseignement-apprentissage des langues étrangères* propose et pour les Sciences du langage, une contribution sous-jacente à l'aspect pragmatique du langage et tout en concevant les besoins sociaux de l'humanité dans leur rapport avec la conscience humaine.

C'est pourquoi la démarche proposée demande à ce qu'elle insère le corps de connaissances de la physiologie, pour le traitement des questions relatives à la perception extérieure, mais aussi le cerne scientifique de la psychologie, lorsqu'il s'agit également de perception intérieure, dans sa participation pour la formation pédagogique et culturelle de l'enseignant, et de l'étudiant. En somme, la réévaluation des contributions théoriques de la psychologie béhavioriste, qui fonde le discours didactique centré sur l'abordage de type communicationnel, apporte une réflexion théorico-méthodologique sur la perspective de type actionnel actuellement en vogue dans le champ de la didactique des langues étrangères.

Sentir et vivre des expériences organise les représentations que nous avons du monde, ainsi, le présent ouvrage honore l'être dans sa singularité, en deçà de l'universalité tant des propriétés dans les objets du monde que des structures sociales. Pour autant, matière et esprit s'unissent pour que l'éducation des sensations vers les représentations ne fasse qu'une entité avec les actions dans lesquelles elle demeure. Quand la perception frappe les sens et associe nos expériences déjà vécues et senties à nos représentations, nous accordons à l'altérité ces deux dimensions, ou soit le plurilinguisme et le multiculturalisme selon lesquels l'éducation et la personnalité font l'objet d'une valeur ajoutée à la mémoire.

RUDY KOHWER



Compartilhando conhecimento
2021

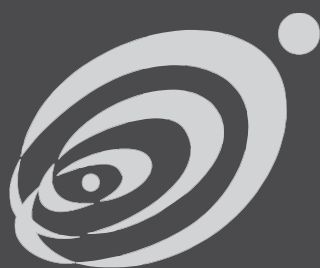




TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| INTRODUCTION | 8 |
| CHAPITRE I. CONTRIBUTIONS PSYCHOLOGIQUES AUX ÉTUDES DE LA DIDACTIQUE | 22 |
| La représentation et des propriétés | 27 |
| Le comportement et la théorie du conditionnement opérant | 41 |
| La pragmatique du point de vue de la psychophysique | 54 |
| La pragmatique du point de vue de la psychologie descriptive | 65 |
| CHAPITRE II. CONTRIBUTIONS PÉDAGOGIQUES AUX ÉTUDES DE LA DIDACTIQUE | 78 |
| L'expérience selon l'approche actionnelle | 82 |
| L'expérience comme phénomène psychophysique | 87 |
| L'expérience de la perception extérieure | 91 |
| L'expérience de la perception intérieure | 104 |
| CONCLUSION | 120 |
| BIBLIOGRAPHIE | 122 |

A stack of several books is shown from a high-angle perspective, fanned out. The books are white with dark covers. The background is a textured, patterned surface in shades of brown and gold, featuring intricate designs and faint text. The lighting is warm, creating a sense of depth and texture.

**Le sentiment va au cœur, la sensation s'arrête aux sens,
la perception s'adresse à l'esprit....**

**Avoir des perceptions claires, c'est connaître ;
la perception enferme les sciences dans son district.**

L'abbé Girard

INTRODUCTION

“**L**e Conseil de l'Europe approuve en 1997 la restructuration du document officiel intitulé *Un cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer* (CECR). Celui-ci devient novateur en le sens que, « si les actes de parole se réalisent dans des activités langagières, celles-ci s'inscrivent elles-mêmes à l'intérieur d'actions en contexte social qui seules leur donnent leur pleine signification» (CONSEIL DE L'EUROPE, 2001, p.15).

Par définition, la propriété, qu'est le sens des signifiés et des énoncés pour les activités langagières, est l'événement, l'action ou la perception intérieure en ce qu'est le contexte social comme objectif d'apprentissage lié aux exigences¹ du monde extérieur et dans la mesure où nous agissons au sein de sociétés historiques, cultivées, organisées ou institutionnalisées. Nos comportements, liés à nos attitudes langagières et *vice versa*, sont donc entourés par des normes sociales. Ceci est notre définition des actes de parole² concernés par le manuel didactique pour l'acquisition des compétences de communication. Des auteurs Régine Mérieux et Yves Loiseau, ce manuel s'intitule *LATITUDES. 1: Méthode de français* (2008). Premièrement, ces actes tiennent en la première dimension dudit document

¹ - Par le terme exigence, nous voulons dire la systématisation du monde, d'abord en grands systèmes, tels que le système politique, le système commercial, le système religieux, le système social, ensuite en sous-système, si nous pouvons le dire ainsi, dont il advient des connaissances, une spécificité plus technique ou rapprochée des spécialités, tels que le système éducatif, le système juridique. Aussi, l'individu libre dans ses actions fait se joindre ces systèmes et leurs respectives connaissances. En conséquence, ce mode de relation laisse apparaître les motifs d'un CECR (2001) n'étant pas si exhaustif que nous pourrions le croire, en le sens où ce document officiel cadre l'apprentissage dans des situations de communication reliées à quatre domaines bien délimités : éducatif, professionnel, public et personnel. Cependant, ces domaines sont, dans une très large mesure, très étendus, par exemple, le domaine professionnel enveloppant une série de spécialités très variées.

² - Dans le champ de la didactique, un acte de parole est une thématique générale enveloppant une série de thèmes généralement autour de normes ou de manières d'utiliser le langage selon les actions de la vie quotidienne.



officiel et comme étant son socle descriptif. Nous choisissons de prescrire cette dimension comme étant la base théorique pour l'acquisition des compétences: La proposition d'un mode d'apprentissage des langues par une perspective de type *actionnel*, préalablement citée d'après le Conseil de l'Europe.

Deuxièmement, d'abord et selon sa deuxième dimension, que nous consignons comme étant la base méthodologique pour l'acquisition des compétences, et ce pour être le cadre d'une didactique du plurilinguisme et de l'interculturalité, et ensuite selon l'étude sur les représentations de signifié quant aux substantifs et énoncés, outre le facteur *norme sociale* régissant la bonne conduite du comportement, il nous semble notable de ne pas omettre la variable suivante : Si celle-ci tient en les expériences de l'être, de son commencement jusqu'à ses agirs en le moment actuel, ses expériences tiennent en le mode d'organisation de sa personnalité et de son éducation. Le sujet peut observer cette variable selon la faculté posée par Adolphe Garnier (1865, p.373) : « La conscience est la faculté par laquelle l'âme se perçoit elle-même ». Si l'activité de l'âme tient en la conscience, en conséquence, nous considérons le point de vue a) génétique et b) sensori-moteur. En définitive, bien que l'action puisse réaliser la perception interne selon l'événement extérieur, c'est-à-dire d'après les activités langagières, d'écriture, d'écoute et de visionnage en contextes sociaux déterminés par l'organisation du milieu pédagogique et didactique, mais aussi du milieu naturel comme le veut la perspective de type *actionnel*, il est surtout question d'un préalable introspectif. Celui-ci convient en la division des connaissances, à savoir, a) en connaissances conceptuelles et b) existentielles. Pour Garnier (p.364), il s'agit plus d'objets de la conception³ et d'objets de l'existence⁴ que de l'acte même de la perception :

L'objet de la perception est toujours distinct de l'acte de la perception: le corps existe même quand je ne le perçoit pas: j'existe même quand j'échappe à ma conscience; l'espace, le temps, la cause éternelle existeraient encore quand ils ne seraient perçus par aucun esprit. L'objet de la conception, soit de la réminiscence, soit de la conception idéale ne se distingue jamais de l'acte de la conception: les événements d'hier n'existent que dans mon souvenir; le cercle parfait, la vertu parfaite n'ont d'existence que dans ma conception idéale. Quant aux objets de la croyance [...], ils peuvent exister en dehors de la pensée ou n'avoir d'existence qu'en elle.

L'auteur ne distingue pas le rôle de la mémoire, c'est-à-dire l'acte de la conception, et le rôle des opérations abstraites de l'esprit, c'est-à-dire l'acte de la pensée, en d'autres termes, du jugement ou de

³ - L'objet conceptuel a un caractère universel et est une pièce solide avec ses traits caractéristiques d'étendue, de qualité et de figure, c'est-à-dire ses propriétés. Quand l'objet est dit effectif, nous le considérons comme étant physiquement présent à la perception extérieure, ou à l'expérience visuelle et à l'expérience auditive. Quand l'objet est dit abstrait, nous le considérons comme étant présent à la perception intérieure, de manière substantielle ou virtuelle. L'objet est en ce sens la substance de la conscience et dont les attributs de cette substance, attributs étant cesdits traits caractéristiques de l'objet, lui sont rattachés par des relations telles que la cause à effet, la contiguïté, la succession, la connexion, l'espace et le temps.

⁴ - L'objet existentiel a un caractère plus individuel qu'universel. En ce sens et premièrement, il répond aux opérations complexes de l'esprit afin de réaliser, entre autres actions, des actes de jugement. Deuxièmement, l'objet existentiel répond aussi aux opérations simples de l'esprit, pour la formation d'idées simples, et ce afin de réaliser des actes plus particuliers.



l'idéation, de l'objet de la perception. Et les deux rôles fonctionnent en interrelation, puisque les idées simples servent à la formation des idées complexes. C'est donc cette formation qui fait le lien entre les deux rôles. Les objets de la croyance, de l'existence, et les objets de la conception sont à traiter de telle manière à ce que soit considérée la grande quantité de nuances sémantiques que ceux-ci peuvent produire dans les actes de langage, surtout à propos des objets existentiels. La formation d'idées simples et d'idées complexes, dans le cas de la réalisation des tâches finales – sous l'angle de la perspective de type *actionnel* – dudit manuel didactique, engage l'apprenant à diriger ses actions et ses actes de langage autour de contextes sociaux comme étant des événements qui formeront chacun une expérience, et ce à la fois par la perception extérieure et par la perception intérieure de l'environnement. Ces perceptions mêlent alors les objets conceptuels et les objets existentiels dans les activités de l'esprit, et, par analogie ou du point de vue linguistique, dans les activités langagières, d'écriture, d'écoute et de visionnage. Il y a d'un côté, les actions du corps lorsque, nous le rappelons, la perspective est de type *actionnel*, et, d'un autre côté, les actions de l'esprit ou de la conscience lorsque ces dernières sont à produire par l'écriture ou le langage. Mais l'un dans l'autre, entre ces deux actions il y a interrelation, comme cette interdépendance à propos du rôle de la mémoire et du rôle des opérations abstraites de l'esprit. En revanche, si la formation du substrat substantiel de la conscience tient aussi en les objets existentiels, particuliers à l'individu, alors, la réalisation de l'action ou de l'expérience dans l'événement, lequel remet à un contexte social dans un domaine déterminé selon ladite méthode de français et le CECR (2001), peut subir une influence néfaste par les particularités de l'être.

Le scepticisme⁵ de Georges Berkeley (1920) sur la substance matérielle, laquelle substance consiste davantage en des objets conceptuels qu'en des objets existentiels, et l'entendement de la nature humaine selon John Locke (1735), à propos de ses concepts d'*Identité de la personne*, du *Soi* et de *Conscience*, sont des bases théoriques d'influence philosophique qui, à première vue, poseraient un problème méthodologique dans l'apprentissage subordonné par la perspective de type *actionnel*. Cependant, un dilemme apparaît lorsque nous posons la proposition d'une stratégie – l'éducation des sens et la sélection des qualités pertinentes pour un contexte social déterminé – face à un cadre d'apprentissage dans lequel l'acquisition de connaissances, de qualités, correspond à la formation de compétences. Mais le dilemme se résout dès que nous le

³ - Georges Berkeley, dans son ouvrage intitulé *Les principes de la connaissance humaine* (1920), défend la doctrine de l'abstraction, et ce d'après les considérations suivantes à propos de l'objet : L'idée composée, ou complexe, regroupe ces qualités, ou soit la figure, le mouvement et l'étendue quant à un objet, en somme, un tout qui base les conceptions d'ordre matérialiste. Or, l'esprit, ayant la faculté de former séparément chacune de ces dites qualités, réalise alors des idées abstraites sur l'étendue, le mouvement et la figure. De plus, l'esprit, étant capable de former des impressions de réflexion, réalise alors des idées différentes que celles à propos de l'étendue, du mouvement et de la figure. En définitive, Berkeley considère ce que John Locke défend dans son *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain* (1735), c'est-à-dire la capacité qu'ont les hommes à raisonner en atteignant l'abstraction.



confrontons à un domaine ou contexte social déterminé informé par la consigne écrite et illustrée, à propos de la tâche finale sous l'angle de la perspective de type *actionnel*. Or, la détermination d'un contexte social signifierait en ce sens que sa réalisation, d'un point de vue linguistique et conscientiel, serait exactement la même chez tous les apprenants, quand bien même la syntaxe marquerait une certaine distinction. Mais cette possibilité est insensée, nos facultés – l'entendement et la volonté – ne le prouvent, qui plus est la conscience d'un état d'attention est rarement à degré égal entre les êtres. Nous ne pouvons qu'en ce sens concilier nos considérations avec celles des deux auteurs préalablement cités, ce qui renvoie les objets existentiels à notre égard pour l'action et ce qui remet ainsi en question nos considérations pour la doctrine de David Hume (1739), à propos de la relation causale selon laquelle la succession de deux événements s'explique par un lien causal extérieur à l'expérience, ou l'action, lien causale étant strictement intérieur ou voué à la conscience par la régularité.

Selon John Rogers Searle (1985, p.145), la théorie classique, en grande partie due à Hume (1739), ne fait « pas la distinction entre les *actions causales* (*causings*) dans lesquelles un événement cause un autre événement ou cause un changement, et les autres formes de *relations causales* qui peuvent exister entre des états de choses permanents et entre des traits d'objets permanents ». Mais bien que les organes sensoriels ne permettent pas d'observer les liens causaux selon cette théorie classique, nous la concevons tout de même, et ce dans la mesure où la description que cette théorie préconise, à propos de chaque objet ou événement et que ceux-ci soient la cause ou soient l'effet, est fondamentale pour la méthode de comparaison. Tout résultat, aux tenants méthodologiques exclusivement basés sur l'observation de la configuration du contexte extérieur, serait imprécis voir faussé, et ce si l'organisation de la structure fonctionnelle de la conscience définit les causes du comportement, et donc ses actions. Les méthodes expérimentales de la psychophysiologie en traitent et le prouvent. En effet, les observations de lésions dans l'hémisphère gauche, où tient la zone lexicale, du langage, montraient déjà bien les causes de l'altération des données, la structure touchant l'attention, le langage, la mémoire, la volonté et l'entendement.

Dans sa critique intitulée *Un compte rendu du « comportement verbal » de B. F. Skinner*, à propos du comportement sous l'angle de la psychologie scientifique béhavioriste, Noam Chomsky (1969, p.17) décortique le problème avec assiduité et rend les conclusions suivantes: « Si la contribution de l'organisme est complexe, la seule chance de prédire le comportement sera de suivre un programme de recherches très indirect commençant par l'étude détaillée de la nature du comportement lui-même et des capacités spécifiques de l'organisme en question ». En somme, observé selon les propriétés du milieu et expérimenté en variant les paramètres de celui-ci, le comportement, sous les conceptions de la philosophie béhavioriste, n'est l'effet que de son environnement, étant ainsi la cause. En ce sens, les données prélevées ne peuvent être que partiellement applicables aux causes entre les états de conscience se succédant, ou entre les idées simples se succédant. En conséquence, l'étude du



comportement est réductionniste⁶. En revanche, un mode de raisonnement scientifique descriptif puis explicatif⁷, sur les données du substrat substantiel de la conscience, c'est-à-dire sur les objets et leur description comme l'entend Hume (1739), avec sa méthode comparative quant à la relation causale, suivis par l'application des données entrantes par excitation et sortantes sous forme de réponse, aboutirait à un holisme ontologique, lequel pourrait prétendre en un renforcement pour une définition intégrale d'un comportement, et ce en émettant l'hypothèse d'une application des données, à la fois, d'un déterminisme biologique, l'inné⁸ ou la mémoire génétique et les expériences ou la mémoire comportementale, et d'un déterminisme socio-historique, l'organisation de l'environnement.

Considérer ces deux facteurs engage sur une rencontre interdisciplinaire, ou soit entre éthologie et psychophysiologie. Ces branches des sciences pourraient renforcer, donc après réponse, les bases d'un apprentissage et d'un enseignement sous l'ordre de la psycho-pédagogie. Ainsi, nous sommes à la confluence avec l'hypothèse de Jacques Barbizet (1982, p.604), à propos des mécanismes cérébraux de la conscience : « support et sémantique agissent simultanément l'un portant l'autre et demeurant indissolublement liés tant que cette structure fonctionnelle persiste ». Et cela de telle manière que « sur les structures histologiques du cerveau dont les caractères sont imposés par la mémoire génétique – *mémoire de l'espèce* – se surimpose, de façon stochastique, au niveau neuronique, un nouveau mode d'organisation acquis sous l'effet de l'expérience » (p.605). À quoi correspond cette structure fonctionnelle lorsque liée aux expériences et aux connaissances acquises dans l'environnement pédagogique et naturel ? Dans un cas caractéristique d'un aspect sémantique du langage dans la conscience, comme l'expérience du sens et des propriétés sur les objets, c'est-à-dire des qualités

⁶ - Selon la doctrine physique de Francis Bacon, dans son *Nouvel Organum* (1851), la qualité d'une substance, ou d'un objet, se rapporte aux perceptions des sens et font de cette qualité sa condition d'existence qui prend la forme, nom que l'auteur donne à cette condition. C'est en ce sens une vision réductionniste des objets, c'est-à-dire qui se passe de décrire les objets. En somme et si une telle condition, comme loi de la production de cette propriété, est réductionniste, c'est par le fait que la forme d'une nature est considérée comme une espèce découlant et subsumée à son genre, ainsi, seule la description du genre intéresse. Cette vision tient une classification plus proche de celle de l'évolution des espèces, espèces en concurrence entre elles et dont l'existence et la survie sont influencées par les données du milieu dans lequel elles cherchent à s'adapter, que d'une ontologie dans l'ordre de la connaissance ou comme science des premiers principes, ceux du genre, ou de l'être dans le sens d'une ontologie liée à la philosophie.

⁷ - Mentionnons ici et comme le veut l'ordre des raisonnements scientifiques, qu'une description antécède son explication, mais que l'une et l'autre ne sont pas indépendantes entre elles, comme le justifie ce point de vue donné par Franz Brentano (2017), selon lequel la psychognosie, qui étudie les causes, a besoin de la psychologie génétique et réciproquement. Aussi, nous pouvons en dire de même à propos du mode de raisonnement scientifique chomskien, à savoir, l'explication pour l'ensemble infini de descriptions structurales et les descriptions structurales qui antécèdent l'explication de leur ensemble.

⁸ - Mentionnons ici et comme le veut l'ordre des raisonnements scientifiques, qu'une description antécède son explication, mais que l'une et l'autre ne sont pas indépendantes entre elles, comme le justifie ce point de vue donné par Franz Brentano (2017), selon lequel la psychognosie, qui étudie les causes, a besoin de la psychologie génétique et réciproquement. Aussi, nous pouvons en dire de même à propos du mode de raisonnement scientifique chomskien, à savoir, l'explication pour l'ensemble infini de descriptions structurales et les descriptions structurales qui antécèdent l'explication de leur ensemble.



subsumées à l'attribut d'un substantif, l'apprentissage serait renforcé par l'habitude de sa répétition qui inscrirait l'expérience de façon permanente dans la conscience et la mémoire, ce que, en somme, des chercheurs ont étudié à leur manière selon l'entendement de la nature humaine qu'ils défendent, tel que Henri Bergson (1965) en faveur de la thèse psychophysique, laquelle nomme les causes et selon Garnier (1865, p.61), « propriétés dans les corps et facultés dans les âmes ». Signalons, pour leurs convictions à étudier la conscience, qu'entrent en association des auteurs philosophes comme Locke (1735), William James (1911 ; 1913), Hume (1739) et Francis Bacon (1851). Selon ce dernier auteur mentionné par Garnier (1865, p.50-51), l'étude des corps et de l'âme suivent la même méthode:

Si la physique et l'étude de l'âme observent les phénomènes, l'une par les sens extérieurs, l'autre par la conscience, et ont ainsi un instrument différent, elles suivent la même méthode pour s'élever des phénomènes à la découverte des causes, c'est-à-dire des propriétés dans les corps ou des facultés dans les âmes.

Tout bien considéré, c'est la méthode qui rapproche le corps et l'âme, et nous l'avons vu, la doctrine physique de Bacon (1851) a ceci de réductionniste, à savoir, elle s'en tient aux perceptions des sens et à la forme, c'est-à-dire à la condition d'existence des qualités d'une substance, lesquelles qualités qui s'élèvent aux phénomènes ou considérées par leur genre, ou soit cette découverte des causes comme condition d'existence. Nous avons vu aussi que le sens d'un substantif ou d'un énoncé émettait l'événement ou le contexte social, et ce selon les exigences de l'organisation du monde extérieur en rapport avec l'action de l'individu. Dans ce cas, et si l'on avance que le régime de la répétition tient en l'habitude, donc aux manières familières et communes à l'individu de se comporter dans un environnement clos de contraintes sociales, éducatives, professionnelles, culturelles, familiales, alors, nous pouvons conclure que a) la production d'une expérience se fait sous la forme d'une action humaine réelle. Et puisque ces actions affrontent de nouvelles situations, et ce *quasi* quotidiennement, la structure fonctionnelle de la conscience se réorganise sans cesse. Aussi, la mémoire inscrit les expériences dans la conscience et les réutilise ; b) Les reproductions des expériences sous l'effet des habitudes de répétition, viennent chaque fois plus marquer la mémoire et deviennent permanentes en elle, comme une empreinte qu'on pourrait dire indélébile. Selon nous, user exclusivement de la structure fonctionnelle et nous retombons dans la tradition réductionniste comme étant l'un des axes de recherche sur la nature du comportement humain.

Premièrement, lorsque les causes ou les interactions dans l'environnement extérieur élaborent la structure fonctionnelle (son sémantisme) de la conscience. À l'extrême et deuxièmement pour achever notre argument, lorsque le support ou les structures histologiques de données innées sont dites être le fruit du hasard, pour en méconnaître réellement les tenants les élaborants, quand bien même l'entendement paraît jouer un rôle important, comme le considère Locke (1735). Nous émettons alors l'hypothèse suivante : L'effet du comportement sur les actions réelles sous forme d'interactions sociales est en ce qu'est l'effet de l'organisation de l'environnement par les actions réelles sous forme



d'interactions sociales. Cela signifie que, la configuration de l'environnement est la cause de l'effet des comportements qui ont organisé l'environnement selon leurs besoins, ce que, en définitive, soutient la psychologie scientifique béhavioriste. Regardons-y plus précisément à propos d'un tel inné. Prenons une structure institutionnelle, tel que le système éducatif scolaire qui enveloppe un ensemble de systèmes de connaissances. À la croisée de rencontres interdisciplinaires pour former à la civilité, la moralité, l'éthique, une telle institution serait, à première vue, pour beaucoup quant aux comportements. En outre, nous pourrions aussi avancer que les structures innées sont en grande partie élaborées par les expériences du système générationnel – en termes de règne de l'homme, – et ce lorsqu'a bien été des fois démontrée la généralité selon laquelle un enfant présentait une certaine précocité intellectuelle. Cependant, gardons bien à l'esprit l'aspect généraliste de l'assertion, voir même stéréotypé. Dès lors, mieux vaut s'en tenir au principe vital dont Garnier (1865, p.10-11) explicite la cause, d'abord un mystère puis des lois physiques et chimiques :

L'apparition d'une individualité nouvelle est un mystère, qu'elle émane d'une génération intérieure ou extérieure, et la multiplication par boutures n'est pas plus difficile à comprendre que la multiplication par génération. Mais, dès qu'il apparaît quelque part un nouvel individu, il faut qu'un principe distinct de ses parties constitue son individualité [...]. C'est le principe vital qui maintient le corps en sa forme, et le soustrait en partie aux lois purement physiques et chimiques.

Si c'est un fait observable, nous sommes en droit de se demander si, finalement, une telle observation de la nature humaine ne répondrait pas positivement à la question suivante : N'y aurait-il pas, en termes de physique et de chimie, une autre forme de répétition, ou mieux, une passation d'expériences d'une génération à la suivante, quant à cette mémoire génétique ? Et en termes de neuropsychologie⁹ liée au thésaurus cognitif et affectif, lorsque se renouvelle l'organisation de la structure fonctionnelle de la conscience par et sous l'effet de sa fonctionnalité ou des expériences du passé réutilisées pour les actions dans les expériences du présent et par la perception intérieure, il conviendrait d'interroger l'évolution de l'homme par a) ces répétitions transmises d'une génération à la suivante, pour le point de vue de l'organisation innée, laquelle se met en rapport avec et par b) ces répétitions d'expériences, à la

³ - Burrhus Frederic Skinner (1972) refoule la possibilité de copies du monde extérieur à l'intérieur de l'organisme. En conséquence, son regard aphysiologique rejette les considérations de certains neurophysiologistes et mentalistes, ceux d'avant les considérations pour les aspects psychologiques du comportement. Selon ces mentalistes, seule la thèse neurologique, ou par un système neurologique prédéfini, est capable d'expliquer un comportement imprévisible et désorganisé. Or, la psychologie, et par des lois causales que nous pouvons rapporter à David Hume (1739), démontre que le comportement n'est pas si imprévisible que le croient les mentalistes et neurophysiologistes. En définitive et pour ces derniers, les influx nerveux, à la suite d'une expérience visuelle ou auditive d'un objet effectif, peuvent produire une copie fidèle à l'objet effectif, et ce en passant par le système nerveux central et en se terminant à la périphérie. Skinner, qui conçoit les variables historiques d'un comportement, indique qu'une étude préliminaire du comportement est nécessaire pour l'étude de son système nerveux. Ainsi, l'auteur dénonce cette vision réductionniste comme étant nuisible à la description d'un comportement, et concède alors au corrélat neurologique, comportement/système nerveux, toute sa vivacité et toute sa valeur pour l'instauration d'une psychologie plus autonome et moins réduite aux seules données physiologiques.



fois sous l'effet des actions réelles sous forme d'interactions sociales selon l'organisation de l'environnement, pour le point de vue socio-culturel, et sous l'effet des actions réelles toujours sous forme d'interactions sociales, mais selon chaque nouveau mode d'organisation des structures fonctionnelles, l'aspect affectif et cognitif. En conséquence, il convient de modifier l'hypothèse précédente en posant que : Les causes sont les actions réelles, ainsi, l'effet des comportements n'a plus comme cause la configuration de l'environnement, mais bien les actions réelles qui, alors, organisent cette configuration.

Résumant par la somme de cette hypothèse reformulée et les questions à son sujet, le résultat tend à suivre cet entendement qui tient compte de la diversité des individus à propos de leurs actions réelles, et ce dans le sens des philosophies sur l'entendement de la nature humaine, entre autres dialectes, celui de Locke (1735), Hume (1739), Bergson (1965), Bacon (1851) et Berkeley (1920), dont certaines conséquences des principes de la théorie bergsonienne sur la mémoire, laissent apparaître des inspirations lockiennes. À propos de la diversité des êtres sous la conception lockienne, Garnier (1865, p.78) la rapporte à l'expression de l'acte de nos facultés, ainsi, montre une distinction entre âme et corps, lorsque cette expression « peut être présente ou absente; mais elle ne peut s'ajouter qu'à mes propres facultés. Je ne puis vouloir l'acte d'autrui; et pour l'âme, l'acte du corps est l'acte d'autrui ». Il nous semblerait devoir débiter en la distinction de l'organisation de l'environnement et de l'organisation de la structure fonctionnelle de la conscience, et ce sous une sorte d'indépendance, puisque l'univers du psychisme s'entrelace avec le monde physique, d'où nos considérations pour la doctrine physique de Bacon (1851).

En effet, nous croyons que l'étude d'un acte de parole ne permet pas de dissocier réellement l'organisation de l'environnement, laquelle remet aux actions de l'homme, de l'organisation de la structure fonctionnelle de sa conscience, laquelle remet aux expériences et donc aux sensations et aux représentations. Alors et par une pierre deux coups ou lorsque un acte de parole détermine un contexte social, c'est-à-dire l'organisation d'un environnement, ainsi, détermine les seules expériences ou actions nécessaires à sa réalisation lors des activités didactiques, il nous semble d'emblée nécessaire de concentrer nos efforts sur l'action et la perception, et ce pour la réalisation des activités didactiques subordonnées par un acte de parole déterminé. Pour autant, nous tournons nos considérations vers des philosophies de l'esprit qui, dans leur ensemble, ont cherché à rapprocher l'âme du corps, à l'inverse des idées innées cartésiennes. En sont de bons exemples les doctrines de Locke (1735) et Berkeley (1920), en défaveur de la substance matérielle soutenue par les sceptiques. Semblables de part leur horizon commun, réalistes¹⁰ plus qu'idéalistes, leurs présuppositions, pour une analyse des capacités de notre esprit, sont vues spécialement sous l'angle de l'expérience et des

10 - Le problème de l'abstraction fait débat chez des auteurs comme Georges Berkeley (1920) et John Locke (1735), dès lors que la question des idées abstraites déterminées interroge la pertinence de l'emploi des mots leur correspondant, du signifié de ces idées. Somme toute, le réalisme chez les deux auteurs reproche l'usage inconscient des mots, c'est-à-dire sans avoir à l'esprit une idée claire ou un signifié pertinent des mots en usage. Et dans l'utilisation plus complexe du langage, ou mieux, dans la formation d'idées complexes, si l'entendement humain à la faculté, par une perception attentive, de percevoir les idées simples formant une idée complexe, alors, il est capable de rejeter toutes les idées impropres à son raisonnement ou son jugement, et cette capacité appuyée par les expériences vécues et senties de l'individu, depuis son commencement jusqu'à ces perceptions du présent.



lois de la nature: Toutes nos connaissances, nos idées, découlent de l'expérience acquise depuis notre commencement, et, nos observations sur les opérations de l'esprit et sur les objets sensibles extérieurs concernent la substance de la pensée. En définitive, de distinguer par les méthodes d'observation et d'expérimentation d'inspiration anglaise, et par les lois de notre constitution qui expliqueraient l'entendement de la nature humaine, que les idées innées tiennent en certaines qualités des sensations et par la perception intérieure pour la production d'images, de représentations et de souvenirs, et en certaines intensités sur les sensations.

Les causes de nos idées et de nos connaissances ont dirigé la soutenance de Locke (1735) vers le fruit d'un sens intime plutôt que d'un inné du hasard biologique, lorsque l'intensité dans les idées simples interrogeait et questionne encore les chercheurs à propos des mécanismes innés qui produisent cette intensité. Sensations et perceptions des organes sensoriels et des opérations de l'esprit, ces premiers nourrissant ces deuxièmes, sont les pierres de touche pour réaliser les qualités des sensations, ainsi, l'extension des idées primitives, celles de la sensation physiologique sur un objet physique, effectif. Bergson (1965) pousse la réflexion lockienne – au passage citons que pour ce fondateur anglais de l'empirisme, la perception est en ce qu'est la réflexion pour être un phénomène de la pensée venu de notre attention sur nous-même – sur l'entendement humain, jusqu'à des études, d'abord sur les états et les actes particuliers à base affective, puis sur le caractère et la personnalité. Sa thèse psychophysique révèle en ce sens intéresser l'étude sur les états particuliers à base affective, à savoir, des états se formant au milieu du travail d'extension des idées pendant l'action réalisant un contexte social, ou lors de points d'arrêt ou d'une rupture du mouvement et caractérisée par un état naissant et dans le passage de l'acte de la connaissance à l'acte de la reconnaissance. Dans le mouvement continu, lequel est efficace pour l'action de la réalisation d'un contexte social, et dans le point d'arrêt du mouvement continu, lequel point de rupture rendrait l'efficacité de cette action moins pertinente, il y a, dans les deux cas, augmentation de qualité par l'intensité, c'est-à-dire par l'ajout d'attributs à une substance, ou un substantif en termes linguistique. Cependant, les directions sont divergentes : L'objet de l'attention, dans le premier cas, concerne le respect de la consigne écrite et illustrée, leurs représentations en fonction de l'acte de parole étudié, et, dans le deuxième cas, la preuve de représentations en fonction du sentiment de la familiarité, lequel sentiment peut se traduire par un acte lié à l'éducation imprégnée dans la conscience de l'être. Si donc une réduction d'augmentation d'intensité apparaît dans l'action, et ce dès lors que l'arrêt du mouvement continu détourne la perception attentive vers l'action qui réalise un état particulier à base affective.

Cet état particulier, produit par une sensation, est en ce sens inextensif. Or et dès lors qu'il prend une augmentation de qualité par l'intensité, l'état particulier devient extensif et sa base affective n'en est que plus renforcée. Ceci étant le miroir du troisième argument bergsonien définissant l'entendement, voici a) comment Bergson (1965, p.29) le soutient, c'est-à-dire en clarifiant la distinction entre mémoire immédiate et perception immédiate. Et de ce fait, comment b) il nous renvoie à l'intuition d'une image devenant extensive. Le deuxième argument, « L'idée de scinder notre perception en deux parts



distinctes, désormais incapables de se rejoindre : d'un côté les mouvements homogènes dans l'espace, de l'autre les sensations inextensives dans la conscience », répond négativement à l'argument qui l'antécède, ou soit, rapprocher esprit et matière après distinction. Selon notre stratégie, si le besoin est de retenir ou de sélectionner les seuls objets et qualités nécessaires à l'action de la réalisation d'un contexte social déterminé, et ce par la mémoire immédiate, et si ce besoin est l'éducation des sens, et ce par la perception immédiate, par conséquent, nous constatons que l'éducation des sens est l'essence même de la rétention, c'est-à-dire de la sélection qui vient alors renforcer pertinemment la cause qu'est l'action réelle. Aussi, ces deux besoins se complètent l'un l'autre et dans un effet de réciprocité, lorsque cette rétention, ici considérée, tient en l'action réelle de la conscience nécessaire à la définition du comportement dans l'apprentissage des contextes sociaux ou l'acquisition des compétences requises pour ces contextes.

Par déduction, le processus ressort. L'éducation des sens, pour orienter notre stratégie, ainsi constituer la perception de l'image pertinente et réduire les intervalles en les termes bergsoniens, se produit en un mouvement dans un espace d'images venant varier les sensations et que l'action réelle du corps central peut en subir les influences. Ainsi, se justifie en partie la conclusion du second argument bergsonien, c'est-à-dire la séparation des mouvements et des sensations inextensives, laquelle séparation serait à déconsidérer pour notre besoin. Toutefois, cela nécessite une soutenance si l'on s'en tient à Bergson (1965, p.27) : « D'où vient donc alors cette idée d'un monde extérieur construit artificiellement, pièce à pièce, avec des sensations inextensives dont on ne comprend ni comment elles arriveraient à former une surface étendue, ni comment elles se projetteraient en suite en dehors de notre corps ? ». En conséquence, l'auteur s'en remet aux faits réels, et ce pour s'opposer à la confusion métaphysique et psychologique. La stratégie recherchée pourrait refléter l'acquisition de nouvelles qualités, dans la mesure où avoir une connaissance plus accrue des objets ne se fait pas naturellement, n'est pas une possession innée, mais plutôt selon une perception attentive et dans son rapport avec ces deux facultés, ou soit l'entendement et la volonté.

Mais ces deux facultés, bien qu'elles soient innées pour Locke (1735), n'ont pas le même degré chez tous les êtres. Toutefois et dans sa deuxième hypothèse, Bergson (1965, p.28-29) mentionne qu'« une connaissance de plus en plus approfondie de la matière est possible. Bien loin d'en retrancher quelque chose d'aperçu, nous devons au contraire rapprocher toutes les qualités sensibles, en retrouver la parenté, rétablir entre elles la continuité que nos besoins ont rompue ». Par la nécessité d'éduquer les sens, comme premier fait bergsonien à la suite de son objection sur l'interrogation mentionnée ci-dessus, la conscience à tout son rôle, car elle a la faculté de choisir, de sélectionner les qualités pertinentes pour la perception intérieure. C'est pour ainsi dire en ce sens que Bergson va à l'encontre de Jacques-Bénigne Bossuet (1881), qui pourtant décomplexifie l'hypothèse bergsonienne. Si Bossuet (1881) débute par une analogie, selon laquelle l'air est invisible donc l'étendue, le mouvement et la figure des objets le sont aussi, l'auteur conclut que les objets sont exclusivement visibles par accident, c'est-à-dire par leurs couleurs. La doctrine physique de Bacon (1851) le soutient en considérant que des corps différents de nature se distinguent



d'après leur couleur. Alors, il en résulte que le mouvement, la figure et l'étendue sont sensibles par cet accident. Et voici ce que mentionne Bossuet (1881, p.9) à propos de la distinction de l'accident et, si l'on peut dire, d'avec les qualités d'une seule sensation ou d'un seul sens :

Les choses sensibles par accident s'appellent aussi sensibles communs, parce qu'elles sont communes à plusieurs sens. Nous ne sentons pas seulement par la vue, mais encore par le toucher, une certaine étendue et une certaine figure dans nos objets; et quand une chose que nous tenons échappe de nos mains, nous sentons par ce moyen, en quelque façon, qu'elle se meut. Mais il faut bien remarquer que ces choses ne sont pas le propre objet des sens, ainsi qu'il a été dit. Les sensibles propres sont ceux qui sont particuliers à chaque sens, comme les couleurs à la vue, le son à l'ouïe, et ainsi du reste. Et les sensibles communs sont ceux dont nous venons de parler, qui sont communs à plusieurs sens.

Si l'on s'en tient aux sensibles communs, pour un même objet physique, la perception extérieure se réalise en faisant se rassembler les qualités sensibles ou différentes sensations – des différents organes sensoriels – du mouvement, des figures et des étendues, quant à l'objet physique. Bien que ses sensibles soient une faculté de l'âme pour Bossuet (1881, p.10), en la nommant « *le sens commun* : terme qui se transporte aux opérations de l'esprit », ces opérations ne rapportent pas l'image complète dans la substance et par la perception intérieure. C'est difficilement possible et Bergson (1965) le justifie, quand cela signifie que des intervalles séparent les différentes perceptions sur un objet. En revanche et par l'éducation des sens, il adviendrait une réduction de la distance entre les perceptions, en le disant autrement, du nombre d'intervalles, ou en comblant ces intervalles selon les termes de Bergson (p.28) qui mentionne que : « Les perceptions diverses du même objet que donnent mes divers sens ne reconstitueront donc pas, en se réunissant, l'image complète de l'objet ; elles resteront séparées les unes des autres par des intervalles qui mesurent, en quelque sorte, autant de vide dans mes besoin ».

Il convient donc, pour l'étude des états particuliers à base affective, de découvrir les matières qui entrent dans ou forment ces intervalles. À notre avis, celles-ci sont dues à des perturbations d'autres images, ou mieux, de leurs qualités, celles non pertinentes à la perception intérieure. Aussi, ce phénomène est peut être dû à des changements inconscients d'états de conscience. Cependant, nous nous contentons de la question suivante : L'emploi d'un état particulier, dans un contexte énonciatif, ne montre-t-il pas une influence d'images non pertinentes qui produisent une imprécision dans le choix des images pertinentes pour l'action de la réalisation d'un contexte social déterminé ? Ainsi et lorsqu'un accroissement d'intensité de qualités crée un état particulier, nous pouvons soutenir que cette influence remplace l'extension de l'idée pertinente au contexte social à réaliser, et remplit l'intervalle entre deux perceptions. Nous pourrions mieux développer en apportant la mémoire spontanée et la mémoire apprise, ou l'habitude de la mémoire apprise instruit par la mémoire spontanée, en les termes de Bergson (1965). Et ce de telle manière à décomplexifier les processus concernant, respectivement, les perceptions vers les actions et les mouvements vers la réorganisation de la structure fonctionnelle de la conscience, pour la sélection des expériences et des qualités. Etant question de corps en mouvement, central pour l'image invariable du *Moi* dans une matière alors sans espace, et périphériques pour les images



ou objets effectifs dans un espace où ils peuvent varier entre et par eux-mêmes et l'image centrale, les perceptions et les actions engendrent les mouvements de manière à ce que réfléchissent sur l'image central les perceptions des objets effectifs et les actions que ces objets exercent sur celles-ci.

Nous pouvons maintenant souligner que les perceptions peuvent ne retenir que les images intéressant l'action nécessaire à la situation présente, dans notre cas, au contexte social à réaliser. Néanmoins, l'habitude fait que les souvenirs-images de la mémoire spontanée ne peuvent ne plus être nécessaires à ce type d'action du présent. Signalons que nous situons ces corps dans une matière personnelle ou lorsque les représentations deviennent moins impersonnelles. La toile de fond qui dessine le développement se limite au strict contexte social, à savoir et comme un des exemples parmi les actes de parole du manuel didactique concerné, nous respectons scrupuleusement l'apprentissage des normes sociales et d'utilisation du langage concernées par l'acte de parole qui les encadre, c'est-à-dire par les contextes sociaux, et ce puisque les actes de parole sont la colonne vertébrale de ladite méthode de français, laquelle détermine les contenus des activités d'enseignement. D'abord, nous avons tenu à présenter la méthodologie guidée par les actes de parole, lesquels élaborent tout au long de chaque unité les contenus des activités didactiques.

Dans la première unité dudit manuel didactique, trois actes de parole¹¹ s'y trouvent. À partir des théoriciens et praticiens engagés sur l'évolution de la linguistique vers une psycholinguistique et neurophysiologie de l'enseignement-apprentissage des langues étrangères, nous engagerons, autour d'une critique sur les fondements théorico-méthodologiques des méthodes audio-visuelles soutenues par la psychologie béhavioriste skinnérienne, les considérations de Sophie Moirand (1982), Evelyne Bérard (1991) et, Michael Canale et Merrill Swain (1980). Enfin, initialement et pour être le document officiel, le CECR (2001, p.10), nous avons été attentif à son thème. Dès lors, notre réflexion sur les notions de *Transparence* et de *cohérence* amena à retenir deux de leurs respectifs points spécifiques : 1) « traiter la grande complexité du langage humain en découpant la compétence langagière selon ses différentes composantes. Cela nous renvoie à des problèmes psychologiques et pédagogiques d'importance » ; 2) Un cadre non-dogmatique, en d'autres termes, libre aux chercheurs d'adopter une des questions ouvertes sous chaque section et signalées dans un encadré, « dans lequel ont invité l'utilisateur du *Cadre de référence* à 'envisager et expliciter' les réponses à une question (ou plus) qui suit » (p.40) :

¹¹ - Dans l'ordre, ces actes de parole sont *Entrer en contact, Se présenter et S'excuser*, lesquels actes subordonnent des contenus d'activités en rapport avec les premiers éléments de communication, ceux qui viennent à débiter le développement des trois premières compétences à communiquer. Comme nous l'avons préalablement mentionné, les situations de communication sont encadrées par quatre domaines de connaissances et de savoir-faire spécifiques : *Éducationnel, professionnel, public et particulier*. Si ceux-ci sont communs, pour les apprenants, à ceux de leur société organisée, leurs actions ou expériences dans les événements de leur société sont tout autant communes à celles des locuteurs et interlocuteurs de l'autre société, ou soit celle de la langue d'apprentissage. En revanche et là où l'acquisition de compétences et leur restitution, lors de l'action qui réalisera le contexte social de la tâche finale, nécessitent un effort de perception, d'attention et de mémorisation, c'est à propos du contexte mental du locuteur et de l'interlocuteur. En effet et bien que tout les deux soient citoyens natifs de la langue et de la culture d'apprentissage, et en interaction dans les mêmes situations de communication proposées au sein des activités didactiques, donc qui dépendent du même contexte situationnel, cependant, leurs perceptions et représentations diffèrent selon des variables telles que l'éducation, les expériences, les croyances et les valeurs personnelles.



Tableau 1 – La question retenue

- Les utilisateurs du Cadre de référence envisageront et expliciteront selon le cas**
- les éléments discursifs que l'apprenant doit contrôler ou dont il doit disposer
 - les macro-fonctions que l'apprenant doit contrôler ou dont il doit disposer
 - les micro-fonctions que l'apprenant doit contrôler ou dont il doit disposer
 - le schéma d'interaction dont l'apprenant a besoin ou qu'il doit maîtriser
 - ce qu'il est censé déjà contrôler et ce qu'il doit lui être enseigné
 - les principes selon lesquels les micro- et les macro-fonctions sont sélectionnées et organisées
 - comment caractériser le progrès qualitatif de la compétence pragmatique.

Source : *Un cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer* (2001, p.101).

En direction d'une explication, pour partie de cette composante fonctionnelle sous-tendue par la compétence pragmatique comme le veut le CECR (2001), nous lions la composition des contenus d'apprentissage, sous les actes de parole dans ledit manuel didactique, au contrôle et à la disposition des macro et micro-fonctions, ce que le tableau 1 indique. Pour autant et par le biais du déroulement des activités langagières d'une seule unité – la première étant suffisante lorsque l'ensemble est redondant sous les neuf unités des quatre modules, – notre explication tient en les activités initiales de compréhension orale globale et écrite associées à des supports audio-visuels, et comme consignes données par le manuel pédagogique suivant : *LATITUDES. 1 : Méthode de français A1/A2. Guide pédagogique* (2008), des auteurs Saraly Huck Hoareau, Régine Mérieux et Yves Loiseau. S'il nous semble plus que pertinent d'opter pour cette compétence et sa composante principale (réf. Tableau 1), c'est que celles-ci objectent une revendication théorique d'ordre pragmatique, dont le terreau tient en le courant fonctionnaliste américain représenté initialement par James (1911), puis Burrhus Frederic Skinner (1972). La conscience, disent Xavier Seron, Jean-Luc Lambert et Martial Van der Linden (1988, p.15) à propos de Skinner, a pour fonction essentielle « de favoriser l'adaptation de l'individu à son environnement ». Nous n'avons pas omis de signaler qu'user de la structure fonctionnelle de la conscience tiendrait en la tradition réductionniste, et ce si notre seule considération est la psychologie scientifique béhavioriste.

Est-ce en ce sens fonctionnaliste que cette structure est fonctionnelle et dont la cause est l'environnement organisé, et dirigeant les actions ou les habitudes ? Et, les manières communes et courantes de se comporter tiennent-elles en l'axe théorique sous-tendant la méthodologie des activités didactiques sous les actes de parole ? La réponse est donnée par Bérard (ROULET, 1972 *apud* BÉRARD, 1991, p.11). L'auteure cite, à propos de la théorie du conditionnement de Skinner, que « les tenants de la nouvelle méthodologie ont retenu essentiellement la conception de la langue comme réseau d'habitudes, un jeu d'associations entre des stimuli et des réponses établies par le renforcement dans une situation sociale ». Ainsi, nous avons d'abord eu la conviction de détourner notre attention sur le doute à propos de « l'efficacité des théories de référence dans le cadre de l'enseignement des langues »



et selon Chomsky mentionné par Bérard (1991, p.13). En effet, nous proposons d'observer la méthodologie d'enseignement sous l'ordre de cet axe théorique qui la soutient, en d'autres termes, sous l'angle de la psychologie scientifique béhavioriste skinnérienne. Cela et par la suite, afin de mieux glisser vers des propositions autour des champs d'autres psychologies et d'autres pédagogies, c'est-à-dire après démonstration des problèmes identifiés et engendrés par cet axe théorico-méthodologique traditionnel. Nous avançons déjà que les considérations ont trait à la pragmatique, à une conception de la réalité sous l'angle de la théorie génétique de la vérité et largement soutenue par James (1911 ; 1913)

Chapitre 1

CONTRIBUTIONS PSYCHOLOGIQUES AUX ÉTUDES DE LA DIDACTIQUE

“L’évidence régnante, à propos du rapport de la science des phénomènes physiques d’avec celle des phénomènes psychiques, l’une rattachée à la physiologie, l’autre à la psychologie, tient en cette relation¹² étant fonction d’une double branche, ou soit la psychophysique et la psychophysiologie. Pour être des domaines de recherche dont la représentation et l’expérience, comme phénomènes de l’esprit et des organes sensoriels, font l’objet d’expérimentations et d’observations selon les lois de la nature, que nous pourrions dire exactes lorsque les positions des idéalistes,¹³ à propos du libre arbitre, n’entrent pas en ligne de compte, ce sont précisément ces champs scientifiques dont nous abordons la présentation, et ce pour les soubassements théorico-méthodologiques de l’étude à propos des représentations de signifié.

Théodule-Armand Ribot, dont les travaux sur l’attention et les sentiments, dans ses œuvres intitulées *Psychologie de l’attention* (1896a) et *La psychologie des sentiments* (1896b), portent sur la stratégie

¹² - Par le terme exigence, nous voulons dire la systématisation du monde, d’abord en grands systèmes, tels que le système politique, le système commercial, le système religieux, le système social, ensuite en sous-système, si nous pouvons le dire ainsi, dont il advient des connaissances, une spécificité plus technique ou rapprochée des spécialités, tels que le système éducatif, le système juridique. Aussi, l’individu libre dans ses actions fait se joindre ces systèmes et leurs respectives connaissances. En conséquence, ce mode de relation laisse apparaître les motifs d’un CECR (2001) n’étant pas si exhaustif que nous pourrions le croire, en le sens où ce document officiel cadre l’apprentissage dans des situations de communication reliées à quatre domaines bien délimités : éducationnel, professionnel, public et personnel. Cependant, ces domaines sont, dans une très large mesure, très étendus, par exemple, le domaine professionnel enveloppant une série de spécialités très variée.

¹³ - Lorsque William James évoque les rationalistes en faveur de la thèse du libre arbitre et dans son ouvrage intitulé *Le pragmatisme* (1911), l’auteur parle de sentimentaux et d’intellectualistes se rapprochant de cette prétention, ou soit comme plus religieux que les empiristes, ces derniers ordinairement matérialistes, réalistes ou en faveur de la thèse fataliste selon l’acception courante. En définitive, l’auteur dresse un portrait des uns comme étant des délicats partisans du libre arbitre, monistes, dogmatiques, religieux, optimistes, idéalistes, intellectualistes et rationalistes, et des autres comme étant des barbares empiristes, sensualistes, matérialistes, pessimistes, irréguliers, fatalistes, pluralistes et sceptiques.



que nous nous sommes donnée, c'est-à-dire l'éducation des sens et la sélection des qualités sur les objets, et les recherches de Bergson (1965) à propos de la matière et la mémoire, plus spécifiquement et respectivement, des mécanismes sensori-moteurs¹⁴ et des souvenirs liés à la reconnaissance des objets, encadrent l'étude sur la fixation de l'attention comme état de conscience et dans le cadre de l'acquisition de la compétence à communiquer langagièrement.¹⁵ En conséquence, nous croyons que l'éducation des sens – l'ouïe et la vision pour l'expérience¹⁶ auditive et visuelle – est nécessaire pour l'efficacité de la stratégie.

À savoir, acquérir de nouvelles impressions de sensation, à propos de l'expérience sur les nouveaux objets effectifs, ceux du monde socioculturel de la langue d'apprentissage, devient le produit d'une pluralité de perceptions internes lorsque sous le coup d'un état d'attention, alors pour un ensemble plus complet ou plus diversifié d'impressions de sensation, il y a indubitablement une augmentation de la capacité de production des impressions plus complexes, celles de la réflexion pour la production de nouvelles représentations. À propos de ces dernières, nous apporterons la distinction des deux impressions et selon Bossuet, dans son œuvre intitulée *De la connaissance de Dieu et de soi-même, suivie du Traité du libre arbitre, de la logique et du Traité des causes* (1881), distinction développée par les études bergsoniennes, celles aussi bien centrées sur la perception extérieure, qu'est l'objet de la première partie de son ouvrage intitulé *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit* (1965), que sur la perception intérieure, objet de la seconde partie du même ouvrage. D'après Bossuet, à partir des deux types d'impression distingués,¹⁷ les impressions de sensation remettent cependant aux

¹⁴ - Lorsque nous citons le terme sensori-moteur, nous le référons à la définition conçue par le champ de l'anatomie, c'est-à-dire au système nerveux et aux mouvements musculaires.

¹⁵ - Selon le document officiel intitulé *Cadre européen commun de référence pour les langues* (2001), du Conseil de l'Europe, une telle compétence remet à trois composantes, c'est-à-dire linguistique, sociolinguistique et pragmatique. La première a trait aux savoirs et savoir-faire relatifs au lexique, à la phonétique et à la syntaxe, lorsque la deuxième a trait aux normes socioculturelles d'utilisation du langage. Enfin, la troisième a trait à l'utilisation fonctionnelle des ressources de la langue.

¹⁶ - Succinctement, l'expérience auditive et visuelle ici considérées font partie intégrante d'un état psychique pour sa totalité. Lorsque Franz Brentano parle de ce principe comme l'un des plus importants en psychologie, dans son ouvrage intitulé *Psychologie du point de vue empirique* (2008), l'auteur veut dire que l'expérience de la vision et l'expérience de l'audition entrent dans la formation de ce qu'il appelle l'unité de la conscience, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes psychiques que nous percevons intérieurement, ou soit la représentation de ces expériences, le jugement et le sentiment (base affective). Aussi, nous verrons lors de l'apport des propositionnalistes, tel que John Rogers Searle (1985), pour associer la thèse brentanienne de l'intentionnalité du mental aux propositions qui ont comme contenu un état Intentionnel, que dans la décomposition de cette totalité, les expériences visuelles et auditives remettent à des opérations préalables à leur respective représentation, à savoir, ces expériences sont le contact des sens sur un objet effectif, lequel objet doit dès lors être présent dans le monde et ses propriétés devant dès lors être considérées pour satisfaire un contenu propositionnel. L'auteur fait alors la distinction entre expérience visuelle ou auditive et perception.

¹⁷ - Lorsque David Hume indique dans son *Traité de la nature humaine* (1739) que les impressions de réflexion sont postérieures aux impressions de sensation, ces dernières faisant naître les idées simples, nous comprenons en ce sens que le champ de la physiologie ou de l'anatomie est cause de la production des représentations et lorsque que ces dernières consistent en l'association et en la contiguïté d'objets ou d'idées simples.



sensations propres à chaque organe sensoriel et aux sensations communes à plusieurs de ces organes, dont ces dernières seraient, pour Bossuet, responsables des opérations de l'esprit.

Nous estimons que les représentations sont produites par les impressions de réflexion et par les impressions de sensation. Cela parce que l'examen de Hume, dans son *Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement* (1739), lequel centre toute la philosophie de l'auteur sur des considérations de l'ordre des idées, générales et particulières, débute sous la conception d'une sorte de taxinomie, à propos des perceptions intérieures. Nous l'informons : D'abord, l'auteur tient compte de deux genres distincts de perception, les impressions et les idées, et qu'il rapporte ensuite aux perceptions simples et aux perceptions complexes. Enfin et pour sa méthode, il divise ces deux perceptions en impressions de sensation et en impressions de réflexion. De façon plus approfondie lorsque développées selon les découvertes à propos de l'anatomie du corps quant à son système nerveux et ses mouvements musculaires, nous retrouvons ces deux notions chez Wilhelm Wundt ou dans son tome premier intitulé *Éléments de psychologie physiologique* (1886). Un tel ouvrage fut capital pour appréhender les études de Bergson (1965), aussi reliées aux recherches dans le *Précis de psychologie* (1909) de James, et lorsqu'il nous a également permis de mieux cerner, outre la conception bergsonienne à propos de la perception extérieure, l'argumentation brentanienne sur l'objet de la science psychique, et ce quant à la perception intérieure et extérieure dans ses œuvres intitulées, respectivement, *Psychologie du point de vue empirique* (2008) et *Psychologie descriptive* (2017).

Wundt (1886) constitut son tome premier en reprenant, mais aussi en développant son examen de la physiologie des sens, ou de sa théorie de la perception, et ses recherches sur la sensation, la mémoire et l'intelligence, ou du moins, sur le langage par son aspect moral, esthétique et social. Nous verrons aussi que les recherches sur le rôle de la mémoire, en grande partie dues à Bergson (1965), soutiennent le deuxième tenant de notre besoin stratégique, c'est-à-dire la sélection des qualités sur les objets. Cette sélection contribue pour la réalisation de la tâche finale sous l'angle de la perspective de type *actionnel*. Cette production est orientée par une consigne écrite, mais aussi illustrée par des images d'après ledit manuel didactique. Dans un premier moment, nous nous bornerons à un mode de raisonnement scientifique descriptif et explicatif de la représentation et proprement distant du rapport qu'ont les

¹⁸ - Nous pouvons rapporter la méthode de David Hume (1739) en ce que l'auteur entend par cause et par effet, à savoir, les idées de causes et d'effets dérivent des impressions de réflexion aussi bien que des impressions de sensation. Et puisque les causes infèrent des effets, l'existence des causes doit nécessairement être découverte pour comprendre la relation avec leur respectif effet, et ce selon deux manières : Soit par une perception immédiate de la mémoire dans le cas d'objets des souvenirs ou par l'expérience des sens dans le cas d'objets effectifs, ou soit par une inférence à partir d'autres causes dont nous devons là aussi nous assurer de leur existence, et ce par le même procédé méthodologique.

¹⁹ - La méthode de français, intitulée *LATITUDES. 1 : Méthode de français* (2008), des auteurs Régine Mérieux et Yves Loiseau, entend concevoir une tâche finale sous l'angle de la démarche actionnelle. Si une telle démarche signifie inscrire l'action en contexte socioculturel, elle définit que chaque tâche finale est une action de la vie quotidienne et dont les éléments de langage et de culture acquis lors de la réalisation des contenus de chaque unité, viennent à contribuer. Nous entendons par finale une tâche ou un devoir proposé à la fin de chaque unité.



structures syntaxiques d'avec les représentations de signifié. Enfin, nous observerons le rapport sous l'angle d'une philosophie de l'esprit plus centrée vers le langage, d'un point de vue pragmatique et linguistique, laquelle philosophie est due principalement aux études de Searle, avec ses œuvres intitulées *L'intentionnalité : Essai de philosophie des états mentaux* (1985) et *Sens et expression: études de théorie des actes du langage* (1982).

Ainsi, nous passerons du contenu représentationnel au contenu propositionnel, et ce par le point d'ancrage que Brentano (2008, p.101) nous fournit ou à partir de « la relation à un contenu, la direction vers un objet [...]. Tout phénomène psychique contient en soi quelque chose à titre d'objet (*Objekt*), [...] qui contiennent intentionnellement un objet (*Gegenstand*) en eux ». Soulignons que cette relation²⁰ à un objet concerne non pas un objet effectif, mais l'objet d'un phénomène psychique. Ensuite, vers le contenu propositionnel,²¹ les considérations théorico-méthodologiques de Searle (1985, p.20), lequel a l'objectif de développer une théorie de l'Intentionnalité, soutiendront l'intentionnalité et l'agir nécessaires pour la réalisation de la tâche finale, et ce de la manière suivante:

En m'efforçant d'expliquer l'Intentionnalité en termes de langage, je me sers de notre connaissance préliminaire du langage comme d'un procédé heuristique à usage explicatif. Quand j'aurais tenté d'élucider la nature de l'Intentionnalité, je montrerai [...] que la relation de dépendance logique est précisément l'inverse.

Ce que Searle (1985) entend par l'inverse, c'est que les phénomènes mentaux sont causés par les mécanismes sensori-moteurs et réalisés dans la structure de la conscience. C'est ainsi que pour l'auteur le langage provient de l'Intentionnalité, c'est-à-dire de l'esprit. Et sur le rapport des représentations de signifié d'avec les structures syntaxiques, le regard critique de l'auteur montre l'autosuffisance de la structure syntaxique à présenter une quantité d'assomptions définie pour déterminer le sens littéral d'un énoncé. À savoir et après sa démonstration du renvoi d'une assomption explicite à une autre implicite, et ainsi de suite, cette quantité ne peut être définie, ou mieux, celle-ci est infinie selon Searle (1982, p.181) qui tire alors une conclusion à propos des thèses sur le sens littéral des énoncés : « ce que j'ai dit du sens littéral s'applique aussi bien aux états intentionnels en général ». En définitive, puisque la direction des états mentaux, c'est-à-dire des états intentionnels, est vers les objets effectifs et états de choses du monde, et puisque ceux-ci se retrouvent dans les propositions en termes d'énoncés linguistiques, ces propositions concernant alors la structure syntaxique, ainsi, ces objets et états de choses présentent une quantité infinie d'assomptions au même titre que la structure syntaxique.

²⁰ - La relation est à observer dans les trois modes d'un état psychique. Le premier mode qui concerne la représentation, dans celle-ci c'est quelque chose qui est représenté. Le deuxième mode qui concerne le jugement, dans celui-ci c'est quelque chose qui est admis ou refusé. Et le troisième mode qui concerne le sentiment, dans celui-ci c'est quelque chose qui aimé, désiré ou une aversion.

²¹ - Comme le dit lui-même John Rogers Searle (1985) en théorie des actes de langage, il est nécessaire de prendre le terme représentation dans son acception moderne, afin, premièrement, d'éviter de reproduire les confusions historiques le concernant, et, deuxièmement, de faire l'analogie entre contenu propositionnel et contenu représentationnel, puisque pour l'auteur ou l'esquisse de sa théorie, une représentation se définit par son contenu Intentionnel et son mode psychologique, non par sa structure formelle comme le conçoit la psychologie pure.



Pour résumer, Brentano (2008) et Searle (1985) ont un point de vue quelque peu différent sur le contenu représentationnel et qui soutient ce problème signalé par Chomsky dans son ouvrage intitulé *Linguagem e mente* (2009). Nous le mentionnons en posant auparavant que, le mode de raisonnement scientifique de l'auteur est l'explication pour l'ensemble infini de descriptions structurales, et ce pour les fondations de sa théorie générative et transformationnelle. Par ce mode de raisonnement, Chomsky (2009, p.187, traduction libre) fait ressortir le problème suivant : « Les règles qui relationnent les structures syntaxiques avec les représentations de signifié ne sont d'aucune manière bien comprises ». ²² En définitive, le linguiste à l'intuition que les considérations pragmatiques pourraient permettre de mieux comprendre ces règles. Qui plus est et s'il s'agit de le soutenir pragmatiquement par les études searléennes, nous retracerons les origines de la pragmatique, et ce à partir de l'auteur qui aura mis au grand jour la doctrine pragmatique, c'est-à-dire William James par ces deux œuvres intitulées *Le pragmatisme* (1911) et *L'idée de vérité* (1913). Les conceptions de l'auteur seront ajoutées à la vision que Berkeley a sur la théorie de l'abstraction, dans son ouvrage intitulé *Les principes de la connaissance humaine* (1920).

Lorsqu'associé au système pragmatique du point de vue linguistique, le système sémantique tient aussi aux effets pratiques de causes externes et qui contribuent à la valeur active des idées. Si donc apparaît des effets de causes physiques ou effectives, c'est alors la doctrine physique de Bacon, avec son ouvrage intitulé *Oeuvres de Bacon* (1851), qui renforcera le soutien de la méthode pour l'étude de la conscience, car cette dernière est en ce qu'est la méthode pour la physique et au sujet de la découverte des causes communes liées aux phénomènes, à la fois de la perception extérieure et de la perception intérieure. Cependant et pour finaliser l'énumération des considérations d'auteurs subsumées aux deux domaines scientifiques considérés, ou soit la psychophysique et la psychophysiologie, et que nous nous sommes emparés pour soutenir l'étude des représentations de signifié, nous tiendrons compte aussi de la philosophie ou de la méthode de l'induction de John Stuart Mill, auteur qui, en somme et dans son œuvre intitulée *Système de logique déductive et inductive. Livre VI : de la logique des sciences morales* (1866), retrace les considérations aboutissant aux lois générales de l'esprit, et ce sur l'objet de la psychologie, c'est-à-dire les uniformités de succession. ²³

Pour le rendu de ces lois, Stuart Mill (1866) passe par une critique sur la doctrine de la Nécessité Philosophique, où il retient alors la doctrine opposée, celle du libre arbitre. Puis, il achève par un bref commentaire sur l'existence ou pas d'une science de la nature humaine. Aussi, le contenu autour de la volonté qu'il conçoit fera office d'un sujet important et en deçà de nos considérations pour l'entendement d'après Bacon (1851), lequel auteur rejette les toutes premières opérations de

²² - Dans l'original: « As regras que relacionam as estruturas sintáticas com as representações de significado não são de modo algum bem compreendidas ».

²³ - Sous l'angle des lois de l'Association des idées, l'uniformité comprend ce caractère qu'ont les idées entre elles, lorsque celles-ci s'associent, à savoir, celles-ci sont ressemblantes, en somme, ce qui permet de les associer pour une combinaison vers une idée complexe, vers une représentation. C'est donc plus les idées ressemblantes que leur succession qui définit ici le terme uniformité, quand bien même la ressemblance rend possible la succession.



l'esprit,²⁴ c'est-à-dire celles immédiatement perçues après les perceptions extérieures sur un objet effectif, afin de se positionner, si nous pouvons nous permettre de le dire ainsi, directement sur les impressions de réflexion. Enfin et selon Stuart Mill (1866), sa discussion à propos de l'éthologie intéresse, lorsque cette science du caractère montre inévitablement un rapport avec la réorganisation de la structure fonctionnelle de la conscience, en somme, un mode de constitution aussi soutenu par les études de Bergson (1965).

La représentation et des propriétés

Le développement du contenu de la représentation aborde la question des propriétés²⁵ de la représentation. Selon Hume (1739, p.77), ces propriétés concernent « sept sortes différentes de relation philosophique, à savoir : ressemblance, identité, relations de temps et de lieu, proportion de quantité ou de nombre, degrés d'une qualité quelconque, contrariété et causalité ». Certaines changent les idées alors que d'autres changent seulement les objets des idées. Mais la question n'est ni de faire apparaître un tel classement ni celle de définir chacune de ces relations, sachant que nous orientons déjà les considérations sur la cause à effet qui fonde la théorie de la causalité de l'auteur, bien comme une grande partie de sa méthode scientifique. Si nous admettons, comme l'auteur le conçoit, que deux objets doivent nécessairement coexister pour pouvoir se succéder, ainsi, l'un être l'effet de la cause de l'autre, selon la méthode il faut pouvoir décrire l'objet de la cause et l'objet de l'effet, et ce avant de pouvoir user de la méthode de comparaison qui compare ces descriptions à celles d'une autre cause et de son effet. Nous sommes dès lors revenus sur les impressions de

²⁴ - *Sommairement, les opérations de l'esprit concernent la production abstraite d'idées en tout genre, telles que des croyances, jugements, opinions, désirs, etc. La production est dite abstraite en le sens où les impressions qui en sont à l'origine ne sont pas quelque chose de matériel, solide, mais plutôt quelque chose de substantiel, donc, que seule l'expérimentation peut rendre compte, ainsi, ce qui laisse les sciences de l'observation en dehors de telles considérations.*

²⁵ - *Les tenants de cette méthode de comparaison sont transcrits dans l'Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain (1735) de John Locke. Mais nous avons surtout remarqué que la comparaison concernait la doctrine de la causalité due à David Hume (1739). En effet, lorsque pour découvrir par quel moyen l'entendement reçoit toutes les idées, il faut découvrir l'origine des idées, ou soit les impressions de sensation et de réflexion, c'est-à-dire leur cause selon ladite doctrine, et inférer ces idées à d'autres causes pour comparer dans le but de vérifier les relations entre une cause et son effet. Aussi et si nous découvrons de cette manière une connaissance, la raison en est que nous avons su découvrir l'effet d'une cause et donc la vérité dont nous n'avons pas la certitude selon Locke. En revanche et outre ce phénomène ou cette relation, pour ce dernier auteur nos états dans le monde et nos besoins peuvent être tenus pour responsables de l'origine de nos idées, alors que pour Hume les choses se passent dans la régularité du point de vue métaphysique, ou soit contre une conception réaliste de la causalité et donc en faveur de régularités universelles entre deux événements ou idées. En conséquence, une telle régularité ne ferait pas la distinction entre les formes de relations causales qui peuvent exister entre des états de choses dans le monde et entre les propriétés de ses objets effectifs.*



sensation, mieux disant, sur la sensation élémentaire.²⁶ Mentionnons, comme le conçoit la majorité des philosophes, que l'idée tirée d'une impression de sensation n'est autre qu'une impression affaiblie. Aussi et en parallèle, nous joindrons l'explication sur les états particuliers qui remettent à des sentiments à base affective. Le raisonnement pose initialement qu'une idée simple,²⁷ tirée d'une sensation élémentaire, a comme seul signifié son ou ses objets effectifs. Et si cette idée simple devient plus existentielle que conceptuelle, cette particularité laisse sous-entendre le moyen de constituer un état à base affective et que nous nommons *acte particulier* de la conscience, ou *état particulier* lorsque considéré en son état passif. Puis, le raisonnement continu sur le principe qu'une idée complexe²⁸ tend à correspondre à une représentation, laquelle, une fois formée, tient en un contenu représentationnel dont plusieurs signifiés coexistent, et ce lorsque la représentation est un *complexus* d'idées simples associées et d'objets associés.

Mais il faut aussi tenir compte des perceptions intérieures qui découvrent également les idées simples, dans le sens où nous nous souvenons d'objets de nos expériences visuelles et auditives du passé, celles que nos perceptions extérieures ont produit originellement. Il est donc question de mécanismes sensori-moteurs, ceux qui capacitent les expériences visuelles et auditives, et chargés de la formation d'une représentation, c'est-à-dire des opérations abstraites sur les impressions de sensation et sur les impressions de réflexion.²⁹ Mais l'un dans l'autre, nous croyons qu'il n'est pas nécessaire de séparer la thèse physiologique d'avec la thèse psychologique, puisque nous pensons que l'une et l'autre thèse sont complémentaires pour la description et l'explication des relations entre une cause et son effet. D'un autre côté, nous n'affirmons pas que la quantité de qualités, dans une idée complexe, donc avec plusieurs objets et leurs qualités, est proportionnelle à la quantité de signifiés ou d'objets que compose une idée complexe. En effet, une même qualité peut concerner plusieurs objets ou signifiés, ce que soutiennent les lois de l'existence et de l'évolution des espèces, et ce au regard de Bacon (1851). Signalons aussi que la quantité de signifiés est fonction de la capacité de réflexion qu'a l'entendement humain, et ce dans son rapport avec les expériences de l'être à propos de la connaissance. Qui plus est et

²⁶ - Ces sensations élémentaires, nous les rapportons aux opérations des sens qui sont antérieures aux opérations de l'esprit qui usent d'autres sensations. Ainsi et pour fournir à l'esprit les idées des qualités sensibles, ou soit ces autres sensations plus abstraites et intimes, ces sensations élémentaires concernent la sensation sur les objets effectifs. Ce n'est qu'ensuite que ces qualités produisent les opérations de l'esprit, c'est-à-dire les différentes perceptions internes que ces qualités permettent pour la réalisation des opérations dans la conscience.

²⁷ - Une idée simple est un substantif associé à un attribut qui le qualifie, tel un adjectif qualificatif. Rapportée à la conscience, l'idée simple correspond, respectivement, à une substance ici considéré comme objet et à une qualité de la substance ou de l'objet.

²⁸ - Une idée complexe comprend, soit un objet ou un substantif, dont lui est attribué au moins deux qualificatifs ou qualités, ou soit un ensemble d'objets/substantifs dont leurs sont attribués un nombre indéterminé de leurs qualités.

²⁹ - Une impression de réflexion donne naissance à la réalisation d'idées complexes, donc de représentations.



surtout dans le cadre de l'apprentissage, cette faculté tient également en la capacité qu'a l'esprit à tenir un état d'attention et de volonté dans le temps. Mais dans le cas d'un acte ou état particulier à base affective, s'agirait-il de connaissances? Notre intuition nous pousse à dire qu'il s'agirait plutôt de reconnaissance, et ce en mêlant le sens propre du terme à son sens figuré. En effet, reconnaître est déjà connaître dans le sens d'avoir eu l'expérience de quelque chose ou d'un objet, et reconnaître est aussi avoir une considération pour ce quelque chose ou cet objet connu, considération caractérisée par une certaine intensité sur l'objet même de la perception et pouvant être à base affective. Et certaines qualités considérées sont fonction de valeurs liées à l'éducation dont les désirs eux-mêmes en sont fonction.

Dans le cas d'une expérience répétée à propos d'un acte lié à l'éducation, quand bien même la répétition amène à cristalliser ce type d'acte, il est cependant plus juste d'affirmer que l'expérience change, et qu'en ce sens l'éducation aussi, car en rencontrant indubitablement d'autres expériences dans son évolution, alors, l'être a la capacité d'agir sur une expérience liée à un acte sur l'éducation dans son passé, en la faisant évoluer. Ainsi, nous pouvons soutenir que les expériences évoluent de manière concomitante avec l'évolution de l'être, ce qui, en somme, à un rapport avec la constante réorganisation de sa personnalité. En conséquence, il y a ici un moyen de mieux appréhender les fondements de la stratégie que nous nous sommes donnée. Aussi, nous savons qu'il y a cette nécessité, à savoir, l'association d'idées simples demande que celles-ci se ressemblent. Il est donc indubitable que cette nécessité nous ait poussé à donner notre définition du terme *ressemblance*. D'abord, dans le cas des sensations élémentaires, enfin dans le cas des sensation abstraites, plus intimes. Nous attribuons à un substantif, en d'autres termes en matière de conscience, à une substance qui représente l'objet effectif, une somme de qualités, en d'autres termes, d'attributs ou de prédicats généralement caractérisés par des qualificatifs ou adjectifs. En somme, la ressemblance est cette relation entre un objet et son attribut, ou entre ses attributs dans le cas d'une succession d'idées simples. Ces qualités doivent nécessairement coïncider avec leur objet, ainsi, cette substance enveloppe un ensemble de qualités et dont il serait plus juste de dire de la relation de ressemblance, entre la substance et ses qualités, qu'elle est une relation d'union, et ce dans la mesure où une qualité n'est pas nécessairement ressemblante à une autre qualité du même objet qu'elles ont en commun. Ainsi, la ressemblance serait également dans la différence. Maintenant, le cas de ces sensations plus intimes montrent une dérivation en le sens où la relation est moins logique ou conceptuelle qu'existentielle. En définitive, nous pouvons dire que cette relation est plus particulière ou rapportée à l'être dans sa singularité, c'est-à-dire liée à la formation de ses propres croyances, volitions, désirs, opinions, jugements, évaluations, etc.

Il faut bien sûr que les idées associées autour d'un objet, ou autour de plusieurs objets simultanément, aient une certaine ressemblance, au risque que l'être se contredise dans sa singularité. Toutefois, il en va apparemment autrement pour les sentiments. Quand bien même «l'association à base affective correspond à l'association par ressemblance ou contiguïté dans l'ordre intellectuel [...]». Elle se



développe au hasard, sans être dirigée vers un but préfixé » selon Ribot (1905, p.2-3) ou son ouvrage intitulé *La logique des sentiments*, premièrement, il y a bien à la base un objet, l'objet de l'affection, c'est-à-dire un sentiment de quelque chose, et puisque l'association par contiguïté ou union suppose l'ajout de nouveaux attributs ou qualités dans le cas des sentiments. Qui plus est cette addition montre la manière dont se réalise l'augmentation d'intensité. Et nous remettons aussi cette augmentation d'intensité aux cas des croyances, jugements, volition, etc. Mais deuxièmement, il est vrai que la formation d'un sentiment n'advient pas toujours à la suite d'une mensuration de conséquences précises ou d'un objectif fixé préalablement. En ce sens, la formation du sentiment se produit par le goût d'affection à propos de son objet, plutôt que par une intention. D'emblée, nous avons choisi de progresser en concentrant nos efforts sur ces deux relations, ou soit la ressemblance et l'intensité, cette dernière provoquant la complémentarité de qualités sur un objet. Et ayant intégré la définition du terme *relation* considérée par Hume (1739), nous continuons toujours dans le sens des relations entre la cause et son effet. Nous avons insisté sur la correspondance qu'ont ces deux relations, puisque nous avons d'un côté les états particuliers, mais surtout et d'un autre côté, et quant à la pertinence de la réalisation de la tâche finale, une consigne écrite et illustrée qui laissent libre cours à l'apprenant d'interpréter ces consignes dans le sens où, et au-delà de réaliser des pensées conceptuelles, l'apprenant peut user de son existence, c'est-à-dire produire des contenus représentationnels en fonction de ses expériences vécues et senties. C'est par ce deuxième côté ou sur cette base que sont étudiées les représentations de signifié. Voici la manière dont Hume (p.25-26) définit la ressemblance et l'intensité :

la ressemblance : et c'est une relation sans laquelle aucune relation philosophique ne peut exister, puisque des objets n'admettront aucune comparaison s'ils n'ont quelque degré de ressemblance. [Maintenant, la notion d'intensité] ou lorsque deux objets quelconques possèdent en commun la même qualité, les degrés dans lesquels ils les possèdent forment une cinquième espèce de relation.

Ces degrés remettent à une autre relation, qui est la troisième quant aux considérations sur la quantité de relations. C'est la notion d'*espace* chère tant à Hume (1739) qu'à Wundt (1886). En effet, si la contiguïté a un rapport³⁰ étroit avec l'espace sensoriel, lorsque Wundt envisage cette notion par la possibilité de combinaisons que celle-ci offre avec ses coexistences, ou mieux, d'abord avec les qualités et ensuite avec deux objets distincts pour une même qualité commune, ce rapport rendrait possible la production d'idées complexes qui met en commun plusieurs objets. Ce sont donc par une même qualité que des idées liées à plusieurs objets peuvent se ressembler. Mais il est question de degré d'intensité entre deux objets et nous l'avons vu, par l'attribution de qualités complémentaires à un objet. En conséquence, le rapport de quantité de connaissances entre deux objets en comparaison définirait tout simplement une

³⁰ - Pour David Hume (1739) ou selon une des règles qu'il établit, il faut clairement que deux objets ou idées ne soient pas trop éloignées l'une de l'autre, au risque de ne pas pouvoir créer la contiguïté, c'est-à-dire l'association des idées ressemblantes. C'est donc là que la notion d'espace prend toute sa signification dans le jeu de l'association des idées et donc de la pertinence d'une représentation.



moyenne pour les compétences d'un locuteur, laquelle moyenne pourrait entrer dans les résultats à propos de la stratégie que nous nous sommes donnée. En outre, ce rapport serait aussi un moyen de comparaison. Wundt (p.306-307) emploiera le terme de *relation locale*, composante, dit-il, « des sensations tactiles et visuelles. Elle ne s'unit aux autres sensations sensorielles, que si celles-ci sont mêlées à des représentations tactiles ou visuelles. Mais, dans [celles-ci], la relation locale permet, évidemment, de relier simultanément, un plus grand nombre de sensations ». Il y a là ce moyen d'additionner des qualités à un objet. Pour l'expliquer, soulignons que nous développons un traitement des méthodes audio-visuelles qui encadrent les activités dudit manuel didactique. Autour de l'étude d'un objet d'une activité ou de son signifié, deux supports – visuel et auditif – encadrent simultanément une activité. Dans cette relation locale et par ces deux supports, il y a donc la possibilité de découvrir plus de qualités que si l'activité n'était encadrée que par un support.

Wundt (1886), dans la citation précédente, mentionne le terme *sensation*. Dans le cadre de notre stratégie d'apprentissage – l'éducation des sens et la sélection de qualités, – nous souhaiterions plutôt parler d'*impression de sensation*. Ce quiproquo parce que, avoir des impressions de sensation dit déjà avoir des connaissances en matière de qualité des objets. En effet, si nous avons des impressions de qualité par rapport à un objet déterminé, c'est que nous avons déjà eu des expériences autour de cet objet, donc des qualités déjà vécues et senties, alors que si nous n'avons que des sensations de qualités, rien ne dit quelles sont les qualités qui se rapportent à un objet. En somme, rien ne sert d'entendre ou de voir un mot pour découvrir son signifié si nous n'avons pas eu une expérience antérieure autour de ce mot. Bien sûr, la sensation entraîne un influx nerveux³¹ et c'est l'objectif dans le cadre des méthodes audio-visuelles, puisque celles-ci sont encadrées théorico et méthodologiquement par la théorie du conditionnement opérant de Skinner (1957). Mais dans le cadre d'un objet nouveau ou d'un mot nouveau, si nous n'en n'avons pas la représentation mentale ni la moindre image mentale ou souvenir, nous pouvons tout de même nous demander si la sensation ou le *stimulus*³² produit un effet pertinent dans le cadre de l'apprentissage. Autrement dit, si le *stimulus* par lequel la sensation se produit est l'objet, c'est-à-dire la cause, et si la représentation, l'image ou le souvenir de l'objet dans la conscience est l'effet de cette cause, alors et dans le cas où l'organisme n'a pas de représentation, d'image ou de souvenir de l'objet en question, les relations entre la cause et l'effet ne peuvent être effectives. Dans ce cas, l'apprentissage consisterait donc en la constitution de représentations, ainsi et initialement, en l'obtention de qualités comme connaissances sur les objets.

³¹ - Dès lors qu'un stimulus se produit, le récepteur sensoriel produit un influx nerveux qui se propage le long du nerf sensitif du sens concerné et se dirige vers les centres.

³² - Entendons ici le mot *stimulus* au singulier et le mot *stimuli* au pluriel. Sous les conceptions de la théorie du conditionnement opérant de Burrhus Frederic Skinner (1957), un stimulus est simplement un objet placé dans un environnement élaboré de telle manière que l'action sur le stimulus ou l'objet déclenche une réponse, ainsi, permettant de répondre à une conséquence considérée comme étant une récompense. En conséquence, le contrôle d'une réponse par un objet ou un stimulus comme cause, produit un effet, c'est-à-dire une récompense ou conséquence de la réponse.



Par la suite ou dans la continuité de la réalisation des activités didactiques, l'action des mécanismes sensori-moteurs accompagne la sensation jusqu'au centre où la représentation reçoit la sensation. Ainsi, l'existence de l'impression de sensation est mieux justifiée. Il appartiendrait au rôle des mouvements musculaires, bien que nous sachions, sous l'ordre de l'anatomie, que ces mouvements sont fonctions du système nerveux, sensoriel, de créer une représentation, laquelle représentation étant la résultante d'impressions de réflexion. En effet, un mouvement musculaire réalisé permet d'obtenir un souvenir de celui-ci, sa représentation bien comme un ensemble d'images de cette représentation. Mais faut-il encore que l'être, premièrement, ait la volonté de réaliser ces mouvements, donc l'association d'idées, d'objets et/ou de qualités en usant des impressions de réflexion, et, deuxièmement et dans le cas où il a cette volonté, qu'il dirige son attention sur ces mouvements afin que cette association soit la plus claire et pertinente possible. Enfin et troisièmement, le cas de ces associations complexes indique que la mémoire a son rôle à jouer dans la réalisation de ces associations, lorsqu'elle reconnaît les ressemblances en mêlant les expériences du passé d'avec celles du présent lors des perceptions internes, lorsqu'aussi elle domine l'espace, donc fait la contiguïté, et ce pour savoir localiser les expériences dans l'ordre chronologique du temps. À propos de la volonté, Stuart Mill (1866) ouvre un débat dans son ouvrage dont le titre fut précédemment cité. L'auteur conclut en faveur de la doctrine du libre arbitre, et ce au détriment de celle de la Nécessité Philosophique. Le centre de son débat, ponctué d'argumentations en faveur et défaveur de ces deux doctrines, soulève la question de la soumission des actions humaines à la théorie de la causalité selon Hume (1739), ou mieux, de la nécessité de causes qui antécèdent la volonté, donc de causes qui antécèdent les actions humaines. Selon cette doctrine de la Nécessité, il est souligné que la manière dont agira l'individu est définissable par l'explication de sa volonté et par l'étude de son caractère lié à son comportement. Or et premièrement, les études de Bergson (1965) ont démontré que le caractère et la personnalité n'atteignent jamais l'état parfait, et ce dans le sens où ceux-ci sont sans cesse réorganisés face aux imprévus que l'être rencontre nécessairement lors de ses actions quotidiennes, que ces imprévus soient sous forme d'événements ou sous forme d'expériences, ces deux notions n'ayant ici pas besoin d'être indépendantes³³ l'une et l'autre. Deuxièmement, la doctrine de la causalité chez Hume (1739) apporte un complément selon laquelle et Stuart Mill (1866, p.10-11),

l'imagination retient le sentiment d'une connexion plus intime, d'un lien particulier ou d'une contrainte mystérieuse exercée par l'antécédent sur le conséquent. Or, c'est là ce qui, dans son application à la volonté, est repoussé par la conscience et révolte nos sentiments. Nous sommes certains que dans nos volitions cette contrainte mystérieuse n'existe pas.

³³ - *L'événement peut être reconnu ici comme étant en ce quoi consiste l'apprentissage d'une action. Pour se faire, l'apprenant reçoit un certain nombre de consignes relatives à l'action qu'il doit mener dans le monde. Les consignes représentent alors le monde et fonctionnent de manière causale à la détermination du comportement. Le comportement ou l'effet ainsi déterminé et l'action ainsi apprise, l'apprenant acquiert une expérience. Puisque l'expérience découle alors de l'action dans l'événement, nous croyons qu'une distinction nette et précise entre les deux termes n'est ici sans importance, car aussi nous savons dès lors qu'en parlant d'expérience, il y a derrière celle-ci un événement et donc qu'il y a dépendance de l'expérience à l'événement.*



L'auteur montre bien notre position entre le jugement et le sentiment, deux modes, selon Brentano (2008), qui exercent un rôle sur la réalisation des représentations. Nous avons souligné que le sentiment n'a pas d'objectif, il se forme naturellement ou en partie sous le coup de l'affection pour quelque chose, donc il n'est pas sous le régime de la volonté. Cependant et à l'inverse, juger, croire, opiner sont fonctions d'une volition, donc et dans ces cas, réaliser une association d'idées simples dépend de la volonté. Nous pensons défendre la doctrine du libre arbitre, car nous ne considérons pas que la conséquence soit la volonté ou la volition, mais plutôt que la volonté soit la cause d'une conséquence, c'est-à-dire d'une représentation. En rapport aux notions d'anatomie désignées par Wundt (1886) et James (1909), nous avons aussi fait remarquer que les impressions sensorielles engendrent les mouvements musculaires et nous faisons maintenant remarquer que la volonté engendre les mouvements musculaires. Les études de Wundt lèvent le doute sur les causes de l'impression de sensation considérées par Hume (1739, p.19) : Cette impression « naît originellement dans l'âme de causes inconnues » dit l'auteur qui considèrera néanmoins et ensuite ce que Wundt (1886, p.308) défend alors à propos de l'origine de ces impressions de sensations « qui sont liées aux mouvements des muscles soumis à la volonté : les *sensations de mouvement*. Le rôle important, qu'elles jouent dans la formation des représentations effectuées par les sens externes, les met en relation étroite avec les impressions sensorielles », lesquelles impressions sensorielles sont périphériques et sont très proches des sensations centrales, de sorte que ces trois genres d'impression se mélangent dans la majorité des cas où il y a irritation et excitation aussi bien par des causes externes que par des causes internes, mais surtout par les conductions nerveuses. En définitive, il ressort trois causes que James (1909, p.47) définit par ce que la physiologie apporte, ou soit la sensation, la réflexion des centres et le mouvement, en somme, à partir de ces trois divisions anatomiques : « 1° des fibres qui amènent les courants ; 2° des organes centraux qui leur donnent une direction nouvelle ; 3° des fibres qui les ramènent vers l'extérieur ». Aussi, nous laissons en dehors de nos considérations cette classe de sensations, celle qui remet aux besoins essentiels, les instincts liés aux tendances vitales.³⁴

Dès lors, nous avons fixé notre développement sur la volonté qui provoque les sensations de mouvement musculaire, ou une direction nouvelle et sur les sensations centrales qui provoquent la constitution des représentations reproduites, en faisant se cheminer la sensation du centre vers la périphérie, c'est-à-dire vers la présence des représentations existantes. Nous pouvons déjà dire que ces actions représentent ce qu'est l'espace sensoriel. Nous avons auparavant constaté que les opérations complexes de l'esprit, lors d'un acte judiciaire par exemple, peuvent associer plusieurs objets et nous pouvons maintenant noter que les sensations centrales permettent de mettre à la lumière de l'esprit les représentations du passé. Dès lors, ces sensations centrales contribuent aussi en la réunion, en

³⁴ - Il y a ces tendances soulignées par Théodule-Armand Ribot dans son ouvrage intitulé *La psychologie des sentiments* (1896). Si celles-ci concernent les besoins, appétits, instincts, inclinations, désirs, etc, nous avons considéré les besoins, instincts et appétits comme tendances vitales n'entrant pas en ligne de compte dans notre recherche. Nécessaire à la survie de l'organisme, celles-ci ne concernent pas l'apprentissage d'une langue.



l'association et en la coexistence des objets. Au sujet des relations qui se produisent de cette manière, c'est-à-dire par les impressions de réflexion qui viennent aussi chercher les représentations du passé, le langage philosophique de Hume (1739, p.25) apporte que le terme *relation* concerne ici « tout sujet particulier de comparaison, sans qu'il y ait un principe de connexion. Ainsi, il sera admis par les philosophes que la distance est une véritable connexion, parce que nous en acquérons l'idée par la comparaison d'objets ». En somme, nous pouvons dire que la distance concerne la réunion de toutes ces relations dans une dimension, celle de l'espace sensoriel. La méthode de comparaison signalée en début de cette partie prend maintenant effet. Nous rappelons ce que nous avons mentionné à son propos : La comparaison de la description de l'objet de la cause et de la description de l'objet de son effet avec celles de l'objet d'une autre cause et de l'objet de l'effet de cette autre cause. Nous décomplexifions cette méthode en expliquant que nous pouvons comparer deux objets différents, ou causes différentes, qui, par leurs qualités comme effet, peuvent faire se ressembler ces deux objets. C'est la ressemblance dans la différence et la méthode préconise une description aussi bien des causes que des effets, et ce afin de vérifier que ces ressemblances dans la différence peuvent constituer une idée complexe, c'est-à-dire une représentation. Cette connexion correspond, et confirme dans une certaine mesure, au rapport de quantité de connaissances entre deux objets en comparaison, lequel rapport définit une moyenne pour les compétences du locuteur.

Aussi, le gain d'intensité, comme nous l'avons vu et qui correspond à l'ajout de qualités à un objet, peut entrer dans ce rapport, et ce dans la mesure où ce gain marque l'acquisition de nouvelles connaissances, donc de compétences. Tout ce raisonnement autour de l'espace sensoriel et des opérations de l'esprit, concerne, en les termes de Brentano (2008), un contenu représentationnel, et, en nos termes, une représentation de signifié. Un signifié deviendrait plus pertinent au moyen de connaissances telles que des qualités. Nous avons vu aussi que des états particuliers à base affective rendent impertinents la réalisation des tâches finales. Nous concevons qu'un sentiment a un objet, un sentiment de quelque chose, tout comme la représentation lorsque c'est quelque chose qui est représenté. Sous l'angle de la psychologie descriptive, Brentano (2017, p.240) fait cette fois-ci coexister état particulier et représentation : « L'activité affective, au même titre que la représentation, est dirigée vers quelque chose d'intentionnel, mais la manière dont elle l'est est tout autre ». L'objet intentionnel d'un état particulier a une base affective chargée et qui se charge d'images. Si chaque apparition d'une sensation se fait spontanément et si le gain d'intensité est proportionnel, alors, la sensation spontanée cause le sentiment. Une représentation, tel qu'un acte judiciaire et pour se constituer, est également dirigée vers un objet intentionnel, cependant, la base est objective. Chaque sensation est plutôt choisie en fonction d'un objectif précis, quand bien même la notion d'intensité concerne un tel acte. Composé en parties, il advient donc de la représentation cette spécification, ou soit les sensations élémentaires lui étant subsumées. D'abord, qu'entend Brentano (2017) par *sensation* dans la proposition de sa définition de l'ordre de la physique, outre celle considérée par James Sully, dans son *Précis de psychologie* (1885), et William James (1909), dans



son ouvrage au même titre. Pour impliquer ces deux auteurs et puisque ceux-ci sembleraient considérer la sensation là où la considère Bacon (1851), c'est-à-dire à partir de la perception des sens, il convient alors, et par Brentano (2017, p.242), de citer leur définition de la sensation qu'est « *un état spirituel simple, qui résulte de la stimulation de la terminaison externe ou périphérique d'un nerf sensitif ou qui conduit vers l'intérieur* ». Le point de vue est ici la physiologie et concerne la première division de ces trois divisions anatomiques signalées antérieurement et soutenues par James (1909). Et du point de vue de la psychologie descriptive, voici la définition de la sensation, de son contenu ou de ses composantes, et comme la conçoit Brentano (2017, p.252) :

(a) une spécificité de lieu, une spatialité à trois dimensions. (b) Une qualité qui n'est absente dans aucune partie de la spatialité, même si elle peut varier à différents endroits. En ce qui la concerne, il faudra chercher à établir si elle ne se présente pas elle-même comme un concretum fait de plusieurs parties, par exemple la clarté (hauteur) ; il faudrait alors parler de qualité au sens plus étroit ; en outre, il faudra aussi étudier la manière dont s'y rapportent les différences de saturation (rondeur), de brillance, de chatolement, etc. (c) Une clarté (ou un analogon de la clarté, comme la hauteur du son), à laquelle s'applique la même chose que ce que nous avons dit à propos de la qualité. (d) Une intensité, qui peut éventuellement varier de façon diverse mais qui ne peut faire défaut dans aucune partie de l'espace sensoriel.

Il apparaît ces trois relations dont nous tenons compte, ou soit la qualité, l'intensité et l'espace sensoriel. L'auteur les rapporte à la sensation élémentaire. En définitive et au nom d'une telle définition, la psychologie descriptive considère la sensation comme étant la résultante du contact des organes sensoriels sur l'objet effectif, en somme, le mode initial d'une représentation, c'est-à-dire l'expérience visuelle ou auditive et par la perception extérieure. Le contenu de la sensation induit à une sensation élémentaire. La combinaison de ces propriétés, selon Wundt (1886), n'est autre que le seul moyen pour la description d'une sensation. Mais ce dernier auteur ajoute le ton de sentiment de la sensation,³⁵ cependant, dans le même ordre que Brentano (2017), ou lorsque lié à un état particulier à base affective plus qu'à une représentation, à proprement parler en psychologie descriptive. Cela montre aussi la manière dont est dirigé un état particulier vers son objet intentionnel,³⁶ en somme, un sentiment de

³⁵ - Pour Wilhelm Wundt (1886), la qualité à une certaine intensité, cette dernière se rapportant à une qualité. L'ajout du ton de sentiment de la sensation qui leur est lié se rapporte plus au traitement du plaisir et son opposé, en somme, des considérations que nous retrouvons chez Théodule-Armand Ribot dans son œuvre intitulée *La psychologie des sentiments* (1896).

³⁶ - Un objet intentionnel, dans le cas d'un état particulier, est le renvoi de cet état particulier par un mouvement musculaire ou un arrêt du mouvement. À l'inverse, l'objet intentionnel, dans le cas d'une représentation telle qu'une croyance ou un jugement, est le renvoi de cet état intentionnel par un état de choses du monde. Apparaissent ici les deux manières que conçoit Franz Brentano (2017) à propos de la direction vers un objet intentionnel, quant à l'acte particulier à base affective et quant à la représentation.



quelque chose³⁷ au même titre qu'une représentation de quelque chose, cependant, sentiment et représentation ne prennent que relativement les mêmes propriétés, c'est-à-dire que diffère la manière dont ils sont dirigés vers quelque chose d'intentionnel.

Dès lors que les états particuliers ne résultent pas du travail de l'esprit, lorsque les sensations adviennent spontanément, ceux-ci se classent parmi ces tendances dites *vitales*, tels que des instincts, appétits, etc. En somme, ces tendances dûment citées se réalisent par un nouveau « mouvement ou un arrêt de mouvement à l'état naissant [...] ». Toutes les tendances supposent des innervations motrices » conclut Ribot (1896b, p.2), auteur qui s'en tient à la thèse psychophysique. Selon ce domaine de la psycho-physiologie, le mouvement musculaire est en ce qu'est l'action³⁸ dans le champ de la psycho-physique. L'action est détaillée par le processus de la reconnaissance considéré par Bergson (1965, p.54) qui fait référence à Sully (1885), lequel processus « pourrait agir comme une cause physique d'attraction réciproque », c'est à dire comme l'action des objets de la périphérie, en somme, objets qui agissent entre-eux en s'attirant par influence. Dès lors qu'il y a reconnaissance immédiate, le travail de l'esprit n'intervient plus. Nous nous sommes rendus compte, une fois les objets connus – le sentiment du déjà vu en les termes bergsoniens, – que l'action autour des objets connus correspond à une attitude modifiée du corps, en somme, c'est cet état naissant dont parle Bergson (1965, p.55) qui le définit comme étant « un état mixte, une perception soulignée par un automatisme naissant ». Les mouvements deviennent automatiques sans que l'esprit ait besoin de travailler. En revanche, nous considérons que cet état naissant peut également advenir à la suite d'un état particulier caractérisé par une nouvelle direction du mouvement musculaire ou par un arrêt du mouvement. Dans ce cas-ci, le travail de l'esprit n'est aussi pas nécessaire, et ce dans la mesure où les sensations adviennent spontanément.

Hume (1739, p.24) débat sur l'origine des connaissances. L'auteur a suscité une interrogation en rapport avec les idées complexes et les idées simples, et ce après avoir mentionné « les principes d'union ou de cohésion entre nos idées simples, et qui, dans l'imagination, tiennent lieu de cette connexion indissoluble par laquelle elles sont unies dans notre mémoire. C'est là une sorte d'ATTRACTION ». Ce qu'il nous faut distinguer de cette sorte d'attraction d'avec la cause physique d'attraction réciproque

³⁷ - *Malgré des conceptions semblables, il faut tout de même reconnaître ici le sentiment de quelque chose d'une manière un peu différente que celle considérée par William James dans son ouvrage intitulé L'idée de vérité (1913). Pour l'auteur, ce quelque chose du sentiment est une connaissance, la qualité du sentiment dont la nature est une représentation familière. C'est ainsi que le sentiment ou l'idée est transcendantale, dirigée vers la connaissance de réalités qui sont connues par l'intermédiaire du sentiment. Ce quelque chose exprime une vérité et correspond à la matière selon l'auteur, matière qui s'applique aux sensations, donc, c'est par les sensations que la matière signifie quelque chose.*

³⁸ - *À la lecture des ouvrages ici considérés, nous croyons en une analogie entre les actions qui se passent dans le substrat substantiel de la conscience, et ce par les mécanismes sensori-moteurs, et les actions qui se passent à l'extérieur, c'est-à-dire dans le monde effectif, autour de ses états de choses et ses objets effectifs, et ce là aussi par les mécanismes sensori-moteurs. En somme, beaucoup de philosophes considèrent la conscience comme un univers, avec ses objets abstraits et ses états psychiques. Par ces termes, nous remarquons mieux l'analogie.*



dans la citation de Bergson (1965), et à propos du processus de la reconnaissance, c'est à première vue cet état naissant qui se passe du travail de l'esprit par des mécanismes ou des mouvements devenus automatiques. Le raisonnement suit la démarche autour de ces principes d'union. Ainsi, nous avons mis en parallèle aux conceptions de la psycho-physique et de la physiologie, c'est-à-dire de la sensation et de l'action, l'aspect intellectualiste de la psychologie qui conçoit cette sorte d'attraction. Nous débutons par mentionner les deux processus d'après James (1909, p.55), ou soit celui de la sensation et de la perception comme action, et en remarquant cette opposition avec la représentation :

La sensation et la perception, malgré leurs différences, se ressemblent en ceci que toutes deux nous présentent des objets vifs et forts et présents. Au contraire, les objets auxquels on pense, que l'on imagine ou que l'on se rappelle, sont relativement faibles et dépourvus de ce mordant [...]. Or, les processus corticaux des sensations sont dus à des courants afférents venus de la périphérie avant que ne se produise sa sensation. Au contraire, les processus corticaux des pures idées et des pures images sont dus très probablement à des courants venus d'autres circonvolutions ; il semble donc bien que les courants venus de la périphérie éveillent normalement une forme d'activité cérébrale que les courants venus des circonvolutions sont incapables d'éveiller. C'est de cette sorte d'activité (qui n'est peut-être qu'un degré plus profond de désintégration) que semblent dépendre les qualités consciencielles de vivacité, de présence et de réalité de l'objet.

La sensation réveille une nouvelle excitation des sens, pour une réaction du produit de l'ancienne impression d'avec la nouvelle impression, ce que la science n'a plus besoin de justifier selon l'auteur.

Selon la cause physique d'attraction réciproque, les objets connus par l'expérience visuelle ou auditive du passé, dont nous avons alors la sensation, ou mieux, l'impression de sensation, et les objets reconnus par la perception interne du présent, lors des mouvements ou de la reconnaissance à cet état naissant, ont donc ceci de commun, ou soit des objets vifs et présents. C'est l'inverse des objets auxquels nous pensons sans qu'il y ait un acte de reconnaissance effectif, une action autour d'objets présents effectivement. L'instant de cet état naissant, en le remarquant auparavant, est aussi propice à la formation d'un état particulier ou à son apparition, à l'apparition d'une sensation spontanée. L'objet des états particuliers remet à une expérience répétée d'un acte lié à l'éducation, en somme, acte qui fait naître une représentation à base affective. La cause physique résulte de la naissance de cette représentation seulement en bout de la chaîne du processus constitutif de la représentation, alors que la cause psychique résulte de cette représentation du passé en début de ce processus. Somme toute, cette dernière cause se définit par la constitution d'autres expériences, lesquelles réalisent l'évolution de cette représentation.

L'évolution est l'effet de la gradation de connaissances, dans le sens d'acquérir plus de qualités reliées aux sensations, et se produit en ajoutant de nouvelles impressions, donc de nouvelles idées particulières.



Pour Hume (1739), l'état particulier à base affective n'est pas une substance matériel³⁹ dans le sens où cet état est la représentation de qualités sensibles. De plus, celui-ci est représentatif au nom de son intensité, il se renforce en se complétant de qualités sensibles. L'auteur tend en la thèse de la psychologie descriptive sur la perception interne, la reconnaissance immédiate⁴⁰ ou la cause physique, à savoir et comme le conçoit Brentano (2017), et comme dans le cas de la représentation, les propriétés d'un état particulier apparaissent, dans la conscience, composées de nombreuses parties, et comme la doctrine physique de Bacon (1851) le conçoit. Cependant et selon la thèse de la perception interne, la conscience ne consiste pas en des représentations qui se succèdent, comme le considère Hume (1739). En effet, Brentano (2008, p.169) conclut que la conscience est une unité réelle, un collectif, et ce en réponse à la question suivante : « Y a-t-il toujours une unité réelle qui embrasse, malgré leur abondance, tous ces phénomènes psychiques ? Tous ces phénomènes font-ils partie, comme phénomènes partiels, d'un tout unique, ou bien nous trouvons-nous en présence d'une multiplicité de choses [...] ? ». Aussi, nous avons souligné que la constitution d'un état particulier peut tenir en des sensations advenant de manière spontanée, ainsi sans l'intervention des opérations de l'esprit. Cependant, une sorte de réflexion apparaît autour de l'union de deux objets coexistants dans l'unité réelle et pour la formation d'un état particulier, quand bien même l'origine d'un état particulier tient en le principe d'union des idées simples. En effet, et soutenu par Bossuet (1881), l'oeil voit la couleur et une qualité est attribuée par rapport à un objet/une substance, l'oreille entend un son et une qualité est attribuée par rapport à un objet/une substance. Cette attribution adviendrait à la suite d'une certaine réflexion ou opération de l'esprit. Qui plus est et comme ce dernier auteur le conçoit, et tout comme Ribot (1905), la qualité d'une sensation provenant d'un seul sens peut être associée à deux objets/substances dans la mesure où chacun d'eux correspond à un sens. Il est possible d'associer un qualificatif selon l'organe sensoriel de l'audition à un substantif selon l'organe sensoriel de la vision et *vice versa*.

L'étude de l'état particulier à base affective a progressé vers l'apport de la conscience ou de l'esprit. Plus en amont, une étude sur les lois de l'Association des idées sera appuyée par la méthode de l'induction selon Stuart Mill (1866). Pour l'heure et en s'attachant aux conclusions du débat proposé par Hume (1739, p.29) à partir d'une question, à savoir, les idées complexes « sont-elles particulières quand

³⁹ - Dans son ouvrage intitulé *Les principes de la connaissance humaine* (1920), Georges Berkeley apporte des preuves contre l'existence de la substance matérielle et lorsque nous concevons la substance comme le support des qualités sensibles. Les matérialistes eux-mêmes s'accordent sur cette vérité selon laquelle, en définitive, nous n'avons connaissance que de nos sensations, impressions et idées, et ce par nos sens. En fin de compte, ces connaissances ne peuvent rendre compte de manière effective les objets perçus par les expériences visuelles et auditives. Ainsi et par la simple observation de nos idées, nous comprenons d'ores et déjà que celles-ci n'existent que dans l'esprit. Et qui plus est, la cause de toutes nos idées est une substance immatérielle rapportée aux deux facultés de l'esprit : L'entendement et la volonté.

⁴⁰ - Franz Brentano, dans son ouvrage intitulé *Psychologie descriptive* (2017), répond de manière claire aux questionnements qui concernent ce qu'est la psychologie descriptive. À savoir, cette psychologie scientifique décrit ce qui apparaît dans l'expérience, mieux disant, ce qui apparaît dans la mémoire quant aux phénomènes psychiques immédiats, dans le sens de tout juste passés



l'esprit les conçoit ? », nous avons remarqué que les idées complexes génèrent de nouvelles idées simples et que les idées simples constituaient les idées complexes. En conséquence, cela remarque la capacité générative de la structure profonde de l'esprit, laquelle structure est fonctionnelle, ce qui est expliqué brièvement : Dans une idée complexe, l'esprit est capable d'y puiser quantité de qualités proportionnellement à la quantité d'objets ou d'idées simples composant déjà l'idée complexe, et ainsi, avoir l'intuition de nouveaux objets ressemblants, donc de nouvelles qualités et lesquelles entrent dans la composition de l'idée complexe, laquelle devient en ce sens toujours plus complexe. Or, ces opérations de l'esprit conçoivent leurs propres imperfections, ou si celles-ci considèrent que l'esprit est parfait, c'est seulement sous le coup de l'habitude liée à la répétition, à cette reconnaissance ou état naissant qui se passe des souvenirs et développée par Bergson (1965). Or et ici surgit le défaut à propos de la séparation des idées simples pour la méthode de comparaison, à savoir et selon Hume (1739), la réflexion ou la pensée ne peut pas séparer tous les objets, donc, toutes les sensations élémentaires ou idées simples. Ce propos qui tient en la formation d'une notion de qualité et de quantité des objets dans l'idée complexe, nous fait déduire que le principe d'union ne peut être défait. Qui plus est, si un état particulier à base affective ne peut exister en dehors de la pensée, ce que soutient Garnier (1865, p.364) qui distingue, dans son ouvrage intitulé *Traité des facultés de l'âme : comprenant l'histoire des principales théories psychologiques*, perception pour l'acte de représenter et conception pour l'acte particulier, et ce en posant que la conception « affirme que son objet ne se distingue pas d'elle-même », par conséquent, la pensée ne peut séparer l'état particulier de son objet. Par cette nature qu'a l'acte particulier, nous avons fondé une proposition et en partant de ce premier argument de Hume (1739, p.30) : Les idées « sont par conséquent unies l'une l'autre dans la conception, et l'idée générale d'une ligne, malgré toutes nos abstractions et nos subtilités, a, lors de son apparition dans l'esprit, un degré précis de quantité et de qualité ».

Bien qu'il s'agisse ici de la conception d'une forme géométrique, l'auteur veut dire qu'il est impossible de distinguer la représentation (la longueur) de son quelque chose, c'est-à-dire de la ligne. Cependant et à propos des qualités géométriques des corps, James (1909, p.53) nous dit que formes, épaisseurs, distances « (pour autant que nous puissions les discerner et les concevoir séparément), ne pourraient être connues, selon beaucoup de psychologues, sans une utilisation des souvenirs du passé, ce qui a fait mettre la connaissance de ces attributs hors de la portée de la sensation pure et simple ». Donc, nous constatons que l'utilisation des souvenirs du passé a ceci d'important, et ce pour pouvoir séparer les sensations élémentaires ou les idées simples, à savoir, cette utilisation soutient d'avantage la méthode de comparaison. Nous posons une proposition : L'état particulier à base affective est de quelque chose, au même titre que l'est la représentation. Ce quelque chose, à propos de l'état particulier, consiste en la conception d'un objet virtuel, puisque sa substance est immatérielle, dans le sens d'idéaliste. Cependant, cet état particulier, qui prend toute la place dans la conscience, doit avoir crû en intensité et dans le temps. Cette gradation opère selon l'ajout de certaines qualités de sensations élémentaires, à une représentation déjà préformée par la vue ou l'écoute d'un objet initialement effectif. L'opération consiste en la reprise d'images, de sensations élémentaires ou d'idées simples dans la représentation, ce



qui signifie que les objets sont virtuels, pour opérer d'autres qualités qui viendront intensifier la représentation. Hume (1739, p.31) a aussi attiré l'attention à propos de son troisième argument ou de la notion de conception : « Les idées abstraites [générales] sont donc elles-mêmes individuelles, quoiqu'elles puissent devenir générales dans ce qu'elles représentent ».

Il y a donc bien au centre de l'état particulier, une réflexion, c'est-à-dire un certain travail de l'esprit ou une certaine impression de réflexion. Or, il est clair que si l'intensité d'un état particulier croît dans le temps et que l'intensité de la représentation décroît par la distance temporelle, ainsi cette dernière nécessitant un travail intellectuel de l'esprit et dont le rôle de la mémoire a ici son importance, nous sommes en droit de nous demander pour quelle raison nous pourrions considérer qu'un état particulier croît sans travail de l'esprit. Alors, cela nous amène à penser qu'à la base d'un état particulier, il y aurait bien des objets virtuels et non réels, en d'autres termes, des valeurs liées, par exemple, à l'éducation et que nous pouvons réorganiser selon les opérations de l'esprit. De telles valeurs influenceraient la production à proprement parler d'idées. Il y aurait donc sous cette forme de génération ou de fonctionnalité de la structure ou de la vie profonde de l'esprit, l'ajout d'autres qualités ou d'idées simples, d'un même objet, à une représentation ou idée complexe, et ce en réponse à la question préalablement mentionnée, selon laquelle les idées complexes sont donc des idées simples. C'est en ce sens que la représentation prend une valeur surajoutée. Cet état de conscience particulier prend tout son sens par son rapport entre sentiment et son quelque chose en tant qu'objet, ce qui, en définitive, amène l'acte particulier à devenir un sentiment lié aux tendances. James (1909, p.289-290), qui entend « par conception la fonction qui nous permet de penser séparément un objet quelconque, de le dégager de tout autre, de le délimiter et de le fixer, bref de lui conférer une identité et une individualité intellectuelle », paraît vouloir montrer que la conception est le fondement de quelque chose d'une plus grande qualité qu'autre chose.

Somme toute, ce n'est cependant pas le caractère de l'instinct qui attire notre attention, mais plutôt ce que l'instinct lui-même est capable de produire au niveau du comportement, à savoir, le modifier en le poussant à donner une réponse. En posant la notion de *tendance*, et ce dans l'axe de Ribot (1896b), nous avons fait constater que : Le mouvement dans le domaine de la physiologie est en ce qu'est l'action dans le domaine de la psychologie. Et selon le processus de la reconnaissance chère à Bergson (1965), la conséquence qu'est le mouvement ou l'action tient en une cause physique d'attraction réciproque. Cela va prouver que la contingence de renforcement, selon la thèse centrale du béhaviorisme skinnérien, tient aussi en le domaine de la psychologie, bien qu'elle soit de l'ordre des mécanismes sensori-moteurs. Cette contingence regroupe l'ensemble des interactions entre le milieu et l'organisme, lesquelles contingences sont au nombre de trois : La conduite émise ou la réponse, les circonstances dans lesquelles elle se produit ou par un *stimulus*, et les conséquences renforçantes ou la récompense. En effet et quant à ces deux premières contingences et pour la preuve, si ces circonstances d'ordre sensoriel, c'est-à-dire du système nerveux, et d'ordre des mouvements, c'est-à-dire du système musculaire,



représentent le caractère du *stimulus* et de la réponse, c'est-à-dire le mécanisme physiologique inscrit dans l'organisme, ce mécanisme agit sur le milieu de l'organisme et sous forme d'une action, et ce selon la théorie du conditionnement opérant de Skinner (1972).

Par conséquent et pour être une action, ce mécanisme relève du comportement vu aussi sous l'angle de la psychologie. Et lorsque les heures de privation représentent l'événement physique dans la théorie skinnérienne du comportement, nous croyons, pour l'apprentissage, que cet événement manque de quelque chose pour l'approche dite *actionnelle*. Néanmoins et à propos de la troisième contingence, cet apprentissage représente cet autre intérêt de la perspective de type *actionnel*, celui conçu par le courant de la pragmatique associé au courant du fonctionnalisme, quand bien même ce dernier courant soutient la révolution behavioriste. Opposés au structuralisme européen, ces deux courants furent largement développés et diffusés par le philosophe américain James (1911), influencé par Hume (1739). Relié à la relation fonctionnelle entre l'environnement et l'organisme, ou l'interrelation des éléments de la contingence préalablement cités, et relié à la conséquence, respectivement et selon les conceptions de ces deux courants, le mécanisme de modification du comportement comme conception scientifique du comportement, ces deux courants apportent, pour l'étude des aspects physiologiques, ceci d'important, qu'« aucune description de l'interaction entre l'organisme et son milieu n'est complète si elle n'inclut l'action du milieu sur l'organisme après (c'est Skinner qui souligne) qu'une réponse a été produite », et ce d'après Seron, Lambert & Van der Linden (1988, p.19) à propos de Skinner, dans leur ouvrage commun intitulé *La modification du comportement : Théorie, pratique, éthique*.

Le comportement et la théorie du conditionnement opérant

Les méthodes audio-visuelles,⁴¹ du manuel didactique en question, recouvrent la théorie du comportement opérant ou du *stimulus*-réponse-renforcement, et ce sous les conceptions de Skinner (1972), lesquelles conceptions tiennent essentiellement pour compte le développement d'une psychologie de type behavioriste qui tient en la doctrine fonctionnaliste et pragmatique, ou soit pour la relation de contingence entre le contrôle des réponses par les *stimuli* et les conséquences vues comme récompenses dans le cas de cette psychologie. De plus et selon cette résultante, nous mentionnons aussi

⁴¹ - *Les Activités de réception audiovisuelle convoient la stimulation de sensations pour combler le manque d'impressions de sensation et d'impressions de réflexion, afin d'apporter des qualités de sensation à la substance des représentations ou afin d'influencer à la constitution de cette substance, et ce pour produire des représentations. À cette fin, les objets proposés dans ces activités sont ceux sur lesquels se produisent les stimuli, et dès lors qu'il y a l'événement d'une expérience visuelle et d'une expérience auditive, lesquelles expériences et généralement, se produisent simultanément selon la manière d'organiser l'événement. En termes d'évolution pour la pédagogie de l'apprentissage, ces méthodes audio-visuelles apparurent dans les années 1950 et à la suite d'une nécessité, ou soit restructurer les méthodes traditionnelles pour exclure la production d'erreurs.*



l'autre conviction de ce courant d'une psychologie appliquée,⁴² ou soit sa conception scientifique de la modification du comportement, celle tournée vers l'action du milieu ou l'extrospection plutôt que vers la psychologie mentaliste dite aussi *introspective*. Toutefois, ce conditionnement de l'organisme, par cette action dans un environnement élaboré et comme postulat d'un déterminisme⁴³ centré sur les variables d'ordre historique⁴⁴ quant au sujet en expérimentation, ne s'oppose pas aux lois et méthodes du déterminisme psychologique des états internes de nature psychique et des causes de type physiologique, c'est-à-dire musculaires et nerveuses. Comme le signalent Seron, Lambert & Van der Linden (1988, p.73), l'analyse de Skinner conçoit deux moments, dont le second interroge l'intégration des états de conscience dans l'histoire comportementale de l'organisme : « récuser les modèles qui se proposent d'expliquer le comportement à partir des phénomènes mentaux et présenter une analyse différente des phénomènes internes tout en posant la question de l'accessibilité ». En somme et dans un programme de contrôle-renforcement par la réponse sur le *stimulus* comme objet effectif, l'auteur conçoit une liaison entre le ou les objets effectifs installés dans le milieu et un état de privation qui influence la conscience, et conçu dans une durée déterminée afin d'engendrer à une conséquence comme récompense. Sous l'exposition de ces contingences, l'organisme est ainsi amené à sélectionner, c'est-à-dire à faire usage de l'objet effectif mise à sa disposition et par une action physique qui provoque le *stimulus* d'ordre sensitif. En fin de compte, cette analyse différente des phénomènes internes attirera notre attention sur ce point-ci :

Cette approche opérante du comportement, pour sa modification et caractérisée par une méthode régressive⁴⁵ d'apprentissage, pose que la réponse précédant le renforcement est sous le contrôle du *stimulus* et est un signal pour ce renforcement. Et le *stimulus* est pour nous sous l'effet d'une réaction

⁴² - Il faut ici concevoir le terme psychologie appliquée en rapport avec le développement du courant de la Modification du Comportement, notamment par les écoles de psychologie de l'apprentissage en Union Soviétique et aux États-Unis. Dès lors, cette psychologie, conçue comme étant une technologie par ces écoles, prit effet hors des sentiers battus de laboratoire. Malgré qu'à sa base la conception du comportement soit purement scientifique dans le sens d'expérimentale, et ce en conditionnant le comportement pour agir sur ses causes, ces expérimentations, qui aboutirent à des conceptions théoriques, furent néanmoins appliquées aux méthodes audio-visuelles, et ce en leur conférant un caractère de scientificité à la fois dans le choix des contenus enseignés et dans le processus d'acquisition par l'élaboration d'habitudes verbales cherchant à exclure la production d'erreurs.

⁴³ - Ce que rejette simplement Burrhus Frederic Skinner (1972) est cette manière mentaliste de décrire les choses à propos des énoncés du quotidien, c'est-à-dire par la compétence du locuteur et non par son comportement modelé par les contingences telle que le renforcement.

⁴⁴ - Ces variables sont celles de l'histoire propre à un organisme d'une espèce donnée en relation avec son patrimoine génétique.

⁴⁵ - La méthode est dite régressive lorsque l'apprentissage prend effet par la dernière réponse d'une séquence organisée, c'est-à-dire d'une chaîne de plusieurs réponses organisée selon la chronologie du temps lors de toutes nos activités habituelles, c'est-à-dire lors de nos réalisations ou actions quotidiennes. Une telle procédure d'apprentissage parce que le renforcement modifie seulement la réponse qui précède le renforcement. Ainsi, l'émission de la dernière réponse signale que le renforcement s'en suivra et cette réponse correspond alors à un stimulus discriminatif par le renforcement. En somme, si l'objectif est ici une approche de type opérant, cette approche signifie l'installation de chaînes comportementales par et selon la réponse qui précède le renforcement.



psycho-physiologique et physique de l'organisme. En effet, l'importance du contrôle de la réponse par les propriétés physiques des *stimuli*, dont la fonction vise des conséquences essentiellement renforçatrices, d'où la fonctionnalité entre la réponse opérante et la conséquence, confère une analyse des propriétés du *stimulus*, lesquelles propriétés remettent aux sensations, et donc aux qualités et ainsi donnent accès aux états internes par la conduction de la sensation dans les fibres nerveuses et par les mouvements musculaires qui renvoient la sensation aux représentations situées à la périphérie des centres. Qui plus est et si nous retranchons la sélection de l'objet à la sélection de ses qualités y étant subsumées, cette ultime sélection met alors en jeu les sensations provoquées par les *stimuli*. Bien que notre conception de l'action soit celle de l'organisme, donc en contraposition à celle de l'action du milieu, ce que maintient la théorie du conditionnement opérant, nous ne démentons pas que notre point de vue, pour les impressions de sensation et les impressions de réflexion, a quelque chose de commun avec la théorie skinnérienne, lorsque celle-ci considère les expériences du passé de l'être, ou soit les variables historiques, et tout autant que nous les considérons pour les impressions de réflexion vers les opérations de l'esprit réalisant une représentation par un complexe de souvenirs-images trouvé dans la mémoire et venu des deux impressions citées. En revanche, la considération de la notion de *discrimination* par la théorie du conditionnement opérant, s'éloigne des considérations que nous avons pour la discrimination même, à savoir et selon notre conception de l'expérience d'un événement, cette dernière, développée sous le coup de la discrimination, tient plus en des tendances moins essentielles pour la survie de l'organisme qu'en des tendances obligatoires ou de l'ordre des instincts comme la faim et la soif. De ce fait et pour l'expérience ici conçue ou l'activité de sélection, ce qui n'est pas de l'ordre des différentes attentions est écarté de nos conceptions. En conséquence, nous tenons compte des fondements physiologiques de l'attention dans l'expérience. Pour autant, les considérations de James (1909, p.266), à propos des variétés d'attention, entrent en ligne de compte, et ce à partir des fondements suivants : « Les idées qui correspondent dans la conscience à la systématisation de processus dominant à un moment donné dans le cerveau sont les idées dont ont dit qu'elles nous 'intéressent' à ce moment là ».

Ainsi, notre point de vue conçoit que ce sont les *stimuli* qui sont discriminatifs et non la réponse comme dans le cas du conditionnement opérant. Le *stimulus* est subordonné à une réponse liée à ce processus dominant, dans notre cas celui de civilisation, de socialisation, d'interaction sociale et d'éducation. Cette condition étant nôtre, elle définit dès lors le conditionnement du renforcement. Somme toute, l'extension proposée pour l'étude du *stimulus* prend la direction des recherches posées par James (1909, p.296), dès lors que la discrimination « détermine les 'sensations simples' élevées par l'associationnisme traditionnel à la dignité d'éléments premiers' et au rôle de matériaux des constructions ultérieures ». Aussi et à propos de la méthode d'idéation vue par l'associationnisme⁴⁶

⁴⁶ - La doctrine de l'Associationnisme spécule sur l'expérience selon laquelle se produit une sensation élémentaire, ou une impression de sensation, qui est accompagnée immédiatement d'une autre sensation ou impression de sensation. Lorsque la combinaison de cette association est dite intime, nous faisons référence à la loi de l'Association inséparable. Dans l'autre cas, il y a ces lois de l'Association des idées généralement remises aux études de John Stuart Mill (1866).



traditionnel d'influence philosophique anglaise, notamment par les recherches de William Hamilton et de Stuart Mill dans son ouvrage intitulé *La philosophie de Hamilton* (1869), nous apportons les recherches de Bergson (1965) sur la reconnaissance par l'attention, et ce en ramenant toujours l'objet vers la perception immédiate. Concentré sur l'objet, comme unité distincte du tout de la conscience composée d'états de conscience et de représentations, l'objet est l'accessibilité aux zones toujours plus profondes de la mémoire et afin d'y sélectionner nombre de qualités toujours plus subtils, et ce pour le développement des connaissances de l'être. Cet objet revient ensuite vers la perception immédiate. Alors même que pour les associationnistes les lois de la génération, lesquelles engendrent les états de conscience les uns après les autres de manière successive et coexistante, tiennent en des principes de connexion mêlant alors plus d'un objet dans les opérations de l'esprit. À l'inverse, nous posons que la concentration des études bergsoniennes base la sélection des objets sur une connaissance approfondie de l'objet lui-même. En quelque sorte, et outre le regard que nous portons sur la thèse de James (1909), par laquelle nous découvrons une conception dualiste de la matière et l'esprit, en d'autres termes, une dissociation de l'association des processus physiologiques d'avec les processus psychologiques, nous considérons aussi la conception moniste⁴⁷ qui cadre alors la portée de ce développement autour de considérations d'ordre psycho-physique, comme les conçoit aussi Brentano (2008 ; 2017).

Ce double regard sur les opérations de l'esprit amène dès lors à poser la question de savoir si la modification du comportement tient ou pas en la doctrine philosophique du libre arbitre. Une telle interrogation parce qu'en définitive, la direction de notre réflexion prend effet par l'autre tenant de la stratégie que l'on s'est donnée, ou soit la sélection des qualités pertinentes d'un objet, et ce pour la réalisation d'un environnement comme contexte social et comme le veut la perspective de type *actionnel* selon ladite méthode de français. En somme, les réflexions skinnériennes laissent penser, et ce face aux considérations de Bergson (1965) à propos de la notion d'*espace-temps*, que les mécanismes sensori-moteurs, lesquels subissent l'influence des souvenirs-images par les sensations élémentaires, jouent un rôle dans la modification du comportement, et ce au niveau de la sélection des *stimuli*, lorsque

⁴⁶ - *La doctrine de l'Associationisme spécule sur l'expérience selon laquelle se produit une sensation élémentaire, ou une impression de sensation, qui est accompagnée immédiatement d'une autre sensation ou impression de sensation. Lorsque la combinaison de cette association est dite intime, nous faisons référence à la loi de l'Association inséparable. Dans l'autre cas, il y a ces lois de l'Association des idées généralement remises aux études de John Stuart Mill (1866).*

⁴⁷ - *La théorie moniste a comme principe une loi empirique selon laquelle un seul état de conscience, qui naît à un instant donné, correspond à l'ensemble des phénomènes cérébraux, en somme, une unité réelle ou un collectif. Ces états de conscience sont descriptibles, car ils sont des données immédiates de l'expérience, ce que, en définitive, conçoit les deux principales thèses de Franz Brentano (2008 ; 2017) sur la conscience, ou soit la perception intérieure et l'intentionnalité du mental. Autour de la notion d'unité sous l'angle du monisme abstrait, William James (1911) adopte le point de vue pragmatique. La conception pour un monisme alors concret ajoute une valeur pratique à l'unité. Dès lors, les conséquences de la manière par laquelle se conçoit l'unité et l'union des parties sont pour celles des monistes opposées à celles des pluralistes. Considérant la divisibilité des parties du tout, tout comme l'empirisme le conçoit, l'espace et le temps sont des instruments d'extension dans la mesure où les parties sont considérées agrégées par ces monistes.*



celle-ci correspond à des connaissances objectives nécessaires à l'organisation de l'organisme et en lien avec la construction de son caractère, et de sa personnalité. En fin de compte, voici ce qui a attiré notre attention sur la volonté de soumettre ladite théorie à cette doctrine du libre arbitre qui conçoit la liberté de l'organisme à se constituer, et ce en passant par la doctrine s'y opposant, ou soit celle de la Nécessité Philosophique : C'est l'état de privation pour engendrer la volonté d'un comportement recherché. Au fil de cette soumission, un tel état s'explique et nous débutons son développement en soulignant qu'il est préférable de concevoir la conduite d'un comportement, suite à un tel état, sous le signe de la volonté qui vient chercher les souvenirs-images du passé, plutôt que sous celui du besoin. Cette prédilection parce que, les variables ne sont pas seulement de l'ordre de la physiologie, mais aussi de la psychologie et ce que confirment Séron, Lambert & Van der Linden (1988, p.71) à propos de Skinner (1957) : « Ainsi, on peut s'engager dans une conduite particulière suite à un état de privation qu'il est possible de définir sans avoir recours à la notion de besoin ». Cela montre la tentative de soumettre le mécanisme de la modification du comportement à des tendances plus subtiles et volontaires qu'à celles des instincts brutes et vitaux ressentis fortement et physiologiquement, et vus comme besoins essentiels lorsqu'en dépend la survie de l'espèce.

La doctrine de la Nécessité Philosophique,⁴⁸ selon laquelle la volonté et l'action de l'organisme sont les effets de causes, en d'autres termes, les conséquences d'états de conscience antécédant ces effets, conçoit que les états de conscience sont la cause de la volonté et de l'action, et en soutenant, mentionnées par Stuart Mill (1866, p.9), « que les volitions et les actions humaines sont nécessaires et inévitables. Nos volitions sont des effets de causes, elles obéissent uniformément à une cause » psychologique. Et lorsque la volonté et l'action sont appliquées à la doctrine de la causalité, à la relation causale dont Hume (1739, p.23-24) est un fervent défenseur, bien qu'il paraisse pour cette auteur qu'il ne peut y avoir de causes venant de l'esprit, la volonté nous semble tout de même sous le régime d'un état de conscience qui fixe l'attention et détermine l'action : « deux objets sont liés par la relation de cause à effet, non seulement quand l'un produit un mouvement de l'autre ou une action de l'autre, mais aussi

⁴⁸ - L'expression la Nécessité concède à cette doctrine une vision fataliste des causes. D'une part, les effets sont la résultante obligée des causes, et, d'autre part, rien ne sert de résister à cette obligation, ou fatalité, en cherchant à concevoir d'autres causes qui interviendraient sur l'effet, et ce puisque la conséquence de la cause originelle doit nécessairement se produire. Si un tel regard suppose l'action de causes qu'on ne peut défier, cependant et lorsqu'appliquée à la volonté, une telle expression est impropre pour John Stuart Mill (1866). En effet, en ramenant l'expression au pied de la lettre, c'est-à-dire aux tendances considérées par Théodule-Armand Ribot (1896b), bien que Stuart Mill conçoive que les conséquences physiques obligatoires se produisent nécessairement lorsque l'organisme humain ne répond pas à ses instincts vitaux, en revanche, l'auteur conçoit ces autres conséquences qui n'ont pas lieu de se produire nécessairement, et ce à propos des tendances moins essentielles. Ainsi, d'autres causes peuvent influencer un effet. Le cas de la constante réorganisation de la personnalité comme le conçoit Henri Bergson (1965), bien comme de l'évolution de l'éducation, le démontrent largement. En effet, par ce mode de réorganisation et par cette évolution, et sous l'effet de la volonté, la personnalité et l'éducation ne peuvent être les seules causes des conséquences liées aux actions de l'individu. Les autres causes qui réorganisent sa personnalité et celles qui font évoluer son éducation sont dès lors à considérer pour mesurer les conséquences.



quand il a le pouvoir de les produire [...], il ne faut rien de plus pour le convertir en action, que l'exercice de la volonté ». Alors qu'un objet produit un ou des mouvements musculaires pour la réalisation de la sensation d'un autre objet, il se passe, sous le coup de la volonté, une action du point de vue de la psychologie et traduite en opérations de l'esprit. Et James (1909, p.505) le montre lorsque ce qui suit le processus volitionnel sont « les mouvements par lesquels s'exécute la volition, relève exclusivement de la psychologie et de ses lois, celles qui régissent les phénomènes nerveux correspondant aux phénomènes psychiques. Le *vouloir* s'achève dans la conquête de la conscience par l'idée ». En conséquence, il apparaît une double conception quant à l'origine des sensations, c'est-à-dire à la fois d'ordre physiologique et d'ordre psychologique, et mêlant la perception externe à la perception interne, en d'autres mots et selon Brentano (2008, p.59) :

Les recherches relatives aux premiers éléments psychiques portent surtout sur les sensations [...]. Les sensations sont les conséquences d'influences physiques. Elles résultent d'un processus psychophysique. Et c'est pour cette raison que la physiologie, en particulier la physiologie des organes des sens, prête ici une aide essentielle à la psychologie. Cependant les moyens purement physiologiques qui s'offrent au savant n'ont pas toujours été suffisamment utilisés. Sans cette aide on ne serait pas arrivé à fixer une origine séparée à des phénomènes dont l'un renferme l'autre.

Cette auxiliaire des moyens physiologiques, la thèse de James (1909, p.309) montre que ceux-ci ont la primauté sur le processus psychologique, lequel devient alors l'effet d'une cause, c'est-à-dire du processus physiologique, et qui, par là, contredit l'acte volontaire devenu la cause produisant l'action : « quand deux processus cérébraux élémentaires ont été en activité l'un en même temps que l'autre, ou l'un immédiatement après l'autre, le premier qui revient tend à communiquer son excitation à l'autre ». Lorsque ressort la notion d'*excitation*, s'il s'agit de physiologie, il faut cependant dissocier la notion de *sensation* de celle d'*excitation*, et ce pour s'en remettre déjà à la psychologie, même si l'excitation produit la sensation. Enfin, si nous soumettons les notions d'*espace* et de *temps*, considérées par Bergson (1965), à celles du conditionnement opérant skinnérien, nous remarquons, de prime abord, une différence dans l'action du processus des mécanismes sensori-moteurs. Cette différence parce que, l'intervalle de privation pour l'expérience et l'observation, selon le programme skinnérien du conditionnement opérant, suppose la nécessité d'une action du milieu sur l'organisme, et ce sous l'effet de la mise en jeu des instincts vitaux à la survie de l'organisme. Ainsi, l'action de l'organisme est plus instinctive ou involontaire que volontaire. En définitive, l'espace où l'organisme est privé de sa récompense ou conséquence, en l'absence de l'objet du *stimulus*, est régi par une certaine durée et par laquelle diverses mesures sont tirées et aboutissent à un relevé de données. Ainsi, le temps contrôle l'action de l'organisme sur la réponse opérante par le *stimulus*. En ce sens, l'action des mécanismes sensori-moteurs devient involontaire seulement à partir d'un certain moment, donc, elle n'est pas automatique à tous les instants de la durée, mais plutôt fonction des différentes mesures du temps. Et même dans le cas où la récompense est à portée de l'organisme, et ce à n'importe quel moment de la durée, il se produirait un acte plus volontaire qu'automatique.



Mais lorsqu'une telle expérimentation est adaptée aux méthodes d'apprentissage, pour être le fondement théorique des méthodes audio-visuelles qui conservent l'exercice de la répétition dans la succession des activités didactiques, une ressemblance apparaît avec les considérations de Bergson (1965), et ce si l'on s'en tient évidemment à la première condition de l'acte volontaire dans l'action de ces mécanismes sensori-moteurs. Pour Bergson qui mêle la reconnaissance et l'attention aux notions d'*espace* et de *temps*, les mécanismes sensori-moteurs deviennent automatiques par « *la provision de représentations des divers mouvements possibles, représentations que leur production involontaire a laissées dans la mémoire* », comme le mentionne James (1909, p.474). En conséquence, cette reconnaissance est fonction de la connaissance ou du déjà vu des éléments externes à l'organisme et réalisée par un acte involontaire. Il y a donc à la base de la reconnaissance une espèce de *stimulus* basée sur les sensations des mouvements antérieurs qui préforment de qualités et de représentations les mouvements postérieurs, lesquels sont dès lors devenus automatiques. Ce raisonnement, à partir de l'action du milieu vers l'action de l'organisme, pose la proposition suivante : L'attention volontaire est un acte de la conscience et nécessaire à l'apprentissage et l'éducation, lequel acte permet l'acquisition de compétences alors renforcée par l'automatisme des mécanismes sensori-moteurs et sous le régime de la répétition. En clair et selon les études bergsoniennes, reconnaître et connaître sont les conclusions d'une expérience qui a levé le résultat suivant à concevoir le temps comme étant de la durée : Plusieurs mouvements ou actions se situent dans la chronologie du temps, dont le mouvement postérieur au mouvement antérieur est déjà préformé de qualités de sensation des objets, car nous reconnaissons par la mémoire et cette action est liée à la fois à la perception externe et à la perception interne. À la base, il y a donc un mécanisme volontaire, mais devenu automatique par le simple fait de la reconnaissance.

Enfin et à propos de l'espace pour sensibiliser sur le mode de sélection, les expériences entrent dans des intervalles de temps et d'espace, et la mémoire à la capacité de repérer ces expériences par l'ordre des objets. Cet ordre représente l'association des objets par contiguïté, et ce en accord avec James (1909, p.307) et analogue à la loi d'habitude : « *La pensée paraît dépendre de conditions mécaniques qui déterminent, à tout le moins, l'ordre où lui sont présentés les objets destinés à ses comparaisons et à ses sélection* ». Mais au regard de Bergson (1965), c'est surtout grâce à la chronologie du temps devenu hétérogène, par de la durée, que la mémoire joue son rôle dans la sélection. Ainsi, les opérations de l'esprit, par l'entendement et la volonté comme facultés de l'esprit humain, réduisent le nombre d'intervalles et retiennent les qualités pertinentes pour la perception interne, c'est-à-dire pour la réalisation d'un contexte social⁴⁹ déterminé. En résumé, c'est une certaine vision des conceptions

⁴⁸ - Par réalisation d'un contexte social, nous entendons ici la production d'un événement dans lequel les expériences ont lieu lors de l'apprentissage, événement où les actions réalisées sont étroitement liées aux normes de la société et de la culture de la langue d'apprentissage, mais aussi à celles de la société et de la culture où l'apprentissage est effectif. En ce sens, il y a la nécessité d'une adaptation qui demande une attention particulière dans les actions, mais aussi dans les perceptions internes lorsque ces actions antécèdent l'acte de réalisation des activités didactiques dans le contexte pédagogique concret, dans lequel se retrouve l'apprenant après la réalisation de ses actions dans son contexte naturel.



mécanistes qui est rejetée par les origines du conditionnement opérant, mais qui est admise par les conséquences du rôle de la mémoire sous la perspective bergsonienne. Séron, Lambert & Van der Linden (1988, p.70) évoquent ces conceptions :

Skinner est tout autant éloigné des conceptions mécanistes que des théories centrées sur le sujet comme source du comportement. Dans les conceptions mécanistes, et toute nuance mise à part, c'est essentiellement le milieu qui détermine le comportement. Un comportement est produit parce qu'un stimulus l'a provoqué. Dans une telle perspective, l'homme réagit au milieu d'une manière obligée, et l'action du milieu sur l'organisme est du type mécanique. Pour obtenir un comportement donné, il suffit de trouver le stimulus adéquat. A l'opposé de ce courant, on trouve un nombre important et varié d'écoles qui donnent la prépondérance à l'action de l'individu et se soucient beaucoup moins du rôle du milieu [...]. On trouverait ici certains courants éthologiques, des tendances récentes en psycholinguistique et une partie importante des orientations traditionnelles en psychologie clinique [...], la logique du comportement dépend de variables situées à l'intérieur du sujet.

Le contenu de la citation laisse apparaître deux conceptions bergsoniennes, respectivement : a) L'action du milieu sur l'organisme et par les *stimuli*, et, b) l'action de l'organisme dans l'espace et par les mouvements. Quant aux conceptions de Skinner (1972 *apud* SERON ; LAMBERT ; VAN DER LINDEN, 1988, p.70) qu'il cite lui-même, nous pouvons conclure que celles-ci sont de l'ordre de la volonté et de l'action du milieu, en d'autres termes, d'une autre nécessité que celle conçue par la doctrine de la Nécessité Philosophique. Nous mentionnons cette autre nécessité : « L'environnement ne se borne pas à aiguillonner, il *sélectionne*. Son rôle est similaire à ce qu'il est dans la sélection naturelle, bien que l'échelle du temps soit différente ». La sélection recouvre ici un événement physique, mais est en même temps de l'ordre de la physiologie et de la génétique pour disposer l'adaptation de l'organisme à son milieu et qui sélectionne en fonction des caractéristiques physiques du milieu. Quant à ladite doctrine, celle-ci conçoit l'acte conscient sélectionnant les qualités. En revanche, que la sélection du milieu et que la sélection de l'esprit soient opposées lorsque subordonnées aux lois, et du champ de la physiologie et de celui de la psychologie, la conduite du comportement est l'un dans l'autre basée sur une adaptation, celle d'un contexte et dans notre cas, d'un contexte social. Si Stuart Mill (1866, p.10) le montre en parlant de la doctrine de la Nécessité Philosophique, prévoir la conduite d'un comportement revient à prévoir l'adaptation d'une espèce selon les caractéristiques du milieu dans lequel l'espèce ou l'organisme agira ou s'implantera :

qu'étant donnés les motifs présents à l'esprit, étant donnés pareillement le caractère et la disposition actuelle d'un individu, on peut en inférer infailliblement la manière dont il agira; et que si nous connaissions à fond la personne et cri même temps toutes les influences auxquelles elle est soumise, nous pourrions prévoir sa conduite avec autant de certitude qu'un événement physique.

Le déterminisme de cette doctrine se détache de la liberté morale et donc rejette la perception sous ces diverses formes, c'est-à-dire sous la pluralité d'idées qu'elle dénombre par la mesure que la quantité d'effort d'attention offre sur un même objet, à un moment donné dans des circonstances déterminées.



Ainsi, les préoccupations de cette doctrine, quant à l'action de l'organisme, vont de pair avec le conditionnement opérant où le milieu, les circonstances et le temps ont la primauté sur l'action de l'organisme. Or et pour Bergson (1965), la constitution de la personnalité ne rejoint pas la disposition du présent ou actuelle de l'organisme. Au contraire, celle-ci se réorganise de telle manière – celle-ci se constitue sans cesse – qu'elle ne peut être prise à un point fixe de son état. Cette disposition fait donc abstraction de la Nécessité Philosophique, sans pour autant la nier complètement. Alors que les recherches sur l'expérience des événements concernent l'apprentissage de langues, nous pouvons conclure que constituer la personnalité consiste en ce que James (1909, p.277) mentionne : « La faculté de dompter une attention vagabonde est à la racine du caractère, du jugement et de la volonté: *se posséder*, c'est avoir cette faculté; et la développer est l'idéal par excellence de l'éducation ». Si donc il s'agit d'éducation dans le sens d'une expérience d'apprentissage en contexte pédagogique concret, la méthode pédagogique qui s'y rattacherait exigerait de l'organisme l'exercice d'une attention sensorielle et d'une attention intellectuelle. Pour l'une, ce sont les impressions de sensation immédiatement ou spontanément senties par les perceptions extérieures sur les objets de l'environnement pédagogique ou didactique. Pour l'autre, ce sont les impressions de réflexion immédiatement ou spontanément senties par les perceptions intérieures sur les idées et représentations des objets de l'environnement pédagogique ou didactique.

Or et comme nous le savons, l'acquisition des compétences à communiquer est subordonnée par une perspective de type *actionnel*, dès lors que nous nous en tenons à ladite méthode de français. Bien sûr, l'action de l'organisme est subsumée à un contexte didactique lorsque présent dans l'environnement pédagogique concret où les objets – et leurs images, leurs idées, leurs représentations – sont définis dans et déterminés par les activités de ladite méthode. Qui plus est ou d'autre part, l'action de l'organisme se réalise en contexte naturel plus empirique que celui de la salle de cours et des contenus didactiques, ainsi, où les circonstances et les situations de communication sont plus variées, plus libres et par lesquelles les objets n'en sont que plus nombreux et diversifiés. Puisqu'il va en ce sens être question de mémoire, d'autres objets qui viendront se compléter par d'autres objets des souvenirs, il va de soit qu'entre en ligne de compte la forme dérivée de ces attentions citées. Notons que l'attention volontaire en est l'exemple le plus pertinent et lorsque celle-ci ne peut être que dérivée selon James (1909, p.269), et à propos du renforcement des considérations pour les mouvements antérieurs. Ainsi, l'attention volontaire « *est toujours dérivée* ; l'effort qu'elle entraîne est une preuve qu'elle n'est pas provoquée par son objet immédiat, mais par quelque intérêt *éloigné* vers lequel elle se bande. L'attention sensorielle et l'attention intellectuelle peuvent être ou volontaires ou spontanées ». Aussi et lorsque l'attention sensorielle et intellectuelle sont volontaires, nous remarquons ici notre intérêt pour celles-ci. Enfin, l'autonomie étant de prime à l'heure actuelle, nous faisons émerger dans nos considérations que la récompense n'a plus lieu d'être et n'a pas d'effet. En ce sens, la seule satisfaction de la réponse, qui contrôle le *stimulus*, nous permet d'ajouter des considérations de l'ordre du *stimulus* ou de la réponse généralisée, terme étant repris des conceptions méthodologiques du conditionnement opérant skinnérien et lorsque ce corolaire pédagogique apparaît. À savoir, l'éducation par l'attention volontaire recouvre l'intérêt dans l'apprentissage qui nécessite l'effort d'une attention prolongée.



Nous avons cherché à mieux cerner la sélection des *stimuli* adéquates, sous le coup de l'attention volontaire. Si nous sommes au stade de la représentation nécessaire à l'accomplissement des mouvements, alors la conscience possède déjà une série d'images pour la production des sensations et c'est l'étape terminale de la volonté que de se fixer sur l'objet d'une idée. Bergson (1965, p.59) pose la question suivante quant à la reconnaissance attentive, « c'est-à-dire où les souvenirs-images rejoignent régulièrement la perception présente, est-ce la perception qui détermine mécaniquement l'apparition des souvenirs, ou sont-ce les souvenirs qui se portent spontanément au-devant de la perception ? ». Notons aussi que nous ferons remarquer une conception différente des opérations de l'esprit, lorsque la mémoire donne accès à des cercles ou circuits fermés, où l'objet ne s'éloigne jamais de la perception, à l'inverse des idées de Stuart Mill (1866) avec les lois générales de l'Association des idées ou de leur succession, en somme, une marche en ligne droite selon Bergson et où l'objet finit par se perdre. La perception gagne en intensité par l'attention volontaire, mais aussi par l'excitation extérieure et transformée en un mouvement. Selon Ribot (1896a, p.65) à propos de l'attention volontaire, c'est « l'acte réflexe, type de l'activité nerveuse ». L'objectif de l'apprentissage est la généralisation des réponses obtenues par les *stimuli* dans des contextes autres que pédagogiques. Les recherches skinnériennes posent deux types de généralisation, celui du *stimulus* et celui de la réponse. Dans un cas comme dans l'autre, l'obtention du *stimulus* ou de la réponse, se fait d'abord conditionnée à un milieu déterminé, puis à des environnements plus naturels, donc inconditionnés et dans lesquels la modification du comportement est effective si, et seulement si l'organisme est autonome, c'est-à-dire sans la présence d'un quelconque renforcement.

Lorsque nous avons observé le cheminement de l'attention spontanée à l'attention volontaire dans le milieu conditionné et le(s) milieu(x) inconditionné(s), l'attention volontaire dans le conditionnement est sous le contrôle de la réponse par le *stimulus*, et laquelle réponse tient en une cause préalable et nécessaire à l'apprentissage, cause étant le renforcement ou la récompense. Dans le(s) deuxième(s) milieu(x), certes le renforcement disparaît, mais il n'est plus une nécessité ou un besoin, car à en croire la conclusion de Ribot (1896a, p.55) à propos des artifices énumérés quant à l'attention volontaire acquise, l'organisme par le « seul fait d'être placé dans une certaine attitude, un certain milieu, entraîne le reste; l'attention se produit et se maintient moins par des causes actuelles que par des causes antérieures accumulées; les mobiles habituels ont pris la force des mobiles naturels ». C'est ici l'apparition de la conséquence de l'attention volontaire défini par Bergson (1965, p.60), à savoir, le gain d'accroissement d'intensité d'une attention volontaire « semble en effet venir du dedans, et témoigner d'une certaine *attitude* adoptée par l'intelligence ».

La réponse à la question proposée par Bergson et préalablement mentionnée à la définition de l'attention volontaire, prend forme maintenant en suscitant un renversement d'opinion sur l'attention volontaire considérée par la théorie skinnérienne du conditionnement opérant. En effet, lorsque c'est le rôle de la mémoire que de ramener les souvenirs spontanément au-devant de la perception, la conscience d'une attitude volontaire se règlera sur les qualités des objets, et ce par les mouvements.



Ces mouvements ont les conditions suivantes décrites par Ribot (1896a, p.73), laquelle description est prise en compte par Bergson (1965), et ce au moment de l'instant naissant ou de la perception naissante, en somme, un état mixte lors de la reconnaissance qui est la cause des muscles volontaires : « par conséquent, si le mécanisme de l'attention est moteur, comme nous le soutenons, il faut que dans tous les cas d'attention il y ait en jeu des éléments musculaires, des mouvements réels ou à l'état naissant sur lesquels agit le pouvoir d'arrêt ». Or, c'est à l'instant même de l'arrêt des mouvements musculaires volontaires qu'est contestée, par Bergson, cette conception positive qu'a Ribot (1896a) à propos de l'arrêt des mouvements. Mais cette contestation sans cependant nier les conceptions ribotiennes, juste en y apportant que l'arrêt des mouvements est propice à l'entrée d'autres « mouvements plus subtils », dit Bergson (1965, p.60), ce sur quoi nous nous permettons alors de dire que l'action relève cette fois-ci de l'attention spontanée, donc, favorisant les influences de l'ordre des états particuliers à base affective. Mais cela n'est pour le moment qu'un risque et Bergson reste focalisé sur l'objet initial de l'attention, laquelle alors se continue par des souvenirs ressemblants à l'objet, que ceux-ci viennent des régions les plus profondes de la mémoire ou de la proximité de l'objet immédiatement perçu. C'est dans et par cet espace que l'auteur constitue l'autre processus des opérations de l'esprit, à savoir, des circuits de la mémoire au pourtour de la perception immédiate sur un objet et qui contiennent chacun des qualités de sensation de l'objet perçu ou des ressemblances. Ainsi, sont disponibles plus de connaissances. Le caractère analytique qu'a l'attention volontaire permet la sélection des qualités, comme suit selon Bergson (1965, p.61) :

La vérité est que cette analyse se fait par une série d'essai de synthèse, ou, ce qui revient au même, par autant d'hypothèses : notre mémoire choisit tour à tour diverses images analogues qu'elle lance dans la direction de la perception nouvelle. Mais ce choix ne s'opère pas au hasard. Ce qui suggère les hypothèses, ce qui préside de loin à la sélection, ce sont les mouvements d'imitation par lesquels la perception se continue, et qui serviront de cadre commun à la perception et aux images remémorées.

C'est ici même la cause justificative de l'énoncé ribotien mentionné précédemment. Nous le réitérons : Les mobiles habituels ont pris la force des mobiles naturels. Nous mentionnerons plus en amont quels sont les modèles d'interactions sociales qui recouvrent les méthodes audio-visuelles préconisées par le CECR (2001), et ce pour l'accompagnement moteur ou les mouvements musculaires servant à la compréhension des mots d'une langue, en l'occurrence, des normes sociales d'utilisation du langage. Bergson (1965, p.66) précise cette compréhension, ou soit comprendre la modification de « la matérialité d'une perception présente, et faire actuellement entendre aux uns ce que d'autres, dans les mêmes conditions physiques, n'entendent pas ». Pour ces autres, la langue est inconnue. Nous viendrons ensuite à la décomposition de la seconde portée qu'a la reconnaissance audio-visuelle des mots. L'effort de répétition par l'habitude qui a pris force par l'attention naturelle ou spontanée, est ici soutenu par les deux formes d'attention mentionnées par Ribot (1896a, p.3), dont la première est le socle de la deuxième : L'attention volontaire n'est qu'une « imitation, un résultat de l'éducation, du dressage, de l'entraînement. Précaire et vacillante par nature, elle tire toute sa substance de l'attention spontanée, en elle seule elle trouve un point d'appui [...]. Elle n'est qu'un appareil de perfectionnement et un produit de



la civilisation ». Un tel mécanisme sensori-moteur, apparaît essentiellement moteur au regard des études bergsoniennes sur la reconnaissance et l'attention, dont les sensations des mouvements musculaires sont vues comme étant la constitution du schème moteur à l'état naissant de la reconnaissance.

Dans le cadre de l'apprentissage, de l'éducation ou de l'entraînement, alors que l'acquisition de l'état naissant pose que l'accompagnement moteur est un exercice de répétition, il y aurait à la base et au regard du CECR (2001), ce qui suppose l'évitement de la production des mêmes suites structurées d'actions, et ce lorsque la perspective de type *actionnel* préconise l'inclusion de l'apprentissage dans le milieu naturel où les interactions sont variées par diverses situations, en somme, des modèles différents d'interactions sociales. Ces modèles justifient le perfectionnement de l'accompagnement moteur. Et nous comprenons celui-ci en le décomposant à partir du « schème moteur de la parole entendue » mentionné par Bergson (1965, p.66), dans le sens où l'auteur conçoit que la perception s'est décomposée automatiquement en mouvements d'imitation. Les impressions auditives, en incluant aussi les impressions visuelles dans le cadre des méthode audio-visuelles, se réaliseraient dès lors par l'imitation. Ces mouvements d'imitation constatent l'autonomie, lors même que l'attitude corporelle reconnaît à cet instant naissant. En somme, un tel moment est le commencement de la modification du comportement. L'autonomie, justifiée dans le cas des *stimuli* ou des réponses opérantes, prétend l'apprentissage par observation ou imitation, et là où Seron, Lambert & Van der Linden (1988) l'évoquent, à savoir, l'observation du schème met fonctionnellement en interdépendance quatre processus,⁵⁰ ou soit l'attention, la rétention, la reproduction motrice et les conséquences renforçantes ou motivation.

Si Bergson (1965) propose un différentiel par rapport aux lois de l'Association des idées vues par Stuart Mill (1866), les opérations de l'esprit tiennent pour la même cause le *stimulus* que provoque l'objet. Cependant, la mémoire, par le biais de l'objet, traverse chaque circuit afin d'aller chercher dans chacun d'eux tout autant de qualités ou d'images-souvenirs nécessaires à la représentation même de l'objet. Nous en venons à la deuxième portée des opérations, la reconnaissance attentive. Si l'objet proportionne les mouvements musculaires et les impressions nerveuses, ces effets et lorsque ramenés à l'action, tiennent pour compte la perception intérieure dont l'image centrale du sujet agit autour des objets dispersés en sa périphérie. Mais son action est aussi coordonnée par celle des objets entre eux et en sa périphérie. Ce qui doit donc être traité pour recomposer la reconnaissance complète, c'est la comparaison de deux objets et sous le signe de l'intensité. Que peut restituer l'intensité à l'image

⁵⁰ - Nous pouvons dire que les séquences des activités didactique sont des modèles de cet apprentissage par observation ou imitation, modèles qui sont observés et ensuite imités pour l'acquisition de nouvelles réponses, pour la modification du comportement alors appris et pour faciliter l'apparition de nouvelles réponses. L'apprentissage advient lorsque l'apprenant a observé et cherché à déduire de ces modèles, un modèle comportemental..



centrale du corps ? Pour quel motif nous voulons comparer deux objets ? Selon Bergson (1965, p.78), les excitations venues du dehors donnent naissance à des sensations élémentaires, soit dans l'écorce cérébrale soit dans d'autres centres, mais le motif, simplement parce qu'« en fait, chaque perception enveloppe un nombre considérable de ces sensations, toutes coexistantes, et disposées dans un ordre déterminé ».

Nous faisons d'abord la différence des excitations d'avec les sensations. Nous mêlons alors la modification du comportement à la modification de la conscience et en le soutenant par Brentano (2008). Les énergies spécifiques du système nerveux atteignent l'intensité. Si donc l'espace des objets périphériques mentionné par James (1909, p.52) : « nos perceptions habituelles des objets extérieurs dépendent des circonvolutions reliées aux organes périphériques que ces objets impressionnent ». Brentano (2008) mentionne les causes que nous rapportons aux excitations selon James (1909), mais aussi les effets psychiques que nous rapportons aux sensations selon ce dernier auteur. L'accroissement des excitations est donc la relation progressive avec l'accroissement des sensations, si nous nous en remettons à Brentano (2008, p.21), c'est-à-dire à l'établissement du « principe qu'on appelle psychophysique », lequel mêle le rôle du physiologiste d'avec celui du psychologue, à propos, et de la correspondance entre la différence dans l'intensité des excitants et la différence dans l'intensité des sensations, donc la relativité, et de la relation entre les plus petites différences perceptibles dans l'intensité des sensations.

Alors que la loi du Seuil ou le minimum perceptible et auditif entre nécessairement en jeu, dès lors que la sensation croît plus lentement que l'excitation selon la loi de Weber, il faut rapprocher le raisonnement de Brentano (2008), ou soit la différence d'intensité des excitants ne peut être égale à la différence d'intensité des sensations, du minimum perceptible et auditif. Cette nécessité parce que, et à l'inverse de Wundt (1886) qui laisse sous-entendre que les deux différences peuvent être égales, l'intensité de la sensation qui croît plus lentement que ne croît celle de l'excitation, ne peut être considérée pour les représentations de l'audition et de la vision si cette première intensité se situe en dessous du seuil, et ce dans le cas où l'intensité de l'excitant est celle du seuil. Dans ce cas, la sensation ne serait être perceptible. Il faut en ce sens prendre en compte la sensation plutôt que l'excitant. L'observation des deux graphiques posés par James (1909) montre que les accroissements successifs des sensations ne sont pas proportionnels à ceux de l'excitation correspondante, dès lors que le constat sur la courbe du premier graphique ne tient pas en compte du seuil, et ce dans la mesure de l'accroissement des deux intensités. Après que James (p.60) l'ait indiqué à propos de la méthode de comparaison remis à Wundt (1886), l'interrogation suivante pose la question de la proportionnalité entre l'accroissement de l'intensité de la sensation d'avec celui de l'intensité de l'excitant, et lorsqu'entre en jeu la loi du Seuil : « dans quelle proportion l'accroissement de la sensation retarde-t-il sur l'accroissement de l'excitation ? »

L'effort d'attention sur un objet est révélateur de persistance quant à l'excitation pour révéler la sensation correspondante. Et par l'action de la perception interne ou de la conscience, donc du point



de vue psychologique, la sensation fournit son contenu de représentation étant l'excitation permettant la mensuration de la sensation même, comme suit selon Brentano (2008, p.132) : « l'intensité de la sensation est égale à l'intensité avec laquelle le phénomène physique se manifeste dans la sensation ». Enfin, cette loi de Weber et celle de Fechner, cette dernière étant un autre mode d'exprimer cette première, les deux lois commentées par Brentano, définissent que la proportionnalité correspond en le rapport d'égalité, à savoir, l'intensité de représentation de l'excitation est égale à l'intensité de représentation de la sensation. Ce rapport ici considéré nous permet de conclure que, ces deux intensités, à propos de la perception d'un objet, se modifient proportionnellement lorsque l'accroissement de l'intensité de l'excitation est égale à celui de la sensation.

La pragmatique du point de vue de la psychophysique

William James (1911 ; 1913) concède l'étendue des connaissances, à propos des représentations sur les choses et des états de choses du monde, aux expériences humaines. Quand bien même la phénoménologie que l'auteur défend résout sa conception philosophique en une position matérialiste, en somme, lorsque les expériences tiennent en des événements de la réalité, donc effectifs, cependant, l'auteur ne manifeste aucun a priori dogmatique en lien avec le concret, et ce à propos de sa conception de la réalité ou de l'univers. En effet, la vérité chez James est bien cet empirisme basé sur une philosophie moniste, à savoir, les phénomènes passés de la réalité effective, lesquels sont pris pour recevoir une valeur ajoutée au moyen des opérations abstraites de l'esprit, sont vus comme étant plus particuliers qu'universels, et ce dans le sens où les expériences sont considérées selon les propres impressions et sensations de l'être, donc selon sa singularité. Alors éloigné des conceptions rationalistes, son rapport avec la réalité tient en un idéalisme objectif⁵¹ et comme suit définit par James (1911, p.28) lui-même : « C'est dans les parties, au contraire [du rationalisme], que l'empirisme prend son point de départ, pour faire du 'tout' une collection : aussi n'éprouve-t-il aucune répugnance à se qualifier de pluraliste ». D'emblée, nous positionnons ce principe

⁵¹ - *William James tient pour empirique sa philosophie de l'univers. Sa conception de l'expérience vaut comme unité de la réalité. L'expérience, pour Franz Brentano, tient en l'unité de la conscience comme le développe son ouvrage intitulé Psychologie descriptive (2017). En somme et même si les deux auteurs tiennent pour unité un tout divisible en une multiplicité de parties, nous pouvons dire qu'ils divergent sur leur définition de l'expérience. Les parties, pour James, sont considérées par leur aspect philosophique nominaliste, c'est-à-dire par d'anciennes vérités particulières de la réalité effective sur lesquelles vont s'ajouter une valeur pratique, en somme, l'essence même du pragmatisme du point de vue théorique, ou soit une théorie génétique de la vérité et développée dans son ouvrage intitulé Le pragmatisme (1911), puis approfondie dans L'idée de vérité (1913) et du point de vue de la méthode. Cependant, ce n'est pas là où les deux auteurs s'éloignent vraiment, puisque pour Franz Brentano (2008), les parties sont des phénomènes de la réalité. Or, c'est leur conception de la phénoménologie qui les éloigne. En effet et pour la psychologie brentanienne, l'analyse a en charge les seuls phénomènes tout juste passés, immédiats, alors que les anciennes vérités peuvent être tout aussi lointaines que la mémoire est capable de retrouver et ramener à la surface de l'expérience du présent.*



philosophique pour la méthode que la pragmatique défend, face à la méthodologie qui guide l'ensemble des contenus du CECR (2001, p.13) : « Le *Cadre de référence* doit être [...] **non dogmatique** : il n'est rattaché de manière irrévocable et exclusive à aucune des théories ou pratiques concurrentes de la linguistique ou des sciences de l'éducation ».

En somme, si nous cherchons à concilier le point de vue théorique de James (1913), la théorie génétique de la vérité qui soutient sa méthode pragmatique, avec des théories de la linguistique, en conséquence, une telle conviction répond déjà à l'hypothèse suivante : La dichotomie entre linguistique et pragmatique contribue à l'inefficacité de la méthode de français. Mais l'auteur, et ce pour sa position dualiste qui veut que soient séparés les processus physiologiques d'avec les processus psychologiques, ou mieux et par la relation de cause à effet, conçoit que la cause est effective dès lors qu'elle se trouve dans la réalité. Locke, qui présente trois manières d'unir ou de séparer les idées – les modes, les substances et les relations, comme cela indiqué dans son œuvre intitulée *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (1735), – en vient à une quatrième relation, ou soit les idées de cause et celles d'effet. Si nous citons cette autre relation, c'est parce que celle-ci tombe sous le sens des processus physiologiques que James (1909) tient pour cause des processus psychologiques. À savoir, la relation entre les objets, ou les idées simples, est une relation observable par les phénomènes extérieurs, effectifs, et ce à l'inverse de la relation de cause à effet⁵² conçue par Hume (1739). De plus et selon James (1911, p.56-57), si la méthode pragmatique, en charge de dénouer le dilemme entre l'empirisme et le rationalisme, « consiste à entreprendre d'interpréter chaque conception d'après ses conséquences pratiques », ces dernières, en qualifiant d'utilitariste la position de l'auteur sur l'expérience, proposent alors une valeur ajoutée à l'expérience conçue sur la base de phénomènes effectifs sentis et vécus par l'être, ou soit d'événements dans la réalité.

Tout bien fondée, cette théorie génétique de la vérité est la récompense d'une identité qui s'acquiert en puisant son caractère dans le sentiment que celle-ci a de se souvenir d'autres expériences effectives du passé. Et pour être siennes, l'être est donc compris comme un esprit particulier ou singulier qui pense, ressent, juge et croit. Alors que cette récompense fonde le soi – dans la triade lockienne *identité/conscience/soi* – en tant que diversité des connaissances acquises sous l'effet des expériences vécues depuis le commencement de l'être, son identité, s'en constituant, rejette a posteriori le consentement universel, lequel voit la source des idées par leur principe naturel, c'est-à-dire par un inné

⁵² - *En effet et pour David Hume (1739), nous trouvons les régularités entre deux événements selon la réalité des phénomènes de la conscience et non des phénomènes du monde effectif. Qui plus est, la cause antécède toujours son effet, alors que pour William James (1911), nous pouvons dire que la cause est postérieure à son effet, et ce dès lors que la méthode pragmatique consiste à interpréter chaque conception d'après ses conséquences pratiques. La conception des effets est bien l'antécédent, c'est-à-dire les objets immédiats ou lointains dans le passé. En définitive, une idée nouvelle comme étant la cause ou la conséquence pratique pour la réorganisation de la personnalité, conserve celle qui l'avait précédé, l'effet sur lequel l'idée nouvelle s'appuie.*



biologique.⁵³ En conséquence et si l'histoire singulière de l'être constitue le soi, en vérifie alors les expériences de la réalité, cet être représente ce que sont les fondations de James (1911 ; 1913) pour sa théorie pragmatique de la réalité, donc, qui laisse consentir que les sentiments de l'être organisent ses actions, ou soit le sentiment de quelque chose dans la réalité qu'il vit et qu'il a vécu lorsque se réalisant par ses expériences du passé. Si donc la proposition suivante pour la continuité du développement : Les objets et les phénomènes de la réalité sont parmi les sentiments que l'être a pour ses actions à partir de ses expériences effectives antérieures et de ses expériences effectives du présent. Si nous venons de démontrer, en apportant le concept lockien d'*Identité de la personne*, les tenants de cette espèce d'objets toute particulière à l'être pour la formation de ses idées, nous avons ajouté, et ce par la théorie pragmatique de la vérité, le produit de son effet, en d'autres termes, la cause ou ses conséquences pratiques, c'est-à-dire la constitution de l'identité de l'être se continuant en se réorganisant sans cesse dans et pour l'avenir.

Bien entendu, nous avons justifié la thèse de James (1913, p.185), « *les idées vraies sont celles que nous pouvons assimiler, que nous pouvons valider, que nous pouvons corroborer de notre adhésion et que nous pouvons vérifier. Sont fausses les idées pour lesquelles nous nous ne pouvons pas faire cela* », par le concept lockien d'*Identité de la personne* dont la base tient en la méthode de Locke (1735), à savoir, l'examen de l'origine des idées que les sentiments et les pensées de l'être découvrent, et ce pour ses connaissances. En revanche et dès lors, ou pour sa pleine recevabilité scientifique, la démonstration précédente mérite une argumentation à propos de l'autre tenant validant la vérité. En effet, lorsque cette pragmatique conçoit le flux de phénomènes antérieurs coulant dans le temps grâce aux perceptions intérieures de l'organisme, par conséquent, nous apportons les considérations de Bergson (1965), et ce à partir du présent par essence sensori-moteur et vers sa conception de la vie mentale, laquelle vie déduit les lois d'Association des idées en leur ajoutant les mouvements⁵⁴ qui viennent continuer la sensation en action vers l'avenir. Par cela et le lien avec l'entendement que conçoit la pragmatique, nous avons étudié la possibilité de prévoir les phénomènes d'un avenir proche ou les conséquences pratiques pour la propre personnalité de l'être. Aussi, l'étendue des considérations qui germeront permettra de comprendre l'horizon existentialiste de James (1911, p.223), ou mieux et en débutant par la citation

⁵³ - C'est ici la même sorte d'inné que rejette John Locke dans son *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain* (1735). L'inné est loin d'être par nature caractérisé par l'empreinte biologique de l'être. Effectivement, l'inné est un acquis sous le coup de l'existence à travers laquelle les expériences ont été vécues et senties. C'est plutôt ce caractère qu'ont les expériences qui fondent la conception qu'ont les deux auteurs à propos de l'inné, en somme, un inné que nous pourrions dire fondé sur une base philosophique existentialiste.

⁵⁴ - En effet, pour Henri Bergson, dans son ouvrage intitulé *Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit* (1965), le présent est sensori-moteur en le sens où les mouvements musculaires continus la sensation des organes sensoriels, et ce lors d'une perception interne comme action se continuant vers le futur. À l'inverse et pour John Stuart Mill (1866), à propos des lois d'Association des idées, la sensation est le seul phénomène à considérer pour la réalisation d'une perception interne. C'est donc en cela que divergent les conceptions des deux auteurs à propos de ces lois.



suivante, de quelle manière la pragmatique se mêle à l'humanisme : « Ce que nous disons de la réalité dépend donc de la perspective où elle est projetée par nous. Son *existence* lui appartient à elle-même; mais *ce qu'elle est* dépend de *nous*, parce qu'il s'agit de savoir *quel* intérêt nous avons à la concevoir de telle manière ou autrement ». C'est bien là une conception de l'être singulier⁵⁵ qui ressort.

Nous avons divisé le contenu de la citation précédente pour, premièrement, cerner l'existence de la réalité qui dépend de la perspective où elle est projetée, ainsi, en passant en revue le processus de conceptualisation,⁵⁶ lequel démontre que la vérification des genres ou concepts n'est pas nécessaire, et ce dès lors que les objets sont universellement subsumés à un genre. C'est cette perspective que nous considérons ici, quand bien même celle-ci va à l'encontre de l'existentialisme dans le sens des idées existentielles de l'être alors vu comme étant singulier. Mais la réalité du monde dans laquelle l'être agit est organisée, c'est donc la raison pour laquelle nous proposons le processus de conceptualisation rattaché aux conditions de vérité des significations des objets. Deuxièmement, si la réalité dépend de l'être, c'est que chacun l'entretient et la fait évoluer selon ses propres sentiments qu'il développe pour ses actions dans la réalité. Savoir pourquoi l'existence de la réalité dépend de chacun afin d'explicitier le processus menant à la vérité, c'est-à-dire à l'intérêt que chacun a à la concevoir comme telle, c'est en définitive l'objectif de chacun.

Aussi et en débutant par ce deuxième point, puisque la primauté est donnée à l'être et à sa conscience d'après ses actions, nous avons souhaité poser l'explication à partir de l'argumentation que Bergson (1965) propose au sujet de l'association entre la mémoire sensorielle, basée sur l'histoire de l'existence

⁵⁵ - *La singularité d'un être est ses caractéristiques caractérielles qu'aucun autre être ne peut avoir. S'il s'agit du caractère, il faut bien que cela soit des traits définitoires exclusifs et les propres expériences du passé avec les événements que l'être a vécu en rendent parfaitement compte.*

⁵⁶ - *Chez Friedrich Ludwig Gottlob Frege (1879), lequel auteur réforme la logique classique par l'apport d'une logique dite extensionnelle, plus spécifiquement, par un langage formel dit idéographique, un premier système de notions compose ce langage servant à omettre les ambiguïtés des langues naturelles. Ce système appartient à la fois à la théorie de la connaissance et à la logique extensionnelle. Conduit par la notion de connotation, le système connotatif permet l'analyse des capacités représentatives du concept ou genre, et ce selon Frege. En somme, un concept ou genre est une fonction pour reconnaître l'ensemble des objets constituant l'extension d'un concept. Dans un deuxième temps, l'autre système est celui des dénnotations et qui se rapporte aux théories d'ordre linguistique, c'est-à-dire au rapport entre les signes d'une expression ou proposition afin de rendre compte d'une unité nouvelle de sens, d'un objet. Plus approprié à ce qui est sensible dans le matériau linguistique, c'est la voie la plus acceptable et simple pour concevoir les objets, car les objets sont les indicateurs les plus familiers à l'esprit pour la formation des idées, d'où la raison par laquelle ils nous viennent en premier lieu à la pensée, bien avant leurs qualités ou attributs. Ces deux systèmes distincts dans l'idéographie frégréenne, sont le fruit d'une discussion à propos de l'emploi du terme dénotation, comme vocabulaire de la logique moderne. Selon Frege, son emploi doit différer de celui de la logique classique où le concept connote certaines propriétés et dénote certains objets, en somme, ce qui a créé l'amalgame entre la doctrine des logiciens de Port-Royal, ou soit d'Antoine Arnault & Claude Lancelot dans leur Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal contenant les fondements de l'art de parlé expliqués d'une manière claire et naturelle (1660), en introduisant le couple extension/compréhension associé au concept, et la doctrine de John Stuart Mill qui associa le couple connotation/dénnotation au signe matériel du concept.*



de l'être, d'avec la mémoire motrice, basée sur les conséquences pratiques et utiles pour celui-ci. C'est par là que le mouvement continu la sensation. Si le résultat est le mélange de souvenirs différents d'avec la perception de ressemblances et qui soulève aussi ce vieux problème de l'existence, lequel se veut dissocier la mémoire d'une histoire passée, alors une mémoire ontologique, d'avec la mémoire immédiate, alors une mémoire du présent tout juste passé, par conséquent, l'idée complexe qu'est une représentation a fait se rejoindre, dans sa formation, des objets en reconnaissant leur genre ou concept respectif, donc par une certaine forme de ressemblance, aux représentations d'images remémorées par la chronologie temporelle des expériences de l'existence vécue. Voici enfin ce qu'il faut retenir ici : Le rôle de la conceptualisation des objets, ou de leurs idées subsumées à leur genre respectif, est nécessaire au rôle de la généralisation des idées sur les objets. Et Bergson (p.95-96) n'omet pas le rôle de l'entendement lorsqu'il parle de la vérité :

La vérité est qu'il n'y a pas de cercle, parce que la ressemblance d'où l'esprit part, quand il abstrait d'abord, n'est pas la ressemblance où l'esprit aboutit lorsque, consciemment, il généralise. Celle d'où il part est une ressemblance sentie, vécue, ou, si vous voulez, automatiquement jouée. Celle où il revient est une ressemblance intelligemment aperçue ou pensée. Et c'est précisément au cours de ce progrès que se construisent, par le double effort de l'entendement et de la mémoire, la perception des individus et la conception des genres, - la mémoire greffant des distinctions sur les ressemblances spontanément abstraites, l'entendement dégageant de l'habitude des ressemblances l'idée claire de la généralité.

Dans la relation conceptuelle des idées sur les objets, l'une peut s'appliquer à une autre, à savoir, la pensée est immédiatement vraie si le schéma est que les choses existent par genre. En somme, la perception est immédiate quand, du point de vue linguistique, l'être connaît ou reconnaît le nom du genre.⁵⁷ Un tel schéma revient donc à poser que la structure de la conscience a une base conceptuelle, autrement dit, les opérations de l'esprit génèrent,⁵⁸ et ce même sous le coup de réflexions abstraites nécessaires à l'association de deux objets ou idées subordonnées à leur genre commun. Si la relation des objets d'un genre n'entraîne aucune vérification par les sens, lorsque la perception est immédiate si les genres en question composant la structure de la conscience, ce sont bien des vérités que la logique d'une certaine philosophie analytique pose à l'aide de tables de vérité, lesquelles classent les faits et objets de l'expérience sensible. Cet examen de la conceptualisation,

⁵⁷ - Connaître et reconnaître le nom d'un genre/concept est surtout dû à cette familiarité que nous avons d'abord à penser aux objets avant de penser à leurs qualités ou attributs. En ce sens, c'est l'objet qui met en mouvement nos pensées, et dès lors, l'objet se rapporte naturellement à un nom de genre et lors de l'acte de penser. Pour approfondir, c'est notre singularité, celle qui nous est familière, c'est-à-dire nos propres sensations et impressions qui nous servent à parler des objets, qui nous fait reconnaître, d'abord l'objet puis le nom du genre auquel est subsumé l'objet.

⁵⁸ - Si dans la majorité des cas nous nommons d'abord les objets concrets, et ce selon le principe qui sert de base au langage, alors nous utilisons plus naturellement la structure de superficie que la structure profonde, celle qui nomme les abstractions telles que les qualités.



chez Friedrich Ludwig Gottlob Frege (1879), relève de la méthode logico-extensionnelle appartenant au champ de la philosophie analytique. Sous l'angle de la théorie du signe, pour la condition de vérité de la signification du signe, des parties de la proposition et de la proposition, et laquelle théorie remet à la manière d'opérer la distinction principale du sens d'avec la référence, les modèles de mise en évidence des états de choses recouvrent des mondes par une population donnée d'objets, en somme, « un ensemble d'individus » au sens frégeen du terme, ou de son langage formel – écriture idéographique bidimensionnelle⁵⁹ – décomplexifiant les imperfections des langues naturelles, et mentionné par Laurent Roussarie (2017, p.74) dans son ouvrage intitulé *Sémantique formelle. Volume 1 : Introduction à la grammaire de Montague* (2017).

Si ces modèles configurent le monde, ils ne le font cependant qu'en dénotant les concepts, ainsi, la mise en relief du signe n'intéresse que le calcul des prédicats, et ce par extensionnalité du concept qui définit alors la valeur de vérité du genre ou du concept lui-même. Ce point de vue des propriétés logiques de la structure sémantique de l'expression complexe est caractérisé par l'opération de décomposition du principe de compositionnalité généralisé par Frege (1879) et mentionné par Roussarie (2017, p.55) : « La signification d'une expression est *fonction* de la signification de ses parties et de leur mode de combinaison syntaxique ». En somme, la signification d'un énoncé est saisie par les significations de ses parties constitutives. Et selon Davidson Donald, cité dans la méthode intitulée *Introduction à la logique. La logique classique des propositions et des prédicats* de Philipp Keller (1967 *apud* KELLER, 2007, p.19), le principe de compositionnalité « nous permettait d'apprendre une langue et de connaître les significations de phrases entièrement nouvelles (encore jamais entendues) sur la base de notre connaissance des mots qu'elles contiennent et des règles grammaticales ». Après la connaissance des mots, comment représentons-nous la forme logique de l'énoncé dans la théorie générative, quant aux règles grammaticales ? Si les fonctions des syntagmes et les constituants (classes grammaticales et nominales) les composant structurent syntaxiquement l'énoncé, la méthode nommée « logico-structurale » par Frans van Passel (1970 *apud* GAONAC'H, 1987, p.104) montre ainsi ses fondements.

Et si un tel emboîtement est explicite, dans la mesure où les constituants sont immédiats, en revanche, les générations et les mouvements des syntagmes, ainsi que les substitutions de certaines classes grammaticales et nominales, sont de l'ordre des représentations des objets virtuels dans la structure de la conscience, ou soit dans les structures profondes générées selon les genres qui subordonnent les objets. Les tables de vérité valident le jugement en dénotant le concept, ainsi, les dénotations sont

⁵⁹ - *La logique formelle, depuis les travaux sur les fondements des mathématiques, notamment sur la formule arithmétique (équation) qui sert de modèle à l'idéographie (Begriffsschrift) de Friedrich Ludwig Gottlob Frege (1879), mit à disposition un langage qui exprime immédiatement la chose sans passer par les sons. Aussi, la position relative des signes écrits dans la forme de ce langage formel écrit, pu servir à des recherches sur l'expression des rapports internes. Depuis que la mesure où l'ordre des mots fut déterminée par des facteurs indépendants aux langages naturels, ce langage formel produit un système combinatoire autonome en le sens où les modèles grammaticaux universels ou particuliers n'entrent pas en ligne de compte.*



subsumées à un concept ou genre: L'énoncé s'étend à sa propriété à laquelle il réfère et par extensionnalité sont juxtaposés des objets ou dénnotations sous leur concept. Une telle forme logique de l'énoncé, dite expressive de la pensée d'après les mécanismes intellectuels de la compréhension d'une expression langagière, n'est qu'universelle et donc facilement répétable. Dans ce processus de conceptualisation quant aux relations des idées ou objets subsumés à leur genre, nous comprenons alors que les relations sont déterminées d'avance, donc, qu'il n'est point nécessaire de vérifier. Cependant et du point de vue de la théorie pragmatique de la vérité, qu'en n'est-il des autres relations, ou soit celles de nos croyances et jugements devant nécessairement, afin d'être vrais, s'accorder avec les réalités effectives, c'est-à-dire avec les idées existentielles ? En somme, si nous voulons constater que les idées nouvelles sont vraies selon la réalité effective du présent, nous en venons à la question des expériences antérieures en tant que vérité propre sur laquelle vient s'ajouter les conséquences pratiques et utiles qui coulent vers les expériences de l'avenir proche, et ce en passant par le présent réel.

À propos de cette réalité effective, James (1911, p.197) mentionne que les pragmatistes conçoivent que, « si le présent est vrai, le passé fut vrai aussi [...]. Ils l'appliquent pour n'importe quel processus conduisant d'une idée présentement donnée à quelque terme futur ». La marque du fonctionnalisme apparaît lorsque le passé, le présent et le futur sont contingents pour cette théorie de la vérité, laquelle soutient que les croyances coulent vers l'avenir en faisant agir l'organisme dans le présent, dont l'action attribue de nouveaux faits de l'expérience présente aux croyances et jugements du passé. Si ces derniers s'en voient quelque peu transformés, il convient plutôt de parler d'actualisation par la réalité effective du présent, lorsque l'ambition des pragmatistes n'est pas de changer les croyances et les jugements qui furent vrais dans le passé, mais de leur attribuer une valeur pratique ajoutée pour leur avenir, et ce puisqu'ils sont encore vrais dans le présent. Il y a donc cette sorte de croyances naissantes prenant la fonction de vérité, et qui plus est, par deux facteurs environnants le présent : a) Le flux de phénomènes qui coulent dans le temps et b) l'action de l'organisme dans le présent tourné vers le futur et sur les croyances et jugements du passé. Ainsi, nous en venons à l'actualisation mentionnée dans les recherches de Bergson (1965, p.79) : « montrer par quel progrès continu le passé tend à reconquérir son influence perdue en s'actualisant ». Le processus de la vérité fonctionne ici à l'état naissant, selon la théorie pragmatique de la vérité. Observons alors comment la vérification pourrait s'établir du point de vue des mécanismes intérieurs quant aux actions psychiques et psychophysiques, et afin de rendre compte de l'actualisation du passé dans le présent vers le futur.

Pour autant, nous avons remis cet état naissant à l'état mixte considéré par Bergson (1965, p.80), comme suit mentionné et lorsque la perception est en contact avec les objets et « imprégnée des souvenirs-images qui la complètent en l'interprétant. Le souvenir-image, à son tour, participe du « souvenir pur » qu'il commence à matérialiser, et de la perception où il tend à s'incarner : envisagé de ce dernier point de vue, il se définirait une perception naissante ». Dans le mouvement, le souvenir-image est alors à la jonction du souvenir pur et de la perception. Toujours à propos des événements de l'expérience, si la connexion causale d'un objet d'avec une idée qui le précède et une qui le suit présente



les conceptions de la théorie de la causalité que Hume (1739) défend, laquelle ajoute quelque chose de plus à la doctrine de la Nécessité Philosophique, et ce lorsque nos volitions ont une relation avec leurs antécédents comme le montre Stuart Mill (1866, p.10-11), alors, ce dernier auteur, en faveur des idées des associationnistes, ne verrait plus cette « contrainte mystérieuse exercée par l'antécédent sur le conséquent », et ce même si Bergson (1965) lui reproche. En effet, ce dernier auteur pose que nous ignorons avec précision où commence et finit le souvenir pur, le souvenir-image et la perception, ce qui, dans un premier temps, laisse apparaître que la volonté ne peut avoir d'effet pour préciser. De plus et puisque chacun de ces trois éléments possède quelque chose qui l'antécède et le suit, il y aurait une perception naissante pour chacun d'eux. Ainsi, il paraîtrait qu'entre en jeu la question de l'intensité. Si donc, que propose Bergson (1965) au-delà des associationnistes et qui puisse défendre que la sensation physiologique, de la perception extérieure sur un objet effectif initial, n'est pas la cause d'une première idée simple ou primitive, et dont la seconde idée associée est indirectement l'effet de cette cause initiale, et ainsi de suite ? Stuart Mill (1866, p.23) mentionne les lois d'Association des idées sous l'angle des méthodes de recherches expérimentales, à savoir, les objets virtuels

sont excités par nos impressions ou par d'autres idées, suivant certaines lois qu'on appelle les Lois d'Association. De ces lois, la première est, que les idées semblables tendent à s'éveiller l'une l'autre ; la seconde est que, lorsque deux impressions ont été fréquemment éprouvées (ou seulement rappelées à la pensée) simultanément ou en succession immédiate, toutes les fois que l'une de ces impressions ou de ces idées réapparaît, elle tend à éveiller l'idée de l'autre ; la troisième est, qu'une intensité plus grande de l'une de ces impressions ou de toutes les deux équivaut, pour les rendre aptes à s'exciter l'une l'autre, à une plus grande fréquence de conjonction. Telles sont les lois des idées.

La première loi montre le rapport qu'elle entretient avec les deux aspects de la ressemblance précédemment mentionnés par Bergson (1965). Il y a d'abord cet aspect correspondant aux impressions de sensation senties et vécues, lesquelles impressions excitent les objets virtuels ou abstraits de la conception des genres, et il y a ensuite cet aspect correspondant aux impressions de réflexion, lesquelles impressions remettent aux représentations. La deuxième loi, laquelle pose que deux impressions de sensation ont été fréquemment éprouvées simultanément ou en succession immédiate, montre de quelle manière la différence est perçue, toutefois et si nous la remettons aux considérations bergsoniennes, il s'agit de la différence des ressemblances, ainsi, l'entendement, c'est-à-dire la capacité qu'a l'esprit à dissocier, reconnaît les ressemblances. Vraisemblablement et à la base de ce processus, la dissociation s'explique par la différence de deux modes d'existence, soit à propos des objets effectifs ou soit à propos des états psychiques, et comme suit mentionné par Bergson (p.88) : « l'impossibilité de laisser aux objets matériels existants mais non perçus la moindre participation à la conscience, et aux états intérieurs non conscients la moindre participation à l'existence ».

L'argumentation qui suit débute par le développement du principe selon lequel la conscience représente le souvenir pur et les souvenirs-images. Si l'objet effectif est perçu, en admettant alors qu'il participe



aux souvenirs-images, et si les états intérieurs sont des états conscients, en admettant alors qu'il participent aux perceptions intérieures, alors, les perceptions intérieures étant l'action de l'organisme dans le présent, action considérée en tant qu'existence de l'organisme, sont ce qu'est l'action de l'organisme conscient des souvenirs-images de l'objet effectif. Dans un premier temps, nous pouvons donc admettre que les souvenirs-images et la perception coexistent ensemble, et, dans un deuxième temps, admettre que chaque perception intérieure se succède lorsque chacune d'elles coexiste entre elles et comme le mentionne Stuart Mill (1866, p.22), en s'en tenant aux lois primitives et dérivées : « un état mental se succède à un autre, est la cause d'un autre, ou, du moins, la cause de l'arrivée de l'autre ». Cependant et puisqu'il réalise la perception naissante, qu'en est-il du souvenir pur initialement placé avant le souvenir-image et la perception, et ce dans la durée ? L'action ou l'existence de l'organisme dans le présent définit la nature du souvenir pur. Dans cette action, défile un flux de phénomènes que nous rapportons à ce qu'est chaque état intérieur. Mais l'existence, selon Bergson (1965), signifie le présent réel, vécu et senti. Nous pourrions alors dire, et puisqu'il coule sans cesse dans la durée, qu'il participe au commencement et à l'achèvement du souvenir pur, et ce puisque Bergson (p.83) nous dit que ce présent « occupe nécessairement une durée. Où est donc située cette durée ? [...] Sur mon passé d'abord, car 'le moment où je parle est déjà loin de moi'; sur mon avenir ensuite, car c'est sur l'avenir que ce moment est penché, c'est à l'avenir que je tends ».

Aussi, lorsque Bergson (1965) confirme que le passé ou l'objet effectif perçu fait sensation provoquant la succession d'états mentaux ou de perceptions intérieures, et qui participe ainsi au flux de phénomènes qui coulent dans le temps, par conséquent, l'essentiel pour les associationnistes, à savoir, les sensations constituent toute la perception, a une valeur d'importance. Or, ce n'est par tout pour l'auteur. En effet et ce qu'il ajoute, c'est que si les mouvements musculaires continuent la sensation en action, alors et outre que l'action confirme un présent sensori-moteur, celle-ci découvre l'avenir immédiat. En conséquence, il paraît ressortir deux durées situées par l'immédiatisme du passé et celui du futur. Et c'est donc l'action de l'organisme, cette conscience immédiate des souvenirs-images sur l'objet effectif et par les impressions de sensation, et cette conscience immédiate sur la perception intérieure dans ce présent avec ses phénomènes et objets vécus, qui produisent les impressions de réflexion, ou soit des mouvements musculaires dirigés vers l'avenir. Nous posons, en guise de conclusion, que l'explication de ce processus découvre que les croyances et les jugements, et en reprenant la théorie pragmatique de la vérité, constituent l'expérience qui sélectionne ce qui l'intéresse dans le flux de phénomènes coulant sous ses yeux. Ainsi, le vrai, chargé du passé et des circonstances du présent où l'existence de l'organisme est située dans un espace rempli de phénomènes et d'objets, et confirmé par Bergson dans l'ouvrage de James (1911, p.10), revient à dire que le vrai, « selon William James, ne copie pas quelque chose qui a été ou qui est : il annonce ce qui sera, ou plutôt il prépare notre action sur ce qui va être ».

Bergson (1965) approfondit l'étude de cette vérité en apportant deux modes aux objets ou phénomènes : Ce n'est pas la sensation seule, comme le prétendent les associationnistes, qui pratique cette coupe représentant la réalité qu'est le monde matériel au milieu des souvenirs-images et entre le souvenir pur



et la perception, mais bien la perception dans le présent réel matérialisant l'existence de l'organisme par l'ensemble des sensations et des mouvements dirigés vers l'avenir. Ces sensations et mouvements occupent des lieux de l'espace où le monde matériel est perçu. Sous l'angle de la doctrine de la Relativité de la Connaissance Humaine d'après Hamilton et citée par Stuart Mill (1869, p.10), la loi de la faculté de perception le prouve lorsque que :

Nous voyons une chose en un lieu [...] parce que c'est la loi de notre faculté de perception de voir en un lieu tout ce que nous voyons. Le lieu n'est pas une propriété de la chose, mais un mode sous lequel l'esprit est contraint de le représenter. Le temps et l'espace ne sont que des modes de nos perceptions, non des modes d'existence [...]. Les choses en soi ne sont ni dans le temps ni dans l'espace, bien que nous ne puissions nous les représenter que sous cette double condition.

Le présent réel, étant la matérialité de l'existence, est ces choses que sont les objets en soi. Il y aurait donc une distinction entre le corps, c'est-à-dire la matière, et la substance, c'est-à-dire ces modes ou le temps et l'espace. En définitive et sous l'angle de la substance, les mouvements, provoqués par le souvenir pur que le passé représente, représentent l'actualisation du passé, donc du souvenir pur. Aussi et puisque nous savons que les mouvements répétés répètent la série d'objets à travers une expérience d'apprentissage, donc dans un espace conditionné par cette expérience, nous savons aussi, et ce d'après Bergson (1965, p.87), « que nous avons contracté l'habitude de souligner des différences, et au contraire d'effacer les ressemblances, entre la série des *objets simultanément* échelonnés dans l'espace et celle des états successivement développés dans le temps ». D'abord, admettons que le premier état correspondra, dans l'avenir, au souvenir pur actualisé, lequel tiendra alors des premiers mouvements dans un espace donné, la première expérience. Ensuite et en conséquence de cette actualisation, admettons que la série d'objets est simultanément échelonnée dans cet espace, lorsque les mouvements sont répétés dans ce même espace. Enfin, admettons que la cause est l'ordre des souvenirs-images débordant du souvenir pur, lors de la perception du présent ou de l'action de l'organisme qui correspond aux autres expériences sous le signe de l'habitude, c'est-à-dire de la répétition.

Alors, cette action qui naît de l'habitude, ou si l'on préfère de la reconnaissance des objets qui ont été connus lors des premiers mouvements ou du premier état, donne naissance à la différence dans la ressemblance, l'état mixte selon Bergson (1965) ou ce moment durant lequel sont reconnus les objets qui sont connus. Lors des mouvements de la répétition, la reconnaissance des objets ferait en ce sens remarquer les différences de ressemblance quant aux objets connus du premier état ou des premiers mouvements. Dans ce processus, il y a donc l'acquisition de nouvelles connaissances liées aux différences de ressemblance, non pas par l'espace car étant le même, mais par le temps car étant un autre moment. Faisons souligner que l'habitude produit un avenir prévu, un futur immédiat si l'organisme est conditionné aux expériences qui se déroulent dans la chronologie du temps. C'est l'action du présent, un présent sensori-moteur qui est une attitude de l'organisme et qui tend toujours vers l'avenir. Par conséquent, cette attitude s'accorde avec la théorie pragmatique de la vérité. Cependant, celle-ci veut que les conséquences soient pratiques et utiles à l'organisme. Il y a donc une nécessité, celle de



sélectionner les qualités dans les nouvelles connaissances, mais aussi et dès lors, une difficulté à surmonter. Pour autant, nous avons choisi de reprendre la notion de *volonté* préalablement citée, à l'instant où nous avons posé que la volonté ne pouvait pas préciser ce que Bergson citait à propos de l'ignorance que nous avons quant à la précision du commencement et de l'achèvement des trois éléments suivants : le souvenir pur, le souvenir-image et la perception.

Cette précision mieux clarifiée, l'effet de la volonté paraît permettre des coupes au niveau de la distance dans l'espace, cependant, distance qui représente une difficulté selon Bergson (1965). Pour la sélection des coupes, lesquelles reviennent à être les seules connaissances nécessaires aux conséquences pratiques et utiles pour l'avenir, le regard bergsonien sur les notions d'*espace* et de *temps* pourrait résoudre cette difficulté. Pour l'auteur, le temps possède une nature profonde, ou soit de la durée qui rend le temps homogène par son mouvement continu. Mais comme nous l'avons remarqué, les mouvements sont pluriels lorsqu'ils consistent en la connaissance et en la reconnaissance des objets, et ce par l'action ou les expériences de l'organisme qui sélectionne les objets et les représentations à la périphérie. Ainsi, l'auteur apporte sa considération sur la notion d'*espace*. Le mouvement devient en ce sens hétérogène. Cette hétérogénéité signifie que les souvenirs-images, ceux liés aux mouvements dans le passé, entrent dans des intervalles de temps ou de moment. Et par cette faculté qu'est la volonté, la mémoire est capable de réduire le nombre d'intervalles et de ne retenir que les connaissances pertinentes aux conséquences pratiques et utiles. Somme toute, voici comment Bergson (p.87-88) définit la manifestation de la volonté sur une coupe de l'espace : S'il faut que « ma conscience franchisse un à un ces intermédiaires ou ces obstacles dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle la distance dans l'espace, en revanche il lui est utile [...], de sauter par-dessus l'intervalle de temps qui sépare la situation actuelle d'une situation antérieure analogue ». C'est donc l'étape finale du processus de la vérité et que l'état naissant découvre, et oriente vers la vérification.

Si donc et remis au problème des états particuliers à base affective, il y aurait un obstacle extérieur qui découvrirait un état mixte – l'état naissant – autre que celui du mouvement se continuant, et ce sous l'effet ou sans l'effet de la volonté. Stuart Mill (1869, p.258) montre l'indépendance que cet état naissant a avec l'effet de la volonté : Soit par un « effet de notre volonté, soit par une décharge involontaire de notre activité nerveuse spontanée, la contraction est accompagnée par un état de sensation qui change suivant que la locomotion consécutive à la contraction musculaire continue librement, ou qu'elle rencontre un obstacle ». Par ou sans l'effet de la volonté, le non évitement de ces obstacles tient alors et aussi en l'effet des mécanismes sensori-moteurs. Des causes déterminées existeraient-elles, celles suffisamment imposantes pour éviter l'influence de ces états particuliers à base affective, comme par exemple l'éducation des sens et la sélection des qualités d'objets ? Les nécessitariens ont bien montré leur pessimisme en vers la liberté morale qui fonde la doctrine du libre arbitre, dans notre cas, en accord avec la capacité qu'on les mécanismes sensori-moteurs à former le caractère ou la personnalité. Qui plus est, les expériences retenues par les défenseurs du libre arbitre, celles qui réorganisent sans cesse le caractère et la personnalité, sont celles du passé qu'a subit l'organisme et celles que celui-ci subira dans



son avenir. Cette durée continuelle de l'action qui va dans le sens de la perspective de type *actionnel*, celle préconisée dans la méthode de français, va tout autant dans le sens de la réorganisation de l'organisme agissant dans un contexte tantôt pédagogique concret, tantôt naturel ou empirique.

Dès lors, nous nous sommes rapportés à cette catégorie de qualités premières supposée par Hamilton et suggérée par Stuart Mill (1869), à savoir, les états particuliers à base affective, tels que ceux des plaisirs et des peines, sont des sensations ne pouvant avoir d'objets pour être des sentiments, mais simplement un sujet dans leur subjectivité. Nous avons pris la direction de la philosophie du langage liée à celle de l'esprit, lorsque Brentano (2008) pose, et ce à l'encontre des considérations d'Hamilton sur ces états particuliers ne pouvant avoir aucune relation à un objet, que le langage, par les expressions dont il fait usage, montre que ces sentiments se rapportent⁶⁰ à des objets. Qui plus est, les considérations de la psychologie et de la physiologie moderne, à propos de l'extension ou l'inextension de certains phénomènes psychiques et physiques, sont et pour Brentano (p.101-102), insuffisantes à l'établissement d'une distinction entre ces deux groupes de phénomènes. Pour l'auteur, tout phénomène psychique possède ce caractère, ou soit « la relation à un contenu, la direction vers un objet [...] ». Nous pouvons donc définir les phénomènes psychiques en disant que ce sont les phénomènes qui contiennent intentionnellement un objet (*Gegenstand*) en eux ». Nous sommes alors à la confluence avec les études pragmatiques de John Rogers Searle (1982 ; 1985), dont les deux ouvrages précédemment intitulés ont intéressé l'étude autour du problème des états particuliers à base affective, tout autant que l'article de Daniel Vanderveken, intitulé *La théorie des actes de discours et l'analyse de la conversation* (1992).

La pragmatique du point de vue de la psychologie descriptive

Searle (1985, p.9) développe une théorie de l'objet Intentionnel sur une base extensive de la perception interne, à savoir, les états Intentionnels de la conscience consistent en la représentation d'un objet Intentionnel selon des objets et des états de choses du monde effectif pris dans nos actes de langage. Voici l'hypothèse de l'auteur, laquelle met en relation le caractère existentiel des phénomènes physiques d'avec le caractère biologique des phénomènes psychiques, d'où nous comprenons que l'activité psychique par les représentations, entre autres, par les croyances, les jugements, les sentiments, se manifestent matériellement, c'est-à-dire par le matériau linguistique écrit ou oral :

⁶⁰ - Alors que l'objet du sentiment est un acte sensoriel réalisé dans l'esprit selon Franz Brentano et qui le souligne dans son ouvrage intitulé *Psychologie du point de vue empirique* (2008), pour la philosophie de William Hamilton et développée par le regard observateur et critique de John Stuart Mill, dans son ouvrage intitulé *La philosophie de Hamilton* (1869), le sentiment ne peut avoir aucune relation à un objet, que ce dernier soit effectif ou abstrait. C'est ce qui éloigne les deux auteurs à propos de l'acte sensoriel comme contenu du sentiment.



la philosophie du langage est une branche de la philosophie de l'esprit. La capacité qu'ont les actes de langage de représenter des objets et des états de chose du monde est une extension des capacités biologiquement plus fondamentales qu'a l'esprit (ou le cerveau) de mettre l'organisme en rapport avec le monde au moyen d'états mentaux tels que la croyance ou le désir, et en particulier au travers de l'action et de la perception.

Nous disons que nous avons un sentiment de *quelque chose*, comme le conçoit James (1913). Et Brentano (2008, p.103) remarque ce sentiment de *quelque chose*, ces sentiments qui se rapportent à des objets,⁶¹ en somme, lesquels sentiments « font suite à une représentation et se rapportent à l'objet représenté ». Ce renvoi signifie que le sentiment se rapporte à l'action et à la perception comme étant des activités internes, c'est-à-dire psychiques et que l'objet représenté par ce mode (la représentation de la vision ou de l'audition) n'est plus l'objet effectif de l'expérience visuelle ou auditive. Enfin et de l'esprit au langage, la participation de Searle (1985, p.10) est celle où ces sentiments, ces « états Intentionnels », dit-il, ont une capacité représentative provenant de l'esprit et non de la phrase vue comme objet syntaxique, et ce malgré que la représentation des objets et des états de choses du monde s'analysent à partir du matériau linguistique. En conséquence et pour Searle (p.20), la nature de l'Intentionnalité correspond au « langage qui est dérivé de l'Intentionnalité et non l'inverse. L'ordre d'exposition explique l'Intentionnalité en termes de langage ; l'ordre de l'analyse logique explique le langage en termes intentionnalistes ». L'ordre d'exposition est celui de la forme syntaxique de l'énoncé, c'est-à-dire du matériau linguistique et l'analyse logique de la forme logique remet à l'état psychologique du locuteur. Donc, la primauté est sur l'Intentionnalité comme action/perception ou activité psychique et que nous souhaitons remettre à la notion d'*Intentionnalité* rapportée au champ de la psychologie descriptive d'après Brentano (2008), ou soit sur la relation à un contenu dans la conscience, sur la direction vers un objet dans la conscience.

En défendant sa thèse, consistant en des phénomènes mentaux dont la cause sont les mécanismes cérébraux réalisés dans la structure même du cerveau, Searle (1985) pose un parallèle avec ce qui est intérieur aux actes de langage, c'est-à-dire les états psychologiques des locuteurs, en somme, ce qui correspond aux états Intentionnels des locuteurs. Mais nous avons coutume à croire, et ce parce que des liens entre les actes de langage et les états Intentionnels et psychologiques existent alors, que les objets et états de choses, que les signes⁶² de ces actes permettent d'identifier, que les objets et états de choses des représentations sous ces états Intentionnels réalisent en définitive les conditions de

⁶¹ - Franz Brentano, dans son ouvrage intitulé *Psychologie du point de vue empirique* (2008), cite ces objets comme étant des actes sensoriels de plaisir ou de douleur et qui viennent, comme une sorte de troisième conscience, au côté de la représentation et du jugement. Ces actes sensoriels correspondent à un phénomène psychique advenant à la suite d'un phénomène physique. Ce dernier phénomène correspond à une expérience visuelle ou auditive externe, c'est-à-dire dans le monde effectif avec ses objets et états de choses effectifs, et ce premier phénomène est une représentation interne de la vision ou de l'audition.

⁶² - Les signes qui créent la matérialité du matériau linguistique donnent présence à ce qui est absent, en d'autres termes, la perception intérieure d'un objet qui amène à ses images mentales se réalise à partir des signes composant le matériau linguistique.



vérité des significations, des propositions et des énoncés. Or, il s'agit d'une philosophie plus contemporaine que traditionnelle, cette dernière marquée par les tenants d'une philosophie analytique basée sur les conditions de vérité du seul type de phrase qu'est l'assertion, comme l'étudie Frege (1879). En somme, l'avancée scientifique, que nous propose Searle (1985), tient en les formes de renvoi comme étant Intentionnelles, à savoir, le type d'acte de langage ou de phrase, et ce pour préciser la direction d'ajustement, tient plus en des conditions de satisfaction qu'en des conditions de vérité, au sens analytique ou frégeén du terme quant à ces dernières conditions. C'est pour cette raison que les phrases assertives ou affirmatives doivent nécessairement se conformer à elles-mêmes en tant qu'acte de langage, alors que les directives, entre autres types phrastiques, doivent se conformer à l'état de choses dans le monde ou à l'objet en question dans celui-ci. Dans cette direction, allant au-delà de l'acte de langage exprimant nécessairement l'état Intentionnel correspondant et en tant que condition de vérité, Searle (p.26) apporte cette direction d'ajustement aux actes de langage. Ainsi, l'auteur définit que « *l'acte de langage sera satisfait si et seulement si l'état psychologique exprimé est satisfait, et que les conditions de satisfaction de l'acte de langage sont identiques à celles de l'état psychologique exprimé* ». Toutefois et en apportant la base extensive de la perception interne à propos de la théorie searléenne de l'objet Intentionnel, et pour éviter la confusion, satisfaire l'état psychologique signifie, dans le cas des phrases directives, se conformer aux objets effectifs et aux états de choses du monde effectif.

Mais puisqu'il s'agit de conditions de satisfaction et de vérité, entendons-nous sur le monde et ses objets sous l'angle de la théorie des actes de langage et de celle des états Intentionnels. L'état du monde est découvert par l'action de la perception interne, quand bien même l'objet vu est effectif. Brentano (2008, p.104) le démontre en usant de l'autre perception : « les phénomènes de la perception dite extérieure ne peuvent aucunement, même par des procédés indirects, être démontrés comme vrais et réels ». Quant à Searle (1985, p.19), lequel auteur présente les états Intentionnels et dès lors qu'une direction d'ajustement s'enchaîne dans un mode psychologique, la cause suivante est retenue, ou soit les sensations physiologiques, et ce puisqu'il mentionne que les « états Intentionnels sont aussi des représentations » et à partir desquelles une relation causale avec la conscience est déduite, mais aussi à partir desquelles nous relatons la perception dite *intérieure* et comme action étant la réalisation de l'acte de langage. Toutefois, il est plus judicieux de souligner que l'action, ici entendue, convient mieux à la détermination du mode psychologique ou de la force illocutoire en théorie des actes de langage, qu'à celle des conditions de satisfaction dont le contenu propositionnel se charge de déterminer. Voilà brièvement sur quels éléments de base repose ici la signification d'un acte de langage, lesquels éléments intègrent la terminologie pour ladite théorie, et à la base, pour les termes de la philosophie contemporaine du langage et tout en permettant bien sûr de décomposer l'analyse des actes. En résumé, les conditions de satisfaction, la représentation de l'état Intentionnel et le mode psychologique de ce dernier, sont capables de définir une intention. Cependant, le mode psychologique n'est pas qu'un, entre autres états de conscience, il peut être une croyance, un jugement, un désir, un plaisir.



Les sentiments alors mêlés aux états Intentionnels, nous nous rapportons à l'objet Intentionnel, quand bien même Hamilton, cité par Stuart Mill (1869), défend que les sentiments ne peuvent avoir aucune relation à un objet. En revanche, les études de Brentano (2008) contredisent cette absence de rapport et à propos des états psychiques, en somme, recherche qui entre dans nos considérations quant à la relation à un contenu, ou à la direction vers un objet. James (1913, p.5), lequel auteur montre que l'objet est une connaissance et qu'il est ce *quelque chose* dans l'expression *un sentiment de quelque chose*, pose cependant qu'il est préférable d'appeler l'objet *qualité du sentiment* plutôt que *contenu propositionnel*, puisque ce dernier suggère que « le sentiment s'est déjà dissocié, comme acte, de son contenu en tant qu'objet ». Bien que par lui-même nous sommes informés que son ouvrage intitulé *L'idée de vérité* (1913) est un chapitre de psychologie descriptive, lorsqu'il s'en remet à la possibilité et à la réalité de la transcendance déterminée par le sens commun, nous considérons simplement que James voit en le statut de l'objet seulement sa forme ontologique, alors que l'approche de Searle (1985, p.33) conçoit l'objet comme étant exclusivement la terminaison du renvoi : L'objet « est ce à quoi renvoie un certain état Intentionnel ». James (1913) déssolidarise le sentiment du contenu propositionnel ou de son objet et fait de ce dernier là où toute la connaissance s'établit. L'auteur conçoit en ce sens le sentiment comme un acte intègre ou subsumé à l'objet. Dès lors, nous avons remarqué que cet acte est satisfait par l'examen de l'extensionnalité, c'est-à-dire par le procédé théorico-méthodologique offert par la logique sémantico-extensionnelle du champ de la philosophie analytique, notamment avec Frege (1879) en logique moderne.

Pour Searle (1985), l'analyse de l'Intentionnalité ne peut se produire par une analyse du point de vue de la logique formelle, ce qui l'éloignerait des considérations de James (1913). Pourtant, la théorie de l'Intentionnalité, sous l'angle de Searle (1985, p.40), montre un rapprochement flagrant, lorsque l'auteur va chercher la relation entre la notion d'Intensionnalité, orthographiée « avec-un-s », dit-il, laquelle remet aux entités linguistiques, d'avec la notion d'Intentionnalité, laquelle remet aux entités mentales. En effet et selon Searle, une affirmation – seule type de phrase analysée par la logique analytique extensionnelle qui la nomme *assertion* – peut être vraie même si ne sont pas réalisées les conditions de vérité des significations qui la composent, dans le sens de vérifiée. L'affirmation est alors vraie en le sens de la croyance du sujet affirmant quelque chose, laquelle croyance est un contenu propositionnel ou un objet sous un certain mode psychologique, donc Intentionnel. Si dès lors l'auteur confirme qu'il ne peut y avoir de relation entre les entités mentales et les entités linguistiques, ou entre Intentionnel et Intensionnel, cette dernière remettant à une phrase intensionnelle qui ne s'autorise ni généralisation existentielle, ni généralisation catégorique, comme la substitution des termes qui prouvent la condition de vérité de la phrase, alors, nous comprenons mieux le rapport, à propos de l'Intentionnalité entre les considérations de James (1913) et celles de Searle (1985, p.40). En somme, « l'intentionnalité-avec-un-t est la propriété immanente à l'esprit (au cerveau) de pouvoir représenter d'autres choses ; l'intensionnalité-avec-un-s désigne l'échec de certaines phrases, affirmations, etc, à satisfaire à certains tests logiques d'extensionnalité ».

Searle (1985) propose un raisonnement scientifique explicatif des expériences perceptives par les phénomènes de la vision et de l'audition, et que nous soutenons par le raisonnement descriptif



détaillé par Brentano (2008), à propos des mêmes phénomènes. Bien qu'une perception ne peut confondre voir et entendre, l'analogie nous paraît plausible, d'une part, lorsque Searle (1985) pose que l'application de la perception est généralisable à ces deux sens, d'autre part ou à la lecture de Brentano (2008, p.133), lorsque ces deux actes psychiques ont le même rapport fonctionnel, à savoir, la modification dans « l'intensité concomitante [l'excitation ou la représentation du phénomène physique comme contenu de représentation de la sensation] est la conséquence nécessaire de toute augmentation ou diminution dans l'intensité du phénomène psychique concomitant [ou soit la sensation] ». Enfin, Searle (1985) pose la question de savoir ce qu'est l'espace. Soutenu par Bergson (1965), nous avons traité la notion d'*espace* comme étant le monde intérieur du corps où ont lieu les sensations nerveuses concomitantes à l'ensemble des mouvements musculaires, ensemble qui définit la durée totale des mouvements projetés vers l'avenir. À la seule différence que pour Searle (1985), l'expérience visuelle et auditive, comme expériences de la perception, donne directement accès à l'objet vu et au son entendu. Il y a donc l'expérience d'une présentation de l'espace. En conséquence et pour Searle (p.65), l'Intentionnalité

d'une expérience perceptive se réalise d'ordinaire sous forme de propriétés phénoménales très spécifiques des événements mentaux conscients. C'est pourquoi la thèse d'après laquelle il existe des expériences visuelles va bien au-delà de celle d'après laquelle la perception est Intentionnelle, car c'est une thèse ontologique sur le mode de réalisation de l'Intentionnalité ; c'est, d'ordinaire, sous forme d'états mentaux conscients que la perception se réalise. L'expérience visuelle n'est pas seulement un événement mental conscient ; elle est liée à ses conditions de satisfaction d'une façon qui est radicalement différente de celle des croyances et des désirs.

Dans son débat sur la conscience, Brentano (2008, p.114) la traite selon son caractère, c'est-à-dire selon la propriété de la présence intentionnelle d'un objet et qui est un « phénomène pour lequel nous manquons également d'un nom usuel ». Les conditions de satisfaction, proposées par Searle (1985), peuvent-elles remplir cette propriété ? D'abord, posons que l'état naissant, comme nous l'avons vu, et ce en rapportant la démonstration bergsonienne à propos de la conscience où l'intervention mécanique des mécanismes sensori-moteurs est la résultante du mouvement musculaire obéissant à la volonté, et tout comme le maintient Brentano (2008), est un arrêt involontaire des mouvements et caractérisé par l'entrée d'états psychiques particuliers à base affective, lesquels sont reliés aux sentiments tels que les désirs. Nous avons ensuite remarqué, premièrement ou sous les conditions de satisfaction de l'acte de langage, que ces conditions valaient aussi pour les autres types de phrase que l'assertion, telles que les engageantes, les directives, les déclaratives, les exclamatives ; et deuxièmement ou sous les conditions de satisfaction de l'état psychologique exprimé, que celles-ci valaient pour les croyances, les désirs, les attentes. Ce progrès contemporain réalisé par Searle (1985), pour la science de la philosophie du langage, justifie positivement la généralisation découverte chez Vanderveken (1992, p.15), à savoir : « La notion de condition de satisfaction est une **généralisation** évidente de la notion de condition de vérité qui est nécessaire pour quantifier sur toutes les forces illocutoires ».



Searle (1985) conçoit la croyance d'après ce qu'elle représente. Aussi, elle peut ou non se réaliser sous forme d'états mentaux inconscients, à l'inverse des expériences visuelles et auditives se réalisant normalement sous forme d'états mentaux conscients. Dans un état psychique, il y a représentation de l'objet qui caractérise la propriété de la présence intentionnelle de l'objet, ainsi, propriété qui différencie les phénomènes psychiques entre eux. Malgré que Brentano (2008, p.117) pose que l'expérience ne peut rendre compte de l'existence des sensations et des représentations inconscientes, il appuie néanmoins sa démonstration sur la voie suivante : « essayer de démontrer que certains faits donnés par l'expérience exigent comme cause l'hypothèse d'un phénomène psychique inconscient. [...] il faut avant tout que le fait soi lui-même garanti. C'est la première condition » qui satisfait une telle hypothèse sur l'inconscient. Il semble alors que la cause première est faite d'une pierre deux coups, à savoir, celle-ci remettrait aussi bien aux perceptions extérieures qu'aux conséquences sur l'avenir et de l'ordre de la réalité. En effet et comme nous l'avons déjà remarqué, l'espace où se déploie la série de mouvements musculaires concomitants aux sensations des nerfs sensitifs et qui les continuent, permet de prévoir la succession des phénomènes sensibles. Et si lors de cette succession nous cherchons le motif de l'augmentation, et, de la diminution de l'intensité des excitations et des sensations, ne pourrions-nous pas émettre l'hypothèse où la prévision de quelque chose dans l'avenir est la cause comme conséquence pratique qui forme un certain phénomène psychique inconscient, lié à une augmentation ou diminution d'intensité, et lorsque cette prévision attire bien sûr l'attention pendant toute la durée du(es) mouvement(s) dans l'espace.

L'hypothèse nous a conduit, en les termes de la présentation,⁶³ à poser que la relation de l'expérience visuelle et auditive, à leurs respectives conditions de satisfaction, résultait d'états psychiques conscients, et qu'en les termes de la représentation, la relation de l'expérience des croyances et des désirs, à leurs respectives conditions de satisfaction, résultait d'états psychiques inconscients. Cela parce que, la présence effective de l'objet est nécessaire dans le cas de l'expérience visuelle et auditive, sous l'angle de Searle (1985) quant à l'Intentionnalité de la perception. Alors que dans le cas de l'expérience des croyances et des désirs, la présence effective de l'objet est moins nécessaire, puisque cette expérience des sentiments peut se nourrir, au fil du temps, de son objet passé grâce à l'augmentation ou la diminution de l'intensité des sensations à propos de celui-ci, mais aussi des souvenirs-images. En définitive, Searle (p.69) fait suivre son explication sur les dissemblances de l'expérience visuelle et auditive d'avec la perception visuelle et auditive, et ce par la proposition d'une condition de satisfaction quant à la présentation ou cette expérience : « Dans cette perspective, la perception est une transaction Intentionnelle et causale entre l'esprit et le monde. La direction d'ajustement va de l'esprit au monde, la direction de la causalité va du monde à l'esprit; et elles ne sont

⁶³ - La présentation n'est pas ici la représentation dans le sens où la présentation est ce qui se présente effectivement à l'expérience visuelle ou auditive, par exemple et dans le cas de l'expérience visuelle, la présence nécessaire d'un objet effectif et ses traits physiques définitoires.



pas indépendantes l'une de l'autre ». Cependant et pour comprendre ici le mot *perception*, ou mieux, sa double acception – *expérience/action* et *perception*, – dans les deux cas, la perception correspond à cette relation avec les conditions de satisfaction, mais l'objet effectif ou la perception extérieure sur l'objet est l'expérience comme étant la cause d'un état psychique conscient, ainsi, qui garantit la direction d'ajustement étant la propriété de la présence intentionnelle de l'objet dans l'esprit, en quelque sorte, qui garantit la perception intérieure par l'état de choses perçues.

Mais qu'il s'agisse des sentiments comme des croyances et des désirs, ou qu'il s'agisse de l'objet vu ou perçu quant à ses aspects physiques ou traits effectifs définitoires, ces différents états Intentionnels ont un objet Intentionnel. En effet, si nous croyons quelque chose, nous croyons à un aspect déterminé de ce quelque chose, et si nous voyons ou percevons un objet effectif, nous voyons ou percevons un ou plusieurs aspects physiques de cet objet effectif. Or, la représentation d'un objet Intentionnel change selon l'être, car il ne va pas sans dire que, selon l'éducation, le niveau culturel, le degré de connaissances conceptuelles et existentielles, celle-ci diffère entre les êtres, quand bien même le *stimulus* sur les traits⁶⁴ des objets effectifs peut être identique à tous les êtres, puisque la réciproque est valable, c'est-à-dire puisque les traits des objets effectifs sont identiques à tous les êtres. Il y a en le sens de l'éducation, la manifestation d'états psychiques tels que des désirs, croyances, attentes, affections, et qui peuvent se manifester de façon inconsciente et dans les actes de langage, que ces derniers soient oraux ou écrits. Nous pensons par exemple aux normes d'utilisation du langage imprégnées linguistiquement chez certains individus. C'est ainsi que le contenu des croyances affecte le caractère de l'expérience visuelle et auditive, et ses conditions de satisfaction. Et comme le mentionne Searle (1985, p.78), « différentes croyances causent différentes expériences visuelles munies de conditions de satisfaction différentes, pour les mêmes stimuli optiques ».

Pour les conditions de satisfaction d'un même objet Intentionnel, rien n'empêche alors que nous mêlions les formes, et ce par référence à Searle (1985, p.69) : Dire que « l'expérience visuelle est sui-référentielle signifie seulement qu'elle fait partie de ses propres conditions de satisfaction. L'expérience visuelle comme telle ne le *dit* pas, mais le *montre* ; c'est la représentation verbal du contenu Intentionnel de l'expérience visuelle qui le dit ». Dès lors, s'il apparaît la croyance ou la nature de l'action humaine au sein même des actes de langage, des expressions indexicales tels que les pronoms sujets personnels, les temps verbaux remarquables dans les désinences verbales, les adverbes de lieu et de temps, donc du point de vue d'une méthodologie rapportée aux systèmes linguistiques et de théories rapportées à la logique des démonstratifs, du temps et illocutoire, permettent l'analyse de la propriété de la présence Intentionnel d'un objet, ou mieux, de l'objet Intentionnel en la conscience et que Brentano (2008) décrit par les états psychiques. En résumé, il est possible de découvrir, par les aspects matériels, ou soit certaines classes grammaticales de mots, les aspects substantiels dans la conscience et pouvant auxiliaire dans la définition de certains aspects ou traits du comportement.

⁶⁴ - Nous entendons ici les traits des objets effectifs comme étant l'étendue, la figure et le mouvement, en somme, ces qualités dites universelles.



S'il s'agit d'une classification rigoureuse des forces illocutoires pour Searle & Vanderveken (1985), il s'agit de jugement ou de degré de conviction pour Brentano (2008, p.156) et comme suit mentionné : « Il ne nous reste à considérer que la force propre au jugement en tant que jugement, c'est-à-dire au degré de conviction » qui préside à l'énoncé écrit ou oral. Mais pour s'en tenir à cette deuxième forme de l'objet, objet qui est la représentation de l'audition ou de la vision, il convient de saisir la description de l'activité psychique, ou si nous préférons, de l'acte psychique qu'est le fait de se représenter, et ce afin de situer la nature même de la force illocutoire dans son contenu Intentionnel. Dans un premier temps, nous avons procédé par verticalité afin de comparer les intensités entre les formes d'un même acte psychique ou d'une même représentation. Pour autant, nous avons remis aux deux consciences internes qui accompagnent tout acte psychique, cette troisième conscience considérée par Brentano, ou soit le sentiment pouvant osciller du plaisir à la douleur, par la mesure de son intensité. Or, tirer la mesure de cette distinction n'est point ici le sujet de l'étude, surtout qu'en apparence ou à la lecture des philosophes et psychologues engagés sur la question, nous remarquons que Brentano conclut plutôt en un mélange qu'en une distinction et que seule l'expérimentation rend possible, l'universalité quand à la première forme d'intensité déjà explicitée – entre la représentation concomitante et l'acte physique ou plutôt la représentation corrélatrice – est impossible dans celle du sentiment concomitant. Et Brentano (p.166-167) en convient ainsi pour la description de l'acte psychique :

Tout acte psychique est conscient; il contient en lui-même la conscience de soi. Tout acte psychique, si simple soit-il, a donc un double objet, un objet premier et un objet second. L'acte le plus simple, par exemple celui par lequel nous entendons, a comme objet premier le son : il est à lui-même son objet second, en tant que phénomène psychique par lequel le son est entendu. Cet objet second apparaît à la conscience sous une triple forme, comme représentation, comme connaissance et comme sentiment. Tout acte psychique, même le plus simple, peut donc être considéré sous quatre aspects différents. D'abord comme représentation de son objet premier (l'acte, par exemple, par lequel nous percevons un son, est considéré comme audition); puis comme représentation de lui-même; comme connaissance de lui-même, comme sentiment de lui-même.

Cette deuxième forme de l'objet second, correspond à la connaissance, c'est-à-dire au jugement ou à la force de conviction. Le degré d'intensité de la représentation de l'objet second est en ce qu'est celui de la représentation de l'objet premier, pour être égal et comme nous l'avons étudié auparavant. *Idem* pour le degré d'intensité entre celui du jugement et celui du sentiment. En revanche, la connaissance se caractérise fortement par cet autre aspect, à savoir, la force de conviction qui possède toujours l'intensité la plus élevée. Nous avons l'objectif de décrire la notion de condition de satisfaction considérée par Searle (1985), et ce pour savoir s'il était possible de la confondre avec cette propriété de la présence intentionnelle d'un objet et selon Brentano (2008). Pour autant, nous sommes passés par la remarque suivante, celle où la condition de satisfaction permet de mesurer la quantité de forces illocutoires des différents types de phrases, d'où cette nécessité, pour Vanderveken (1992), d'avoir généralisé la notion de condition de vérité propre à la phrase assertive ou affirmative. Nous avons



ensuite abouti à l'action ou l'expérience visuelle, ou auditive, comme cause d'un état psychique garantissant la direction d'ajustement et la relation causale. Ainsi se représente l'objet Intentionnel ou cette propriété qui différencie les actes psychiques entre eux.

En conclusion, les conditions de satisfaction, se saisissant sur l'objet Intentionnel, peuvent se confondre avec cette propriété de la présence intentionnelle d'un objet, puisqu'en définitive et selon Searle (1985, p.69), « il appartient (*it is a part of*) au contenu de l'expérience visuelle que, s'il doit être satisfait, il soit nécessairement causé par l'état de choses consistant en ce que son objet Intentionnel existe et a pour traits ceux qui sont présentés par l'expérience visuelle ». Enfin, il convient de souligner que la notion de *force illocutoire* en théorie des actes de langage, et lorsque analogue à la notion de *force de conviction* en psychologie descriptive ou dans les états psychologiques, est la notion clé dans la distinction des types de phrases, ou bien même des conditions de satisfaction, et ce pour jouir du degré d'intensité le plus élevé quant aux diverses formes qui composent le contenu représentationnel d'une représentation ou d'une perception interne. Le jugement est le caractère de la force illocutoire, qui, rapporté à la théorie des actes de langage, prend l'aspect d'une force de conviction dénotée par des indexicaux tels que certains verbes et que le vocabulaire de cette philosophie nomme *état psychologique*.

Dans un deuxième temps, nous avons procédé par horizontalité. Cela parce que la réalisation des activités didactiques, dans ledit manuel didactique, dépend d'un accroissement d'attention, c'est-à-dire d'une fixation simultanée de l'attention sur deux objets premiers. À savoir, il est demandé de voir et d'entendre à la fois, donc de représenter visuellement et auditivement lors d'une même activité, d'où notre regard horizontal pour l'explication de ce phénomène ou de cet état psychique compliqué, en les termes de Brentano (2008, p.171) qui le justifie comme suit : « D'autre part, une complication plus grande peut résulter de l'orientation de notre activité psychique sur plusieurs objets premiers, comme il arrive par exemple que nous voyons et nous entendons à la fois ». Ces deux complications, lesquelles apparaissent simultanément, et ce sous forme d'une expérience visuelle et auditive immédiatement perçues, ainsi, directement reliées aux objets effectifs en question, présentent alors un double objet premier, ou soit l'image et le son, tout autant que ces deux complications représentent alors un double objet second, ou soit la représentation de la vision et la représentation de l'audition d'où découlent les formes comme le jugement et le sentiment.

Si ces deux expériences sont subsumées à une unité de la conscience, en revanche, l'une et l'autre se distinguent selon la réalité collective⁶⁵ indiquée par Brentano (2008), et quand bien même toutes les deux ont des relations qui les considèrent alors sous un rapport de dépendance. Dès lors, l'application de la méthode de comparaison entre ces deux expériences, permet un choix, à savoir, les relations qu'elles

⁶⁵ - Comme nous l'avons déjà laissé entrevoir, un genre subsume quantité d'objets, d'espèces ou de corps lui étant rattachés par des liens de propriétés ressemblantes ou de propriétés dont la transformation ou le changement à partir d'un objet, d'une espèce ou d'un corps, a amené à d'autres objets, espèces ou corps à partir du même genre. Ce que Franz Brentano veut dire, et tout comme William James (1911) à propos de l'unité réelle discutée auparavant, c'est que tous les objets, espèces ou corps d'un même genre ou concept, ne sont pas identiques, et ce dans le même sens que tous les états psychiques sous l'ordre d'un état de conscience.



entretiennent permettent de mieux préciser la sélection des objets pertinents selon la consigne de l'activité didactique, et ce lorsque nous savons, pour les avoir préalablement signalé, que des variables comme le niveau d'éducation, le degré de connaissances générales, entrent en ligne de compte puisque une multitude de représentations apparaissent à la conscience. Mais la tâche est ardue. En effet, l'unité de la conscience dont s'établit la perception interne, laquelle nous représente l'expérience de l'audition et de la vision des respectifs objets effectifs, embrasse les représentations des expériences du passé. Qui plus est, vouloir contrôler ou maîtriser le rôle de la mémoire paraît complexe, et ce face à *l'Identité de la personne* d'après le concept de Locke (1735), c'est-à-dire et sommairement, lorsque la totalité des expériences est à considérer du début à la fin de l'être, en somme, ce qui justifie le rôle de la mémoire.

En conséquence, il est notable de concevoir que, réaliser une sélection ne peut se faire que dans l'espace dans lequel les sensations d'une expérience du passé succèdent aux sensations de l'expérience qui lui est antérieure, et donc ou comme Bergson (1965) l'a montré, que cette forme de coexistence produit le mouvement dont les états psychiques présents, ceux de l'expérience auditive et visuelle effectives, sont la terminaison du mouvement, ou si nous préférons lorsque la pragmatique est considérée, la conséquence de cette continuation de la sensation par le mouvement musculaire. Dès lors, les expériences du présent, en embrassant les expériences du passé, sont l'instant même d'une croyance toute personnelle. Nous pouvons alors dire qu'une telle croyance correspond à l'affinité que l'être a avec les objets qu'il connaît ou avec ses connaissances, et ce quand bien même Brentano (2008, p.180) mentionne qu'on « ne peut concevoir en effet qu'une modification continue renferme à tout moment une lacune de grandeur finie ou une transition d'un phénomène à des phénomènes absolument hétérogènes ». Pourtant, Bergson (1965) propose un procédé sur la base d'un ensemble de mouvements hétérogènes dans l'espace.

Pour l'aborder, premièrement, nous avons repris la question du temps de l'ensemble des mouvements, dont les sensations y sont concomitantes lors de la continuation des mouvements et selon Bergson (1965), c'est-à-dire selon la nature profonde du temps et par laquelle advient que le temps est homogène, car ces mouvements ne sont en définitive qu'un mouvement continu, en somme, ce qui correspond à de la durée. Mais lorsque chaque mouvement se distingue les uns des autres, puisque la mémoire apporte des indications sur le mouvement antérieur, du passé, le souvenir-image apparaît. Si donc le mouvement continu est pluriel, selon la racine de la structure fonctionnelle de la conscience. En définitive, ce qu'il faut retenir ici, c'est la pluralité de mouvements dont chacun est localisable selon la chronologie du temps et dont appartient une durée à chaque localisation. Cette question du temps vue par Bergson, Hume (1739, p.41) l'explique par son raisonnement autour de la doctrine de la divisibilité ou à propos du temps qui n'appartient qu'à l'unité, ou mieux, qu'à sa propriété qui en constitue son essence, « que chacune de ses parties succède à une autre, et qu'aucune d'elle ne peut jamais coexister avec une autre, si contiguës que soient ces deux parties [...]. Chaque moment doit être distinct d'un autre, et lui être postérieur ou antérieur ».

En conséquence et deuxièmement, nous avons traité la question de l'espace d'après Bergson (1965). En effet, chaque expérience du passé se distingue dès lors que le mouvement est hétérogène, ou mieux, dès lors que chaque durée d'expérience correspond à une intervalle dans l'espace et dont le rôle de la



mémoire est de réduire le nombre d'intervalles en ne drainant que les expériences nécessaires selon celles de la conséquence, c'est-à-dire selon l'expérience auditive et visuelle du présent ou effectives, ou mieux, selon les objets effectifs en question. Là encore, Hume (1739, p.42) a quelque chose à voir avec l'explication, mais cette fois-ci à propos de l'espace. À savoir, son infini divisibilité « implique celle du temps, comme il est évident par la nature du mouvement », ou soit par sa continuité du passé vers l'avenir en passant par le présent. Outre cette implication, nous pouvons poser le motif selon lequel la distance dans l'espace complique la sélection, en somme, simplement parce qu'une telle distance correspond à une infinie divisibilité. À l'égard de cette complication, Hume remet la discussion sur les démonstrations de la divisibilité infinie de l'étendue. Plus tard, les activités psychiques divisées par Aristote se classeront en pensée et en appétits. Brentano (2008, p.198) les mentionne comme suit :

Par pensée, Aristote en effet n'entend pas seulement les activités les plus hautes de l'entendement, telles que l'abstraction, la formation de jugements généraux et le raisonnement scientifique, mais aussi la perception sensible, l'imagination, la mémoire et l'attente fondée sur l'expérience. Mais l'autre classe ne comprend pas moins les aspirations et les inclinations supérieures que les instincts les plus bas, et avec eux tous les sentiments et toutes les émotions, bref tous les phénomènes psychiques, qui n'appartiennent pas à la première classe.

Cette classification bipartite, Hume (1739, p.43) s'en inspire, en somme, elle est le tenant qui fonde ses recherches, ainsi, à partir de cette maxime établie en métaphysique : « tout ce que l'esprit conçoit clairement renferme l'idée d'existence possible », ou d'une manière généralisée, l'idée de relation à un contenu, de direction vers un objet, ce que le mode d'inexistence intentionnelle est ici, c'est-à-dire une âme sensitive et une âme intellectuelle. Mais les modernes en viennent à une division tripartite, cependant, conduite par l'effet de la division bipartite d'Aristote. Ce sont alors ces trois classes – la représentation, le jugement et le mouvement affectif (le sentiment) – qui seront retenues par Brentano (2008), puisque celles-ci se distinguent d'après leur mode de relation à un contenu ou de la direction vers un objet, notions que l'auteur adopte à partir du terme d'*inexistence intentionnelle* des Scolastiques du Moyen Âge.

Pour notre description du contenu Intentionnel ou de l'objet Intentionnel, et ce à partir de l'expérience auditive et visuelle, ces trois classes entrent dans nos considérations. La conscience d'un objet révèle alors trois modes différents de réaliser l'objet : La représentation de celui-ci, le jugement de celui-ci et le sentiment de celui-ci. En revanche et nous l'avons mentionné, ces trois modes sont fonctionnellement reliés entre eux, puisqu'en interrelation et lorsque Brentano (2008, p.221) informe à propos du jugement qui⁶⁶ a une représentation pour condition d'existence, et qu'il rapporte aussi aux désirs considérés comme sentiment. En définitive, l'objet du jugement est considéré « d'abord à titre d'objet

⁶⁶ - *Qui plus est et du point de vue linguistique, dans les deux espèces de jugement caractérisées par William Hamilton selon John Stuart Mill dans son ouvrage intitulé La philosophie de Hamilton (1869), dernière auteur qui conçoit que le jugement en extension est un jugement additionnel au jugement en compréhension, à l'inverse d'Hamilton qui distingue les deux espèces de jugement par le sens que prend la copule dans la prédication, un jugement peut être vrai ou peut être faux, donc qui peut porter des conditions de vérité.*



représenté, puis à titre d'objet tenu pour vrai ou rejeté, de même que, lorsque le désir tend vers lui, il lui est immanent tout ensemble comme objet représenté et comme objet désiré ». Du point de vue de Searle (1985) et outre le fait d'être un état psychique conscient, il advient de la représentation, lorsqu'étant liée à ses conditions de satisfaction, que celle-ci est un sous ensemble de représentations, et ce puisque l'expérience auditive et visuelle présentent directement et immédiatement leur respectif objet effectif. Autrement dit, Brentano (2008) et Searle (1985) se démarquent à propos de la représentation, lorsque pour Searle (p.66), la portée empirique de la thèse ontologique Brentanienne sur l'objet Intentionnel, ou « affirmer qu'il existe des propositions ou d'autres contenus représentatifs n'ajoute rien à l'affirmation selon laquelle il existe certains traits qui sont communs aux croyances, espoirs, craintes, désirs, questions, assertions, ordres, promesses, etc ».

En revanche et c'est ici l'origine de la difficulté, ou soit l'apparition d'une multitude d'objets, si la réalisation de l'expérience auditive ou visuelle est fondamentale pour le contenu de la perception interne, de manière à ce que l'expérience nous dise comment se réalise ce contenu sous l'angle Searléen, alors, il est nécessaire, pour que l'expérience produise un contenu Intentionnel, qu'il appartienne soit un sentiment, soit une connaissance ou un jugement, ou soit une représentation au *stimulus*, c'est-à-dire à l'expérience auditive ou visuelle. En définitive, toute l'expression de l'âme est provoquée, si nous pouvons le dire autrement, toute la liberté d'expression. Mais comme le pose James (1911, p.56), dans sa tentative de résoudre les controverses métaphysiques, tentative qui, en somme est la définition de sa méthode pragmatique, le monde « n'admet-il que la fatalité, ou admet-il la liberté ? ». S'il convient de rappeler que l'environnement didactique ou pédagogique requiert le bon emploi de la langue, dans le sens de sélectionner les objets pertinents pour l'efficacité des méthodes audio-visuelles, alors, ce milieu conditionne l'organisme à des contenus déterminés. À première vue, l'objet Intentionnel, du point de vue de Searle (1985) qui le définit comme étant la présence effective d'un objet comme cause de l'expérience auditive ou visuelle, exige une croyance ou un jugement sur l'objet même, mais la croyance ou le jugement prend nécessairement l'influence de ces variables mentionnées auparavant, celles en rapport avec la connaissance et le savoir.

James (1913, p.5), qui intègre sa thèse sur la pragmatique de la vérité sous l'horizon de la doctrine philosophique de l'empirisme radical ou de l'expérience pure, souligne que la connaissance est nécessairement une fonction de la conscience, puisque l'acte de connaissance ou de jugement implique un sentiment. Mais la conséquence pratique que l'auteur conçoit, à propos de ce dernier mode qu'est le sentiment, est que celui-ci possède une fonction transcendante. Ainsi, la thèse de l'auteur s'en voit en partie fondée, lorsqu'il faut définir « la divinité à créer une réalité extérieure à ce sentiment qui corresponde à sa qualité intrinsèque *q* [...]. Si maintenant la qualité nouvellement créée ressemble à la qualité *q* du sentiment, je dirai que nous pouvons considérer le sentiment comme ayant connaissance de cette réalité ». L'intérêt de faire remarquer la définition du terme *transcendantale*, sous l'angle de la théorie générale de la vérité, lequel terme concède cette valeur de vérité à la connaissance ou au jugement, ou soit un sentiment de quelque chose de la réalité et qui est la qualité intrinsèque du



sentiment, en somme, qualité étant une vérité qui a été sentie et vécue avant d'être pensée, tient en ce que la conséquence pratique qui apparaît, c'est-à-dire la réalité extérieure ou la connaissance de cette réalité, et qui plus est peut correspondre à la notion de *conditions de satisfaction* chez Searle (1985) lorsque ces conditions remettent au monde ou à un état de choses dans le monde, fait débat avec cette différence soulignée par Brentano (2008, p.223). C'est la différence intrinsèque que nous constatons entre la conséquence pratique de la représentation et celle de la connaissance ou du jugement :

La représentation n'aurait aucune conséquence pratique, si cette conséquence n'avait sa raison d'être dans la nature même de la pensée. Bien loin de nous dispenser d'admettre une différence intrinsèque entre la simple représentation et le jugement, la différence qu'on constate dans leurs conséquences est plutôt la preuve même de cette différence intrinsèque.

Ce sont donc deux conceptions du terme *intrinsèque* qui sont radicalement différentes entre les deux auteurs. Cette différence fait que les conséquences divergent, et cela parce que, pour la représentation, les conséquences seraient d'ordre intellectuel et pour le jugement ou la connaissance, les conséquences seraient d'ordre pratique ou pragmatique, en somme, ce que James (1911, p.194) défend quand il mentionne qu'ici « le pragmatisme et l'intellectualisme commence à se fausser compagnie ». Qui plus est et en apportant le troisième mode, ou soit le sentiment, celui-ci n'est représenté que selon l'expérience sentie et vécue, ce qui en fait sa qualité selon James et par la même, le qualifie alors sous le même ordre intrinsèque que celui de la connaissance ou du jugement. Dès lors, nous avons remis à James (1911) et à Searle (1985) la coïncidence de la pensée d'avec la réalité, puisqu'aussi le jugement tout comme le sentiment sont à la base de toutes représentations. Cela définirait ce qu'est la pragmatique. Mais ce sont bien les sensations de l'expérience qui définissent la matière qui devient, par conséquent, nécessaire de considérer à la fois comme matérielle selon la réalité et comme spirituelle ou intellectuelle selon la pensée. C'est en quelque sorte ce même point de vue qui est considéré par Berkeley (1920), lors de sa critique sur le concept de *substance matérielle*, et par Locke (1735) et Hume (1739) à propos de leur critique sur le concept de *substance spirituelle*.

Chapitre 2

CONTRIBUTIONS PÉDAGOGIQUES AUX ÉTUDES DE LA DIDACTIQUE

Les deux piliers dimensionnels du CERC (2001) portent une problématique. Nous les réitérons: La didactique du plurilinguisme et de l'interculturalité;⁶⁷ Le mode d'apprentissage par la perspective de type *actionnel*. Et nous posons les deux statuts que revêt leur soutenance scientifique : a) Un statut axiologique sur lequel reposent les qualités conceptuels, les *Begriffe* (les concepts) comme les nomme Frege (1879) dans leur utilisation logique. Nous l'avons mis en rapport avec l'étude des représentations de signifié, à savoir, la distinction des considérations syntaxiques d'avec les considérations sémantiques, et sous l'influence de la pragmatique,⁶⁸ est ambiguë ou là aussi mal comprise. Si le langage formel résout les ambiguïtés dans les phrases assertives et par leurs propriétés sémantiques d'être vraies ou d'être fausses, la notion de *condition de vérité* a d'abord révélé des enjeux pour la

⁶⁷ - En effet et selon le document officiel intitulé *Cadre européen commun de référence pour les langues (2001)*, il y a ces conditions intérieures qui concernent les interactions dans des situations de communication étant communes aux deux sociétés, de par des domaines spécifiques communs. Et, il y a aussi ces conditions extérieures qui concernent la saisie des perceptions et représentations des citoyens de la société et de la culture de la langue d'apprentissage, lesquels interagissent dans des situations de communications proposées et illustrées dans le manuel didactique intitulé *LATITUDES. 1 : Méthode de français (2008)*. En définitive, nous pouvons rapporter ces deux conditions à la structure taxinomique du CECR (2001), et ce pour exposer les composantes d'une compétence à communiquer. Ainsi et pour chaque composante de cette compétence à acquérir, des connaissances d'ordre psychologique et pédagogique sont considérées, et ce dès lors que l'apprenant est considéré comme étant un acteur social au sein de tâches ou contextes sociaux organisés sur la base de l'altérité, donc du plurilinguisme et de l'interculturalité qui étendent les connaissances déjà sues à d'autres espaces sociétales, culturels et linguistiques.

⁶⁷ - Il y a cette influence de la pragmatique dès lors que la pragmatique concerne l'usage a) de la syntaxe qui concerne la forme des expressions et b) de la sémantique qui concerne la signification des expressions. L'étude de la syntaxe intervient lorsque l'intérêt porte uniquement sur la recherche des relations de combinaison entre les signes d'une expression ou d'un énoncé. Mais pour le langage formel, la notion de syntaxe fait abstraction à la notion de signification. Cette dernière notion remet à l'étude de la signification des signes qui est l'intérêt de la sémantique, laquelle science s'attache à la relation de la signification qu'a une expression ou un énoncé avec les significations de ses objets, mais aussi avec la signification du contexte situationnel, ce qui renvoie en partie à la pragmatique et justifie cette influence lorsque, en somme, ce contexte concerne tant les aspects psychologiques du locuteur en rapport avec l'usage qu'il fait des mots, que les variables de l'ordre de l'organisation du contexte.



philosophie contemporaine du langage, et ce dès lors que la notion de *condition de satisfaction* est une généralisation, vers d'autres types de phrase, de la notion de *condition de vérité* rattachée à la logique des prédicats qui étudie la quantification, les relations et les fonctions, ou plus spécifiquement, qui interroge les rapports entre les mots et les choses, entre les phrases et le monde. Le langage formel distingue ces questions d'ordre sémantique d'avec celles d'ordre syntaxique, lesquelles interrogent les relations entre les mots d'une expression ou d'un énoncé et entre les parties de ceux-ci. En somme, une étude syntaxique est un regard sur les aspects combinatoires, respectivement, entre les classes grammaticales et entre les fonctions grammaticales. .

En conséquence et quant à l'étude des représentations de signifié, à première vue, si la signification et le sens des énoncés causent une structure syntaxique déterminée, en écartant bien sûr toute considération pour les ambiguïtés des langues naturelles, alors, nous formulons la proposition selon laquelle les aspects pragmatiques du langage causent la signification et le sens des énoncés. Cependant, il convient de conclure en ajoutant qu'entre la cause, c'est-à-dire une structure sémantique, et son effet, c'est-à-dire une structure syntaxique, entrent en ligne de compte et entre ces deux structures, les aspects pragmatiques concernant ces rapports entre la psychologie du locuteur et l'usage qu'il fait des mots, ce qu'il veut dire. La doctrine de la causalité remis à Hume (1739) le conçoit par ces lois de la relation causales fondées sur les régularités à propos d'un événement qui en cause un autre. Aussi et pour déboucher sur la distinction avec les qualités existentielles, ou soit le deuxième statut que revêt la soutenance théorique de ces deux piliers du CECR (2001), il convient de détailler à propos de la notion de *concept*. Selon la théorie frégéenne du signe, le concept est prédicatif en le sens où il est la référence d'un prédicat chargé du concept lui-même et de la copule. Du point de vue de la physiologie, le concept remet à des qualités attribuées à un objet, que celui-ci soit effectif ou abstrait, et du point de vue de la logique, le concept donne une valeur de vérité à l'expression ou à l'énoncé. Mais le concept est le résultat d'un signal de prédication, dont la copule indique alors la substitution d'un prédicat par un qualificatif devenant le concept, ou, et dans le cas des noms propres, d'un signal arithmétique d'égalité lorsque la copule exprime une identité réversible, donc qui peut l'exprimer par le concept qui aura pris la place de l'identité, c'est-à-dire du nom propre.

En définitive, les conceptions de la psycho-physiologie, par la pragmatique, établiraient un résultat positif à propos de l'hypothèse initiale, selon laquelle la dichotomie entre linguistique et pragmatique contribue à l'inefficacité de ladite méthode de français. Sur les résultats des descriptions structurales ou que génèrent les relations entre les structures formelles, telle que et selon Chomsky (2009, p.187, traduction libre), « une structure profonde, une structure superficielle, une représentation phonétique, une représentation sémantique et d'autres structures formelles »⁶⁹ telles qu'une structure syntaxique et des représentations de signifié, il est nécessaire de concevoir que l'expression du signifié d'un attribut

⁶⁹ - Dans l'original: « *uma estrutura profunda, uma estrutura superficial, uma representação fonética, uma representação semântica e outras estruturas formais* ».



peut être soit un état psychologique du locuteur, soit une propriété logique, comme la condition de vérité. Pour l'auteur, cette variable psychologique remet à la psychologie comportementaliste et est un problème pour l'apprentissage d'une langue, car elle ne dispose pas d'une notion telle que celle de *compétence* qui est l'intériorisation d'un système de règles mettant en relation une structure syntaxique avec des représentations de signifié. Appliquée à l'éducation, cette psychologie béhavioriste, mentionne Chomsky (2009, p.131, traduction libre),

s'est intéressée au comportement et à l'acquisition ou contrôle du comportement. Elle ne dispose pas d'un concept qui correspond à la 'compétence', dans le sens où la compétence est caractérisée par une grammaire générative. La théorie de l'apprentissage s'est limitée à un concept étroit et certainement inadéquate de ce qui est appris – à savoir, un système de connexions de stimulus-réponse, un réseau d'associations, un répertoire d'items de comportement, une hiérarchie d'habitudes ou un système de dispositions à répondre d'un mode particulier, sous des conditions spécifiques de stimulus. Dans la mesure où la psychologie du comportement fut appliquée à l'éducation ou à la thérapie, elle s'est limitée par analogie à ce concept de 'ce qui est appris'.⁷⁰

En fin de compte, ce qui est appris s'oppose à cette conception du terme *inné* : Si les systèmes de connaissances extralinguistiques, le socle de la performance d'un locuteur, ont causé problème pour définir les relations entre les structures syntaxiques et les représentations de signifié qui correspondent alors à la performance, Chomsky (2009) aura placé la compétence comme gouvernant la performance et conclura que les relations sont des règles actionnées par l'aspect créatif de l'utilisation du langage. En somme, les structures cognitives, exprimant ces systèmes de connaissances et de croyances par l'entendement et la volonté, gouvernent ces systèmes. Cela signifie que le problème est à chercher au niveau de l'organisation fonctionnelle par la volonté et l'entendement.

Nous proposons la méthode de la doctrine pragmatique, de son point de vue méthodologique comme limite, ou soit de la conduite des idées dans un souci d'utilité pratique, en somme, des idées et objets plus existentiels que conceptuels et que nous définissons comme suit : b) Un statut ontologique sur lequel repose la connaissance de la réalité ou des faits de la réalité dans la substance abstraite de la pensée. À cette idée sur la réalité, nous avons alors rattaché les spéculations proposées par le point de vue théorique de cette doctrine, ou soit de la théorie génétique de la vérité. Celle-ci soutient la connaissance en tant que vérité seulement si les représentations et les états particuliers à base affective sont

⁷⁰ - Dans l'original: « *tem-se interessado pelo comportamento e pela aquisição ou controle do comportamento. Não dispõe de um conceito que corresponda a 'competência', no sentido em que a competência é caracterizada por uma gramática gerativa. A teoria da aprendizagem limitou-se a um conceito estreito e certamente inadequado do que é aprendido – a saber, um sistema de conexões de estímulo-resposta, uma rede de associações, um repertório de itens de comportamento, uma hierarquia de hábitos, ou um sistema de disposições a responder de um modo particular, sob condições especificáveis de estímulo. Na medida em que a psicologia do comportamento foi aplicada à educação ou à terapia, limitou-se analogamente a esse conceito do 'que é aprendido'».*



réalisables par la transcendance, c'est-à-dire par la réalité, à savoir, le monde matériel ou ses objets effectifs est le point sur lequel le contact, par les sens, réalise les perceptions dites *pures*. En d'autres termes, les représentations sont des idées abstraites sur les objets et desquels s'extraient leurs qualités pour les idées primitives.

Cette doctrine pragmatique, aussi soutenue par Berkeley (1920), ou par la doctrine de l'abstraction, tient en le discours historique ou la thèse de James (1911, p.76) à propos de la vérité et de la réalité dans des conditions de nature empiriquement radicale, où la pragmatique « s'attache étroitement aux faits, à la réalité concrète ; il étudie la vérité à l'œuvre [...]. La vérité, pour lui, devient un nom générique résumant les *idées de toute sorte, mais d'une valeur pratique définie, qui sont à l'œuvre dans l'expérience* ». Si cette horizon scientifique, de la psychologie descriptive américaine des écoles fonctionnalistes, fonda la pragmatique au début du XX^e siècle, cet dimension est aussi l'origine des principes de la psychologie appliquée de type comportementaliste, plus particulièrement, de la thèse centrale du conditionnement opérant skinnérien, ou lorsque les organismes vivants sont sensibles aux conséquences de leur comportement. En définitive, cette soutenance théorico-méthodologique est une tentative d'élaboration de résultats par une étude sur les représentations de signifié et dans la perspective de mieux cerner a), du point de vue de la pragmatique, le(s) motif(s) des états particuliers à base affective quant à leur présence dans les contextes énonciatifs d'apprenants, et, b) du point de vue linguistique, la nature des relations entre les structures syntaxiques et les représentations de signifié.

C'est la direction par laquelle il est prétendu de proposer la stratégie que nous nous sommes donnés et pour auxiliaire à l'acquisition de compétences à communiquer. Si notre objectif devient la proposition d'une ressource stratégique, lesdits didacticiens l'appuient en reconsidérant, spécifiquement et préalablement aux discussions sur le nouveau paradigme qu'est la perspective de type *actionnel*, ou soit la deuxième dimensions du CECR (2001), les ressources stratégiques appliquées sur les diverses composantes. Si leurs recherches concernent l'application des stratégies de compensation lors de l'acquisition de ladite compétence, la concernant, Canale & Swain (1980 *apud* BÉRARD, 1991, p.19) l'envisage dans leurs catégories. Exerçant un pouvoir de compensation sur la composante grammaticale et sur la composante sociolinguistique, la composante stratégique est donc concernée dès le début de l'apprentissage et remet à « l'ensemble des stratégies de communication qui permettent de compenser les ratés de la communication ». Nous mentionnons que les premiers éléments de communication à acquérir, dès le début de l'apprentissage, remettent et selon ladite méthode de français, à des normes d'usage du langage et basées sur les comportements socio-linguistiques et culturels. Et pour Moirand (1982, p.20), les ressources sont aussi de compensation et au moment de l'actualisation de ladite compétence ou quand se présente les quatre composantes – linguistique, discursive, référentielle, socioculturelle – à l'apprentissage, alors surgissent les « stratégies individuelles de communication ». Nous pouvons conclure qu'avant la réorganisation du CECR (2001), l'intérêt portait sur l'approche dite *communicative*, mais vers son évolution lorsque, le problème de la primauté sur la relation entre les composantes était et est encore le centre des débats en didactique des



langues étrangères. Ainsi, la composante référentielle soupçonne, tout autant que la notion d'autonomie, puisque l'être agit dans ses contextes naturels selon la nouvelle approche nommée ci-dessous, une avancée en faveur de la restauration du CECR.

Bien que le CECR (2001) n'ait toujours pas omis ladite approche traditionnelle dans ses conceptions, cependant, il prendra l'approche dite *actionnelle*, et ce de façon légitime face à un monde en constante évolution vers sa globalisation et son autonomie, en somme, ce que nous inspire la composante référentielle de Moirand (1982). Mentionnée par Bérard (1991, p.19), cette composante est révélatrice pour le défi que l'on s'est donné, à savoir, une ressource stratégique par l'action qui considère « la connaissance des domaines d'expériences et des objets du monde et de leur relation ». L'hypothèse, préalablement citée et pour y répondre, précise la procédure pour atteindre les résultats : Suivre et appliquer des données à la fois d'un déterminisme biologique, la mémoire génétique et la mémoire comportementale, et d'un déterminisme socio-historique, l'organisation de l'environnement. Et nous nous tournons vers des résultats de l'ordre d'une théorie prospective, car s'il est possible de mesurer les conséquences, il est alors possible d'anticiper les actes de demain. Enfin, la valeur scientifique tient en l'observation des conséquences qui découlent des actions réelles. La cause que nous avons proposée – les aspects pragmatiques du langage causent la signification et le sens des énoncés, qui eux-mêmes causent une structure syntaxique déterminée – laisse entrevoir qu'elle touche le comportement d'un point de vue psychologique et qui peut subir des modifications sous l'effet de la structure fonctionnelle de l'organisme. Plus simplement, des actions consciencielles réorganiseront les comportements verbaux face aux nouveaux événements ou contextes sociaux qui représentent la connaissance de la réalité. La démarche ainsi concernée est fonctionnelle pour l'analyse de cette réorganisation et propose en quelque sorte un renforcement de la dite méthode, et ce par les résultats d'une pragmatique tournée vers les actions, au moins dans une durée allant des premiers apprentissages aux derniers apprentissages. Par conséquent, chaque expérience réalisée compte pour les conséquences, c'est-à-dire pour les expériences du présent et celle à venir dans un futur proche. Bergson (1965) explicite les conséquences des principes pour sa théorie de la mémoire. L'auteur parle d'utilisation de l'expérience passée pour l'action présente sous forme de reconnaissance. Aussi, nous nous sommes tournés vers James (1913) et son œuvre intitulée *L'idée de vérité*. L'ouvrage est à vrai dire d'un grand intérêt scientifique, les fondements et les lois de la théorie génétique de la vérité sont précisés méticuleusement, et ce dans l'optique de développer sa thèse sur la pragmatique.

L'expérience selon l'approche *actionnelle*

Nous mettons à contribution l'*action*, laquelle est mentionnée avec le mot *pratique*, dans la première acception de l'entrée lexicale *pragmatique*, du grec ancien *Πραγματολογία*. Et cette contribution est considérée dans son rapport avec la notion a) d'*autonomie* chère aux ressources stratégiques du CECR (2001), cette notion en étant l'objectif, et b) d'*expérience* à concevoir en conformité avec un apprentissage



compris dans une durée sans intervalle d'interruption, comme le conçoit le dispositif de la perspective de type *actionnel*. Qu'il puisse en être ainsi, c'est dire de ces deux notions qu'elles sont définitives de la pleine signification des activités de compréhension⁷¹ orale et écrite, que celles-ci soient globales ou sélectives. Et ces activités sont encadrées, de manière plus générale, par notre définition initialement proposée au sujet des actes de parole, ceux concernés dans ladite méthode de français et pour l'acquisition des compétences de communication mentionnées dans le CECR. En somme, nous avons défini que nos comportements sont entourés et régis par un ensemble de normes sociales. En conséquence, ces activités, introduites par trois actes de parole sous chaque unité et en assurant par un support audio-visuel, ou soit audio ou soit visuel, la contextualisation de chacun d'eux, permettent ensuite le réemploi⁷² des normes sociales de langage et au moyen des contenus de production orale ou écrite, ou bien les deux, desquels débouche une tâche finale en vue de conclure l'unité, et ce par un exercice d'écriture et/ou d'oralité en contexte social réel déterminé par ladite méthode didactique. Cette chronologie d'événements étant posée, nous avons aussi et naturellement remarqué que dans l'ensemble des événements, les répétitions des normes socioculturelles se succèdent au fil des contenus à étudier, en somme, ce qui montre la soutenance du réseau d'habitudes que conçoit la méthode behavioriste.

Pour autant, nous souhaitons mettre à la lumière le processus de modification du comportement qui s'y prête. Considéré comme étant une technologie en les termes du conditionnement opérant skinnérien, ce processus prouve tout autant la scientificité de sa méthode d'expérimentation que ce réseau d'habitudes. Dans les soubassements théoriques des nouvelles méthodes audio-visuelles en didactique des langues, lesquelles apparurent au cours des cinq dernières décennies du XX^e siècle, si nous agissons sur un environnement conditionneur, ou sur l'organisation d'un certain contexte, cette action peut être fonctionnellement reliée en direction de compensations, renforcements ou conséquences, c'est-à-dire d'une récompense qui représente la réussite même de la consigne réalisée. Dans un contexte scientifique ou de laboratoire, cette satisfaction correspond aux résultats des analyses, pour ce qui est des travaux expérimentaux sur la vérifiabilité des théories de type *stimulus*-réponse-renforcement.

⁷¹ - Selon le CECR (2001), une réponse est attendue en développant des aptitudes à la compréhension ou à la vérification de la compréhension. Si ce développement est l'objectif des activités de compréhension globale, leur réalisation est marquée par un travail autonome développant et/ou vérifiant l'identification et la reproduction de l'information d'un texte. Si ce développement est l'objectif des activités de compréhension sélective, une reprise des expériences du passé fait dès lors appel à la mémoire, et ce, premièrement, lorsque les aptitudes à acquérir concernent la compréhension de chacune des parties d'un texte, parties qui renvoient à des composantes spécifiques, et, deuxièmement, lorsque l'apprentissage est compris dans toute l'intervalle de sa durée, c'est-à-dire en contexte pédagogique et naturel.

⁷² - Le réemploi des normes d'utilisation du langage part du principe que les connaissances socioculturelles ont été acquises lors de l'étude des contenus et de la structure des textes dans les activités de compréhension globale et sélective, et dont le discours et le domaine sont familiers ou devenus familiers à l'apprenant. Outre que la réalisation de diverses expériences permet d'acquérir une familiarité avec les normes d'usage du langage, les supports audio-visuels familiarisent plus efficacement l'apprenant face à ces normes, et ce dès lors que de tels supports présentent des actions dans la vie réelle et quotidienne, et par des situations de communication dans lesquelles interagissent généralement un locuteur et un interlocuteur.



Toutefois, les seules contributions de cette psychologie scientifique sont de l'ordre d'une philosophie moniste qui se dénoue a) des considérations pour la conscience et b) des mouvements d'ordre physiologique à la suite des perceptions pures ou extérieures, à l'inverse de nos considérations. En effet, si nous considérons la ressemblance dans la différence, c'est-à-dire la possibilité d'une même qualité pour deux objets distincts, nous concevons dès lors les opérations abstraites de l'esprit.

Dans une certaine mesure et en notre faveur, d'un point de vue théorique, cette psychologie comportementaliste, étant une variante des psychologies appliquées, crée un amalgame pour les autres monistes, ceux de l'introspection ou du mentalisme. En effet, Chomsky (1969, p.31) l'indique en mentionnant que « Olds a rapporté un cas de renforcement par stimulation directe du cerveau, dont il a conclu que la récompense ne satisfait pas nécessairement un besoin physiologique, et ne supprime pas nécessairement un stimulus de besoin ». Le *stimulus* est ici rapporté à un état psychologique qui répond à un acte d'attention et de volonté, et ce sous l'effet d'impressions de sensation et d'impressions de réflexion. Cette psychologie comportementaliste, nous pourrions tenter de l'acclimater en la faisant se situer dans un contexte empirique. Le besoin deviendrait un état de conscience adapté à toute la durée de l'apprentissage de l'ensemble des événements, et ce à l'encontre de ce que mentionne Chomsky (p.19) à propos de Skinner : « une autre variable qui peut affecter le taux [de réponse] est le besoin, que Skinner définit opérationnellement en termes d'heures de privation de [renforcement ou compensation] et du conditionnement sur la force de la réponse ». On testerait alors le besoin, cet état de conscience lié à un acte d'attention et de volonté, pas seulement dans le contexte pédagogique concret, mais aussi au sein du contexte naturel, selon ce que conçoit la perspective de type *actionnel*. Sinon, laissons cette psychologie comportementaliste en ce que son auteur la conçoit, à savoir et selon son paradigme expérimental du conditionnement opérant, la force de la réponse et le renforcement qui la contrôle, sont l'effet d'une cause leur étant contingente par les heures de privation. La cause, étant l'organisation d'un environnement de laboratoire, réalise les conditions propices aux *stimuli* de nature physiologique.

Nous expliquons brièvement nos convictions, comme notre entendement cherche à les conceptualiser. Rapportons le besoin, c'est-à-dire l'état de conscience attentif, dans le contexte naturel, ou soit entre deux apprentissages en contexte pédagogique. La perception intérieure, par un état de conscience que l'attention concentre pour la volonté de récompense, réalise des représentations à partir de qualités d'objets connus ou découverts lors des apprentissages en contexte pédagogique. Si cette perception intérieure est bien l'instant naissant d'une nouvelle expérience dans le présent et dans l'intervalle, en revanche, sa réalisation tient en une reconnaissance du passé, c'est-à-dire en des expériences vécues et senties. Qui plus est, c'est bien là lieu de modification du comportement. Nous avons signalé que cette instant naissant dans l'intervalle, l'apprentissage en contexte naturel, est en ce qu'est l'état mixte dans l'intervalle chez Bergson (1965, p.55) : « J'ai commencé par un état où je ne distinguais que ma perception ; je finis par un état où je n'ai plus guère conscience que de mon automatisme : dans l'intervalle a pris place un état mixte, une perception soulignée par un automatisme naissant ». En outre, nous insistons encore sur ce point, c'est-à-dire sur l'importance qu'a la ressemblance dans la différence.



Envisager que cet état de conscience est sous le régime des deux facultés de l'esprit, ou soit l'entendement et la volonté, laisse présager que les ressources stratégiques adviennent à la suite d'une adaptation du comportement et par les perceptions intérieures.

Si nous considérons l'usage des normes socioculturelles selon les deux sociétés, puisque la langue d'apprentissage est aussi apprise dans le contexte socioculturel naturel, il y a dans la différence qu'est deux objets distincts, par exemple un individu dans la société de la langue d'apprentissage et un individu dans celle du contexte naturel, cette même qualité existante et qui concerne le pronom de traitement de la personne, *vous* et *tu/te* dans *je vous remercie* et *je te remercie*, lesquels pronoms existent dans l'autre société et pour les mêmes expressions, en somme, une existence qui prouve la ressemblance. Or, la différence est plutôt dans l'adaptation du comportement, à savoir, cette adaptation est nécessaire dès lors que les deux sociétés n'emploient pas ces qualités de manière identique ou ressemblante, c'est-à-dire que l'objet de l'une ou l'autre société n'est pas traité de la même manière. C'est donc l'aspect pragmatique du langage qui est ici reconnu, l'action du corps par une attention particulière et ses conséquences pratiques dégagent que le comportement s'est adapté et si les conséquences pratiques ne sont pas satisfaites, l'adaptation n'est pas réalisée. En définitive, si pour un même pronom de traitement la norme de son usage diffère entre les deux sociétés, et si leur idiome respectif possède en leur utilisation naturelle, de bon droit civique, ceci de commun, c'est-à-dire l'existence et l'utilisation normale du traitement de la personne, alors, l'attention qui concentre un état de conscience particulier, est productive pour la modification du comportement verbal. L'attention est une fonction particulière de la conscience et reliée à ses deux aptitudes, l'entendement et la volonté. Cette fonction justifie qu'elle règle le comportement, elle le génère.

Outre cette conviction de l'ordre de la pédagogie et de la didactique, et susceptible d'accompagner le comportement dans sa conduite, grâce aux organes sensori-sensoriels, selon la base théorique des nouvelles méthodes audio-visuelles, s'ils nous sont venus les pronoms de traitement en la pensée, sous l'acte de parole *entrer en contact* dans l'unité initiale du manuel didactique, cette révélation tient en l'envergure qu'a l'éducation représentée par les actes de civilité dans certains genres interactifs sociaux, entre autres et dans les deux sociétés, tels que ceux requis dans le système hiérarchique des institutions de production de biens et services, de l'éducation. La ressemblance dans l'action entre les deux contextes, ressemblance pour la validité scientifique de la démonstration sous l'angle d'une expérience nouvelle et dans le présent, est concomitante avec la réorganisation de la structure fonctionnelle de la conscience. Et ceci, de par l'action dans le présent de l'expérience nouvelle, laquelle résout sa nécessité à la volonté que l'homme a d'évoluer dans les sociétés modernes, et de par le mouvement de la perception intérieure dans le présent, lequel va chercher le passé dans les perceptions antérieures, mouvement qui, dans la même durée, réorganise la structure de la conscience. Ainsi, du point de vue théorique et de la méthode, ces faits confirment-ils l'expérience, en d'autres termes, la modification du comportement, c'est-à-dire est-ce que l'entraînement des pronoms de traitement hors contexte pédagogique d'apprentissage peut avoir condition de renforcement pour le renforcement même, ou



mieux, pour la conséquence pratique et de satisfaction tournées vers l'avenir, ou le succès des tâches à réaliser dans l'ensemble des contextes d'apprentissage des langues étrangères ?

Posons le point de vue didactique sur la méthodologie donnée par la composante fonctionnelle et reliée à la compétence pragmatique au regard du CECR (2001). Pour autant, débutons selon la définition que Jean-Louis Dumortier (2007, p.129) entend par compétence à communiquer : « l'aptitude à mobiliser les ressources nécessaires pour résoudre les problèmes inhérents à une situation de communication (au moins partiellement) nouvelle, apparentée à une classe de situations de communication familière à l'agent ». Si l'auteur parle en la logique de la perspective de type *actionnel* comme l'inspire la seconde classe, et globalement pour les deux classes, la conclusion de notre argument valide notre ressource stratégique, et ce par le besoin d'un état de conscience à saisir en contexte naturel. L'auteur initie de manière à ce qu'une question vienne à l'esprit, qui, de prime abord, suggère une théorie de la mémoire de type bergsonienne, plus spécifiquement, les considérations de l'auteur à propos de la reconnaissance : S'il faut que le sujet apprenant, ou tous les individus de manière générale, puisse entretenir les acquis produits dans son contexte naturel afin de les réutiliser à bon escient dans le contexte pédagogique, sous quelle forme l'action, après constitution de la nouvelle expérience ou modification du comportement, doit tenir dans la durée ? On parlerait volontiers d'habitude pour la résolution de ce problème. Néanmoins, ne voyons nous pas qu'un raisonnement sur la base d'un travail de répétitions identiques serait lassant, et par le même inefficace. Et pour cause, premièrement, le résultat qu'établit Bérard (1991, p.13) avant la restructuration du CECR (2001), soit « certaines habitudes de l'élève dans sa langue maternelle, par exemple l'utilisation des règles grammaticales, ne sont pas réinvesties dans les méthodes audio-visuelles ». Outre qu'un réseau d'habitudes soit soutenu théoriquement par la méthode skinnérienne, nous pensons que les contenus rattachés aux contextes sociaux, dans ledit manuel didactique, sont en nombre insuffisant au regard de l'intégralité des habitudes dans la réalité. Deuxièmement, la réduction à néant d'une attitude curieuse et motivée, liées à la volonté de notre besoin d'état de conscience. Observons succinctement le point de vue didactique, ou mieux, quels sont les changements prévus pour attiser la curiosité en constance et de ce fait, comment entretenir les acquis selon la compétence pragmatique, celle en ordre depuis la publication de la dernière version du CECR ?

Les répétitions, objet oral et écrit dans la succession des contenus sur les activités didactiques nommées antérieurement, sont et selon la ressource stratégique, efficaces lorsqu'associées à l'attention de la conscience. En outre, cet état de conscience permet a) de réorganiser la structure fonctionnelle de la conscience dans le contexte naturel, ainsi, b) de renforcer les répétitions par la ressource stratégique, et ce dans un mouvement de durée déterminée sans intervalle d'interruption, lequel étale les contenus d'apprentissage jusqu'à la tâche finale. Ainsi confondues, les deux dimensions du CECR (2001) sont réitérées, celles que portent la problématique : La didactique du plurilinguisme et de l'interculturalité ; Le mode d'apprentissage par la perspective de type *actionnel*. En posant les conceptions du CECR (2001, p.99) que revêt leur soutenance didactique, reprenons par ce que cite initialement Dumortier (2007). La composante fonctionnelle comprend l'aptitude à mobiliser les « schémas (modèles



d'interaction sociale) qui [...] comprennent des suites structurées d'actions [...]. Sous leur forme la plus simple, on trouve des paires telles que : question → réponse ; déclaration → accord/désaccord ; requête → acceptation/refus ; salutations/toast → réponse ». Du point de vue qualitatif, nous comprenons que de telles actions diversifient les répétitions et en correspondant à la réalité. Cependant et du point de vue quantitatif, nous comprenons aussi que leurs schémas sont en nombre insuffisant en vue de la totalité des normes sociales d'utilisation du langage et des actions dans l'environnement naturel.

Dans l'objectif de terminer la durée sur la tâche finale où sa réponse est réalisable par un état de conscience, notre besoin est – citons qu'en termes d'espace et qu'en termes de temps, comme parties de la structure fonctionnelle de la conscience, le besoin est l'action de la perception intérieure en ce qu'est l'intervalle entre deux présences dans le contexte pédagogique – en ce qu'est le besoin à des fins fonctionnelles dans les situations préconisées par le CECR (2001), celles des domaines réels du public, du privé, de l'éducation et de la profession. Aussi, nous remarquons que ces quatre suites sont en quelque sorte efficaces, et ce lorsque celles-ci sont auxiliées par une multitude de micro-fonctions, là aussi préconisées par le CECR et comme l'informe la question retenue (réf. Tableau 1). Et les observations sur ledit manuel didactique, notamment sur le mode de contextualisation de chaque acte de parole, permettent le constat d'une évolution en faveur des méthodes audio-visuelles qui, et pour être dénouées de la tradition ou des méthodes du structuralisme européen, se voient encadrées d'un fonctionnalisme américain remarquablement bien représentée chez James (1911 ; 1913). Si donc la soutenance par les conséquences des principes, d'abord sur la théorie de la mémoire vue par Bergson (1965), et lorsque, nous le réitérons, l'auteur parle d'utilisation de l'expérience du passé pour l'action présente sous forme de reconnaissance, et, ensuite, sur des considérations pour la thèse de James (1913), à propos de la pragmatique en général, laquelle trace alors notre horizon.

L'expérience comme phénomène psychophysique

La méthode de Bacon (1851) porte notre vision sur l'essence même de notre cause : La réorganisation de la structure fonctionnelle de la conscience modifierait le comportement. Elle consisterait en un mouvement à partir de la perception intérieure du présent. Ce mouvement va chercher, dans les perceptions du passé, les expériences et/ou fragments d'expériences et les ramène vers l'action du présent, ou soit dans l'instant de l'expérience nouvelle. Pour ce faire, la perception intérieure du présent doit nécessairement être accompagnée de notre besoin, un état conscient d'attention. La place importante que cet état tient ici, a imposé une étude sur la relation qu'est la ressemblance dans la différence. Pour autant, l'étude concernait les qualités des objets et venues des sensations. Dans ce mouvement, vient alors les opérations de l'esprit, lesquelles lui sont fidèles. Stuart Mill (1866) a contribué en apportant sa philosophie de l'induction liée à sa méthode. Et ces opérations de l'esprit se localisent là où l'indique Bacon (1851, p.10), c'est-à-dire lorsqu'il est question d'établir « des degrés de



certitude, de donner de l'appui aux sens par une réduction des objets, mais en rejetant presque tout le produit des premières opérations de l'esprit qui suivent immédiatement les sensations, la route nouvelle [...] devant commencer aux perceptions des sens ». Par perception des sens, il faut concevoir ici les perceptions sur les attributs ou les qualités des objets, et non sur ces objets perçus ou sentis par les organes sensoriels lors de l'expérience visuelle et de l'expérience auditive. Dans ce cas contraire, il ne peut y avoir de ressemblance, puisque nous touchons à ce qui est authentique chez un objet, c'est-à-dire ses qualités strictement conceptuelles. Le lieu de ce commencement, ou dans le processus intracérébral, Bergson (1965, p.25), avant de mettre en jeu le rôle de la mémoire dans la production de représentations, le renvoie aux conceptions des psychologues qui s'en accordent : « Supprimez l'objet perçu en conservant ce processus interne; il lui semble que l'image de l'objet demeure [...] on conclut de là que le phénomène cérébral suffit à la production de l'image ».

Mieux cerner l'organisation de la structure fonctionnelle de la conscience, c'est mieux considérer le mouvement ou la succession des idées simples et réalisée par les qualités des objets. C'est donc un tropisme pour la doctrine de l'abstraction qui fut pratiqué, et ce par les considérations de Berkeley (1920). Enfin, le soutien du raisonnement, premièrement, concerne les observations de Bacon (1851) et de James (1913). Le rapprochement des deux auteurs tient en les propriétés d'une idée. Qui plus est, ces sciences sont actives pour le premier, et les idées ont une valeur active pour le second. L'analogie consiste en les opérations de l'esprit qu'ils conçoivent chacun. Effectivement, chez l'un, nous extrayons, par la perception extérieure ou des sens, les principes des objets afin de produire de nouveaux faits particuliers. On peut dire qu'il y a un effet de transformation ou de génération et que la cause est les propriétés des objets. À la base, l'explication d'un fait se trouve dans un autre fait réel et déjà connu, dont celui-ci n'est qu'une conséquence, en somme, un mode de raisonnement explicatif qui remet à la théorie de la causalité selon Hume (1739) et pour la description de chaque événement. Chez l'autre auteur, les propriétés des objets ou les connaissances de la réalité sont extraites et produisent, par transcendance, les effets particuliers, c'est-à-dire la vérité des idées – que James appelle sentiments de quelque chose, – en somme, ce qui est leur valeur active. Entre les deux auteurs et par cet effet actif, entrent alors en correspondance une psychologie descriptive chez l'un et soutenu par Brentano (2008) et un empirisme radical chez l'autre. Toutefois et deuxièmement, la continuité des recherches, sur la modification du comportement, demande que soient développées les observations de Bergson (1965, p.24) sur les théories de la perception. En effet, la perception peut représenter la seule image nécessaire à l'expérience nouvelle, et ce si nous considérons que « la structure du cerveau donne le plan minutieux des mouvements entre lesquels vous avez le choix [...], perception consciente et modification cérébrale se correspondent rigoureusement ».

De toutes les idées communes entre plusieurs corps ou objet, il est possible tirer des ressemblances à propos de leurs qualités. Ces ressemblances sont, pour Berkeley (1920), nécessaires à l'effectivité des opérations de l'esprit, sans quoi cette valeur et ces sciences ne seraient point actives. En conséquence, la doctrine physique de Bacon (1851) cadre l'étude de la perception sur notre cause,



l'attention comme état de conscience, et ce dans une première approche : Les conséquences physiques des vérités, impliquées dans un esprit humaniste par les méthodes des pragmatistes, sont dans le *Nouvel Organum* de Bacon (p.90), plus spécifiquement, dans le *Livre deuxième* qui traite de la pratique des deux méthodes, les anticipations de l'esprit et l'interprétation de la nature, en somme, le but de la science humaine d'après cette seconde méthode : « Créer une nature nouvelle dans un corps donné, ou bien produire des natures nouvelles et les y introduire, tel est le résultat et le but de la puissance humaine ». Deux formes de connaissance, connaître et savoir, interrogent James (1913, p.12) sur le rapport, ou soit entre matière, considérée par les phénoménalistes, et esprit, considéré par les intellectualistes. Mais finalement, lorsque « notre connaissance des choses a atteint sa perfection [...], ne doit-il pas rester à côté d'elle et inextricablement mêlée à elle, quelque connaissance directe de *ce que* sont, qualitativement, les choses sur lesquelles porte la connaissance conceptuelle, indirect ? » Pour y répondre, une deuxième approche continue notre horizon. Centrée sur la connaissance conceptuelle, cette continuité interroge aussi l'effectuation des opérations de l'esprit. Mais de prime abord, et par le rôle qu'a la mémoire lors des perceptions internes, le monde matériel ou effectif paraît nécessaire. Bergson (1965, p.23), pour parler des conséquences mentales de James (1913) suivant les lois psychologiques ordinaires, l'informe, et ce par la manière de réaliser la représentation : « on la passe hors de l'espace, pour qu'elle n'ait plus rien de commun avec la matière d'où l'on était parti : quant à la matière même, on voudrait s'en passer, on ne le peut cependant ». En effet, sur la matière se dessine les contours de la représentation.

Or, si les idées peuvent ne pas être la copie fidèle d'un objet, comme le conçoit James deux années plus tôt dans son ouvrage intitulé *Le pragmatisme* (1911), pour quelle raison y aurait-il dépendance entre les considérations des rationalistes, celles sur les effets qui ne constituent pas la vérité mais qui cependant l'accompagnent, et qui plus est sur l'existence nécessaire de l'objet quant à la vérité des objets, avec les considérations des intellectualistes ? Et dans le cas où l'indépendance se produit, conviendrait-il vraiment de rejeter l'entendement conçu par les matérialistes à propos de la vérité ? Ceux-ci comprennent le mot *sens* par nos organes sensoriels et non par les mécanismes sensori-moteurs. En définitive, la première acception ou ces organes informent de la matière, c'est-à-dire de l'existence des objets hors de l'esprit, tout autant que ces organes se servent alors seulement des perceptions immédiates. Pour l'autre acception du mot *sens*, à l'inverse ces mécanismes informent de la substance qu'est l'objet dont certaines qualités lui sont attribuées, c'est-à-dire par la relation de ressemblance ou par les qualités que l'entendement est capable d'attribuer à un objet. Bien que l'on aperçoive une dérivation, celle vers les constituants grammaticaux de l'énoncé, en voulant parler de substantifs et de leurs attributs, pourtant, nous touchons ici au point nodal des conditions théoriques traditionnelles à propos des méthodes didactiques, à savoir et selon la linguistique structurale, elles ne considéraient que les substances/objets et leur authenticité, considération qui est le tenant des théories structuralistes, lesquelles s'opposent à la variété de qualités pouvant être attribuées à une même substance/objet, et par là, aux théories fonctionnalistes ici conçues. Pour mieux dire, rappelons qu'une même qualité peut être attribuée à plus d'un objet.



L'intérêt scientifique, quant à l'ouvrage intitulé *L'idée de vérité*, prédomina pour le mouvement pragmatiste. De l'ordre de la théorie, James (1913, p.9-10) y précise les fondements et les lois de sa théorie génétique de la vérité. Son optique, laquelle résulte des motifs quant aux deux approches que nous développons – l'explication des effets particuliers physiques et intellectuels – et proposées pour décomplexifier les opérations de l'esprit, développer une thèse du pragmatisme sur la base de « la 'valeur active' que doivent posséder les idées, pour être vraies, consiste en effets particuliers, physiques ou intellectuels, réels ou possibles, que ces idées peuvent déterminer de proche en proche à l'intérieur de l'expérience concrète ». En termes de philosophie moderne, l'auteur s'appuie sur sa propre approche méthodique en passant par la théorie de la réalité, explicitée dans l'oeuvre *Le pragmatisme*. James (1911, p.56-57) y définit que le côté pratique des expériences est abordé sur la conséquence des idées, en somme, en cherchant à interpréter chaque « conception d'après ses conséquences pratiques : que telle conception fût vraie, et non telle autre, quelle différence en résulterait-il pratiquement pour un homme? Qu'aucune différence pratique ne puisse être aperçue, on jugera que les deux alternatives reviennent au même ».

L'auteur reçut les honneurs d'Henri Bergson qui rédigea son introduction. Ce dernier informe des motifs du second ouvrage qui suivra deux années plus tard : « La structure de notre esprit est donc en grande partie notre oeuvre [...]. Là est, ce me semble, la thèse la plus importante du pragmatisme, encore qu'elle n'ait pas explicitement été dégagée. C'est par là que le pragmatisme continu le kantisme ». Que cette seconde oeuvre puisse répondre aux deux questions posées précédemment, et appuyées par Bergson (1965), en revanche, l'intuition sur les réponses tiendrait en la nature de l'esprit qui réalise ses idées et agit sur celles-ci. La prochaine partie en découle avec la participation de Berkeley (1920), à savoir, les considérations des matérialistes et des intellectualistes sont-elles dépendantes ? En effet, cette intuition puisque, la réorganisation de la structure fonctionnelle de la conscience tiendrait en la deuxième faculté intellectuelle de celle-ci, la volonté. Et ce si l'on en croit Bergson (1965, p.65) à propos du schéma de cette structure, plan qui rend surtout possible le choix des mouvements pour l'intellectualiste. En somme, l'auteur tire une conclusion sur la correspondance entre perception consciente et modification cérébrale : « La dépendance réciproque de ces deux termes tient donc simplement à ce qu'ils sont, l'un et l'autre, fonction d'un troisième, qui est l'indétermination du vouloir ».

Sur la spéculation des besoins et la volonté de croire, pour valider sa théorie génétique de la vérité, James (1913) montre que la vérité est un prédicat qui doit s'appliquer à l'idée, en définitive, ce que nous avons précédemment démontré à propos du dérivé. À savoir, l'attribut de l'objet est les qualités en ce qu'est la vérité ou le prédicat pour l'idée selon James (p.136-137), qui, situé dans une philosophie intellectualiste hors du sens commun, ce dernier concevant les perceptions et réalités physiques comme identiques, suit les critiques par lesquelles l'objet se trouve au-delà de la perception pure ou immédiate : « Un *conflux total de l'esprit avec la réalité* serait la limite absolue de la vérité ; il ne pourrait y avoir de connaissance meilleure ou plus satisfaisante que celle-là [...] jusqu'au point où nous-même et la réalité en viendrons à *nous fondre l'un dans l'autre* ». Ainsi, le monde matériel se fond avec le monde spirituel



pour la connaissance ou pour cette vérité, et l'hypothèse de la volonté pouvant réaliser l'état de conscience lié à l'attention serait viable si cette connaissance est acquise. En conséquence, qu'en est-il de la modification du comportement aux ordres de l'entendement de ce pragmatiste ou à propos de la propriété des idées, c'est-à-dire de leur valeur active que nous résumons en une relation, d'abord, en collaborant avec le *Nouvel Organum* (1851) de Bacon, puis Berkeley (1920), et, ensuite avec Bergson (1965) à propos des conséquences sur les idées et qu'ont les principes de sa théorie de la mémoire, et enfin Locke (1735) à propos de sa philosophie sur l'entendement.

L'expérience de la perception extérieure

Nous sommes intervenus sur les premières opérations de l'esprit, ainsi, sans que la mémoire ne soit pour l'instant entrée en ligne de compte. Pour autant et suivant le schéma de l'induction, c'est-à-dire des idées simples aux idées composées ou complexes, fut démêlée, dans un premier temps, la méthode scientifique s'attachant aux uniformités de succession entre les phénomènes psychiques, et ce sous le processus de la perception extérieure qui les produit. Et l'intervention fut validée scientifiquement par les règles de l'induction qui établissent les lois fondamentales soutenues par Stuart Mill (1866) et l'activité sensori-moteur ou le processus psychophysique soutenu par Bergson (1965). La science a depuis longtemps démontré que seul l'esprit a la capacité d'isoler les particules constituantes des idées générales, celles des connaissances générales. Pour ainsi dire, le réceptacle est alors l'esprit duquel est observée une cause, c'est-à-dire la relation de ressemblance unissant les idées simples entre elles, et ce par une action de la perception intérieure. La nature de l'esprit la configure selon des lois empiriques ramenées à Brentano (2008).

Mais dans cette étude, et à propos de cette nature, qu'on s'en tienne à la dépendance entre le phénomène physique et le phénomène psychique, ou mieux, à déconsidérer, comme l'indique Brentano (2008, p.60), la déduction des « lois fondamentales de la succession des lois psychiques qui régissent les phénomènes physiologiques ». Qui plus est et pour la production des idées complexes, les idées simples sont générables et transformables par la conscience, lorsque son action, se faisant sur le mode de perception extérieure, se réalise alors d'après ce que résume Bergson (1965, p.24) : « l'indétermination du vouloir ». En effet, cette indétermination permettrait que se correspondent la perception extérieure et l'organisation de la structure fonctionnelle de la conscience. Horwicz (1872 *apud* BRENTANO, 2008, p.61) détaille en indiquant que la physiologie « fournit les conditions spéciales de la présence de l'âme dans l'organisme ainsi que de leurs relations mutuelles [...] la certitude méthodologique que l'organisation de l'âme, dans ses traits les plus généraux et les plus anciens, correspond nécessairement à l'organisation du corps ».

Quand bien même la psychologie, à propos de l'existence des idées abstraites vue par Berkeley (1920, p.10), « suppose toujours qu'elles sont formées par abstraction », il nous a cependant semblé notable de



stipuler que l'effet de cette formation était dépendant d'une origine. À l'inverse des idées de la psychologie mentaliste, nous concevons l'intérêt du corps ou de l'objet effectif. Telle une pierre deux coups, il permet le contact sensori-sensoriel extérieure, donc la sensation physiologique qui se passe déjà à l'intérieure, sur les conduction ou les fibres nerveuses. L'objet est ainsi la pierre de touche du flux sensori-moteur, c'est-à-dire de la conduction des ébranlements, comme appelle Bergson (1965, p.23) le mécanisme abstrait ou l'effet de la perception sur l'objet effectif, et ce à partir des organes sensoriels. De là ou de ce « tout du mécanisme de la perception », une image est produite, traduisible en une idée simple. Par ce mode d'existence de l'idée, si nous avons voulu démontrer que l'expérience sur un objet effectif réalisait l'idée, c'est pour, et maintenant soutenu par l'aspect quantitatif des expériences, placer ici-même la relation de ressemblance dans l'association des idées simples, et ce par les qualités venues des sensations. À savoir, si un complexe d'images ou d'idées permet à la structure de la conscience de les organiser de manière à ce qu'elle les cimente par ressemblance et pour la production d'une idée complexe, alors, une expérience nouvelle est produite. Serait-ce, pour sa réorganisation, la fonction qu'à cette structure ?

Mais la ressemblance advient si l'expérience dans le présent va chercher ce qui lui correspond dans le passé. C'est donc une perception intérieure. Voyons l'apport de Stuart Mill (1866, p.23) sous le couvert de la méthode de l'induction, dans le cas où la cause n'est pas l'union des idées simples se continuant pour une idée composée, mais la sensation physiologique reçue d'un seul et unique objet physique : « un état de conscience ressemblant tu premier, mais d'intensité moindre, peut se reproduire sans la présence d'une cause semblable à celle qui l'avait produit d'abord [...]. On énonce cette loi en disant, dans le langage de Hume, que chaque *impression* mentale a son idée ». Hume (1739) et Stuart Mill (1866) considèrent en ce sens, qu'un objet extérieur peut être perçu à l'intérieur, et ce par l'impression de sensation, cependant, à la condition que l'état de conscience premier résulte d'une cause, ou soit d'un objet physique perçu à l'extérieur et donnant naissance à une sensation physiologique comme élément psychique primitif ou de premier ordre. Ces considérations fixent notre point de vue sur l'état de conscience lié à l'attention. Aussi, nous ajoutons l'autre impression que Hume (1739) indique, ou soit celle de réflexion, car nous exploitons sa méthode pour guider notre développement. En somme, il est plus pertinent de dire que, de l'une comme de l'autre impression dépend la production d'une idée, ou d'un état de conscience selon Stuart Mill (1866), et ce malgré que l'impression de réflexion soit celle qui mette l'idée complexe à la lumière de la représentation.

Présentons le processus. Si par rapport à leur situation dans l'espace-temps une impression de sensation est antérieure à son impression de réflexion, cette dernière qui produit l'idée composée, alors cette première est en ce qu'est le point de production de la sensation physiologique, tout juste postérieure au contact des organes sensoriels sur un objet ou corps effectif. Par conséquent et premièrement, la sensation physiologique est la cause de son effet, c'est-à-dire de l'impression de réflexion ou de l'idée composée, et ce comme nous le soutenions déjà auparavant. Or et deuxièmement, et par le même processus sur le même corps, et par un autre état de conscience d'intensité moindre, une autre impression de réflexion est produite,



donc, une autre idée composée. En conséquence, nous remarquons avec évidence que la spéculation sur l'état de conscience est plus que nécessaire, au lieu que l'on s'attarde sur une recherche autour de la sensation physiologique. Gardons cet argument quand la mémoire entrera en jeu, le sujet de l'expérience de la perception intérieure. Mais regardons-y d'un peu plus près. Pour autant, observons les propos de Bergson (1965), à l'instant même où l'auteur traite de la perception extérieure, et les propos de Hume (1739) pour lequel cette perception remet à l'impression de sensation.

L'expérimentation et le calcul, soutient Bergson (1965, p.24), prouvent la perception extérieure ou l'impression de sensation recueillie et transmise par les éléments nerveux : « sur eux se règlera et par eux s'expliquera tout le détail de la perception extérieure. On pourra dire, si l'on veut, que l'excitation [...] s'y convertit en une image consciente ». Il nous a donc paru judicieux de rapporter cette intensité moindre, quant à l'autre état de conscience cité auparavant par Stuart Mill (1866) et sur un même objet ou corps, à l'excitation, mieux disant, à sa nature. Ainsi la définit Berkeley (1920, p.36) : « les règles fixées ou méthodes établies, moyennant lesquelles l'Esprit (*the Mind*) dont nous dépendons excite en nous les idées des sens, se nomment les lois de la nature ». Si nous faisons un pas en arrière, c'est qu'en définitive, nous remarquons que l'état de conscience serait fonction de la nature de l'excitation, donc de la sensation physiologique, ainsi, un calcul de l'ordre de l'anatomie prouverait la production d'images, alors, d'idées simples ou primitives.

Or, voici ce qu'entend Hume (1739, p.13) par les idées : « les images affaiblies des impressions dans la pensée et le raisonnement [...], à l'exception seulement de celles qui proviennent de la vue et du toucher ». Pour conclure, tirer des deux philosophes que deux modes de production d'idées existent, de par les impressions de sensation et de par les impressions de réflexion, nous convainc simplement à nous interroger sur les relations qu'ont ces deux modes, mieux que de ramener, vers un dilemme, la question sur la cause de la génération ou de la transformation des idées. Nous avons suivi que, les idées simples, dites *primitives*, naissent des impressions de sensation, et les idées composées, dite *complexes*, des impressions de réflexion. Qui plus est, les ressemblances feraient la relation, mais seulement par la capacité qu'a l'esprit à réfléchir et raisonner, ou mieux, par la fonction de l'impression de réflexion ou d'attention. Est-ce sur cette assertion que nous touchons au problème cartésien et chomskien, à savoir, l'incapacité des automates à produire des générations et des transformations est-elle due à un problème de qualité de complexité ? Du moins, Chomsky (2009) en remettait déjà à l'entendement et à la volonté, deux aptitudes fondamentales de la nature humaine qui n'eurent pu être expliquées par les conceptions cartésiennes, en cause, sa vision sur la dualité corps et âme. Plus clairement, Bergson (1965, p.20) pose deux hypothèses quand la substance qui réalise un état de conscience l'interroge. Il met à jour le rôle fondamental de la mémoire, aussi bien pour la réalisation des qualités que de la conscience :

la 'subjectivité' des qualités sensibles consiste surtout dans une espèce de contraction du réel, opérée par notre mémoire. Bref, la mémoire sous ces deux formes, en tant qu'elle recouvre d'une nappe de souvenirs un fond de perception immédiate et en tant qu'elle contracte une multiplicité de moments, constitue le principal apport de la conscience individuelle dans la perception.



Nous remarquons que l'auteur fait sous-entendre à son lecteur le rejet de la perception immédiate. Le cas échéant, cela dédaigne l'impression de sensation. La primauté sur la perception, disons *ontologique*, et en ce qu'est l'impression de réflexion chez Hume (1739), résout alors l'état de conscience de l'attention en sa fonction d'espace-temps, remplie et respectivement, des expériences du passé et des instants de ces expériences. Par cette fonction et l'être, un phénomène de réflexion se produit et par lequel selon Bergson (1965, p.22), les « objets ne feront qu'abandonner quelque chose de leur action réelle pour figurer ainsi leur action virtuelle, c'est-à-dire, au fond, l'influence possible de l'être vivant sur eux ». Cette fonction de la connaissance consiste, avec les qualités, en la nature de l'esprit, si tant est que le rôle de la mémoire tient en la participation de la volonté et de l'entendement à propos d'événements, et ce pour nous en remettre à Berkeley (1920).

En effet, selon ses considérations sur la doctrine de l'abstraction, Berkeley (1920, p.35) démontre que les qualités, les ressemblances, ou de manière générale, les relations combinant les idées, ne peuvent être la cause des générations ou des transformations, et ce lorsqu'il termine en concluant que trois grandes sortes d'idée en seraient plutôt. La première, l'âme ou l'esprit, et les deux dernières, comme-ci appelées lorsque l'esprit « est un être actif [...] : en tant qu'il perçoit les idées, on l'appelle l'*entendement*; et en tant qu'il les produit, ou opère sur elles, la *volonté* [...]. Il est absolument impossible d'avoir une idée qui porte la ressemblance de ce principe actif de mouvement et de changement des idées ». En définitive et par la conception qu'a la vérité chez l'auteur, nous serions face à un problème indissoluble, à savoir, ce principe actif, dont sa cause sont les générations, transformations d'images, d'idées, ne peut s'expliquer par lui-même, mais sinon par les effets que ce principe actif produit. Comme mentionnée initialement, Bergson (1965) aurait-il vu juste au sujet de l'indétermination du vouloir (la cause) dont dépend la correspondance de la perception consciente d'avec la modification cérébrale ?

En fin de compte, ce principe actif, pour Berkeley (1920), est l'indétermination qu'a la nature de l'esprit. Et soutenue par Bergson (1965) ou l'indétermination du vouloir, nous souhaiterions continuer en la conviction que ce principe remet aux deux aptitudes de cette nature, ou soit la volonté et l'entendement. En ce sens, c'est avec réserve que nous convenons d'une intervention sur les effets ou les connaissances. Si donc les fonctions de la conscience que mettent en oeuvre les opérations de l'esprit dans la structure de la conscience, telles que les ressemblances, l'espace-temps et la cause à effet. Hume (1739, p.16) propose et sous couvert des lois de l'induction qui fondent les phénomènes sous le coup de l'expérience, un examen des ressemblances entre idées simples et impressions simples, donc et puisqu'il y a induction, entre idées complexes et impressions complexes, en somme, examen par lequel l'auteur tire une unique proposition, dit-il sans exception : « que toutes nos idées simples, à leur première apparition, dérivent d'impressions simples, qui leur correspondent et qu'elles représentent exactement ».

Nous avons souligné que si l'anatomie est responsable du calcul, c'est que la distance, dans l'espace et le temps, parcourue par la sensation sur les fibres nerveuses, affaiblie l'impression sur les objets ou corps de la réalité. Des découvertes comme celle-ci, devenue une généralisation inductive qui a pris la forme d'un instrument de connaissance qui fait, selon James (1913, p.54), « partie de la structure même de



notre esprit », portent notre conviction, celle que l'on a de rendre compte des fonctions de la structure de la conscience vers l'expérimentation et l'observation d'une relation entre deux objets. La finalité de cette ambition, que nous retrouverons plus loin dans cette approche sur l'expérience de la perception extérieure, est provenue de l'intention de décrire, par et pour une expérience nouvelle, des effets particuliers physiques, ce que soutient la doctrine de Bacon (1851). En outre, les idées simples, uniformes, ou les corps de même nature selon le précepte théorique et pratique de Bacon, et coexistantes entre elles selon les lois de l'Association des idées posées par Stuart Mill (1866), sont associables par les qualités, là aussi vues, par Hume (1739, p.22-23), comme étant des instruments de connaissance, les effets en nos termes. L'auteur en dénombre trois :

la RESSEMBLANCE, la CONTIGUITE dans le temps et l'espace, et la relation de CAUSE à EFFET [...]. Afin de comprendre l'étendue complète de ces relations, nous devons considérer que deux objets sont reliés dans l'imagination non seulement quand, immédiatement, l'un ressemble à l'autre, lui est contigu, ou est sa cause, mais aussi quand s'interpose entre les deux objets un troisième objet qui soutient avec les deux l'une de ces relations.

Le fondement de la validité scientifique quant à cette relation, dans le cadre de ressemblances entre deux corps, porte sur sa négation, à savoir, il ne peut y avoir opérations de l'esprit par les traits particuliers aux corps, c'est-à-dire par les idées simples d'un corps lorsque celles-ci lui sont authentiques, objectivement, mes traits singuliers que vous ne pouvez posséder tout autant que les vôtres qui ne puissent être mes caractéristiques physiques et psychologiques. Entre deux langues, il est possible de ramener ces traits à ce que sont deux normes d'utilisation différentes du langage. En conséquence, la bonne marche de ces opérations doit posséder la condition suivante: La ressemblance des propriétés de qualité et la forme des corps de même nature en jeu dans les opérations abstraites.

Nous avons usé des considérations pour les perceptions sensorielles ou pures, et ce dans le but de se faire situer l'impression juste après celles-ci. Aux portes du flux sensori-moteur, l'impression commence l'entendement de la nature humaine, et ce en suivant les conceptions de Bacon (1851) sur la question. Et si nous avons choisi d'ouvrir le débat, pour soutenir l'expérimentation et l'observation de l'expérience nouvelle par les considérations de Berkeley (1920, p.6-7), c'est que notre souhait reste et porte finalement sur l'émission de l'hypothèse suivante : L'attention comme état de conscience est fonction de ces qualités comme cause de l'expérience nouvelle et comme conséquence pratique sur l'environnement naturel. Réitérons que nous l'avons signalé initialement, la cause est les qualités et les ressemblances qui unissent les idées simples entre elles. Ainsi :

Et de même que l'esprit se forme des idées abstraites des qualités ou modes, ainsi, et à l'aide du même procédé de séparation mentale, il obtient des idées abstraites des êtres les plus composés qui renferment diverses qualités coexistantes [...]. Et de cette manière on dit que nous arrivons à l'idée abstraite de l'homme, ou, si l'on veut, de l'humanité ou nature humaine.



Nous aboutirons, et ce légitimement, au rôle de la mémoire, c'est-à-dire l'autre approche à propos de l'expérience de la perception intérieure. Et nous y parvenons par les conceptions de Stuart Mill (1866) et leur soutenance par la doctrine de Hume (1739) à propos de la relation causale. Cette dernière représente la colonne vertébrale de la science inductive et soutient en ce sens le mode philosophique millien de la psychologie d'influence anglaise. Aussi, la connaissance sur les successions et les coexistences des phénomènes progressa par les apports milliens. Hume, inséré dans une période riche en découvertes, celle du *siècle des Lumières*, est mentionné par Stuart Mill (1868, p.8). Ce dernier résume la doctrine du philosophe britannique : « soutenant non pas simplement que les seules causes des phénomènes susceptibles d'être connues de nous, sont d'autres phénomènes, leurs antécédents invariables, mais qu'il n'y a pas d'autre espèce de causes : la cause, telle qu'il l'interprète, *signifie* l'antécédent invariable ».

Nous signalons l'objectif de Stuart Mill (1866, p.38) : « déterminer, d'après les lois générales de l'esprit, combinées avec la situation générale de notre espèce dans le monde, les combinaisons actuelles ou possibles de circonstances qui peuvent occasionner ou empêcher la production de ces qualités ». Ces qualités, d'abord considérées simples ou indivisibles par les faits élémentaires ou primitifs, puis complexes par leur succession mais aussi par les circonstances extérieures, et ce par l'hypothèse de Bacon (1851, p.35) qui suppose que, « lorsque l'homme envisage la nature comme libre dans ses opérations, il tombe souvent dans l'hypothèse de la réalité des espèces », sont expérimentées et observées selon : a) Leur nature mais alors et aussi b) les principes de leur nature rapportés aux lois causales, et ce pour l'exactitude scientifique face à des faits trop empiriques qui risqueraient alors des résultats approximatifs. S'il faut établir une proposition, Stuart Mill (1866, p.31) en justifie l'ambition : « toutes les manières de sentir et d'agir qu'on observe dans le genre humain ont leurs causes, et c'est dans les propositions qui énoncent ces causes que nous trouverons l'explication des lois empiriques ». Mais vient d'abord une question sur l'existence de l'idée, est-elle possible sans circonstances extérieures ? Adopter une science expérimentale telle que la psychologie d'influence anglaise, est adopter les méthodes de l'induction, à savoir et selon Stuart Mill (p.63), « il est évident que les lois complexes de la pensée et du sentiment, non-seulement peuvent, mais doivent, dériver de ces lois simples ». Pour être simples, et sur un objet d'étude telles que les uniformités de succession et la coexistence intégralement liée au travail de l'esprit, les idées simples en les termes de l'auteur, analogues aux faits en nos termes, induisent aux idées complexes que nous pourrions dire être des expériences, lesquelles sont alors et indubitablement, et à l'inverse des idées simples, divisibles en ces dernières.

Et c'est sur cette indivision que les préoccupations d'ordre physiologique entrent en ligne de compte, puisque la première idée simple à sa cause de cet ordre et celles qui lui succèdent ne présentent pas de cause ou qu'indirectement. Cela lorsqu'on s'en tient à l'exemple des lois générales et donné par Stuart Mill (1866, p.23), lequel auteur conclut en montrant l'aspect physiologique nécessaire à la production de l'état de conscience initial, simple ou indivisible : « Ainsi, lorsque nous avons une fois vu ou touché un objet, nous pouvons ensuite penser à l'objet, quoique nous ne le voyions ni ne le touchions plus ». Il



est vrai qu'ainsi cité, l'objet ou le corps physique n'est effectivement plus nécessaire à la production de l'image, ou de l'idée postérieure à l'idée primitive. Or et subjectivement, nous concevons qu'il lui serait tout de même indispensable, que nous devons nécessairement penser à l'objet. Alors, a) cette forme de subjectivité sur l'objet effectif peut-elle correspondre au principe actif ou à l'indétermination du vouloir ? Ainsi : b) Serait-ce une vérité, en d'autres termes, une cause indirectement prise dans l'environnement extérieur ? Or, malgré que l'idée primitive soit donnée par l'objet dans l'environnement extérieur, si celle-ci se forme dans la conduction lors de la sensation physiologique intérieure, alors, la méthode déductive, laquelle s'appuie sur l'observation des lois empiriques ou générales – un empirisme abstrait, dans la structure de la conscience – combinées avec la situation de la nature de notre esprit dans le monde, n'a ici pas lieu d'être considérée. À propos de la première question, l'objet physique produit ce subjectivisme dans le cadre des lois générales. En résumé, cela conduit à dire que l'expérience dans le monde physique est vitale pour la production des autres idées primitives ressemblantes à la première, que ce soit objectivement ou subjectivement.

D'autant plus que l'observation de Bergson (1965, p.25) conclut qu'une image « ne peut donc apparaître que si l'objet extérieur a joué un rôle au moins une première fois : il doit par conséquent, la première fois au moins, être entré effectivement dans la représentation [...]. Vous êtes bien obligé de reconnaître qu'il n'y a jamais d'image sans objet ». Pour les opérations de l'esprit, objectivement, c'est-à-dire sur l'objet effectif, l'esprit ou la conscience prélève les qualités nécessaires pour produire son idée primitive. Et subjectivement, c'est-à-dire abstraitement ou sans la présence effective de l'objet, la capacité ou l'entendement qu'a l'esprit lui permet de réemployer ces qualités, et ce en les faisant se succéder à d'autres et lorsque, comme l'a mentionné plus haut Berkeley (1920) en ce qu'il entend par nature humaine, diverses qualités de divers objets peuvent coexister pour créer les liens entre les idées simples vers une idée complexes qui remet à une représentation. Nous présentons maintenant une formule de l'opération, sous forme d'une proposition : La subjectivité fait que l'esprit désassemble les qualités coexistantes des objets effectifs, donc de même nature, pour ensuite les faire se succéder entre les idées simples, et de cette manière, les idées se soudent pour la composition d'une idée alors dite *composée* de la substance, et dont les qualités qui s'y rapportent condensent alors une image complexe en se rassemblant en elle.

S'il convient d'approfondir pour mettre à la lumière ces qualités de complexité, la description de la nature d'un objet effectif, ou d'un événement en les termes de Hume (1739), porte la responsabilité d'intégrer trois notions – l'étendue, la figure et le mouvement – subsumées aux objets effectifs qui les portent et qui, à notre avis, sont la clef de voûte pour le principe actif, c'est-à-dire pour la génération ou la transformation de la matière en sa substance. Nous débutons alors par la production d'un raisonnement à partir de cette intuition. Nous nous représentons une idée simple, ou un événement. Nous visons alors la description de son contenu comme l'entend Hume. Nous disons que ce contenu est le contenu représentationnel, si nous nous en tenons à Brentano (2008). Nous disons aussi qu'il y a alors une action, l'effet de la *représentationnalité*. Mais nous souhaitons remplacer le terme



présentationnalité par le radical *personne*. Si donc, nous obtenons *personnalité*. Dans l'immédiat, nous ne cherchons pas à discuter de notre personnalité, quoique cela adviendra bientôt et sera la source du débat. Pour l'heure, nous souhaitons débiter par le principe selon lequel, toute création de substance est le propre d'une action humaine qui nous est personnelle, une *Identité personnelle* en les termes de Locke (1735). À l'instar de notre raisonnement, revenons aux théories de la perception extérieure puisque, premièrement, la représentation d'un objet se forme des qualités de son étendue, de sa figure et de son mouvement, et, deuxièmement, la matière ou le monde matériel se forme des objets dont nous ne pouvons nous passer dans le prélèvement des qualités. En réalité, si nous nous tournons vers Bergson (1965, p.23), cela est si vrai lorsque

ses phénomènes présentent entre eux un ordre si rigoureux, si indifférent au point qu'on choisit pour origine, que cette régularité et cette indifférence constituent véritablement une existence indépendante. Il faudra bien alors se résigner à conserver de la matière son fantôme. Du moins on la dépouillera de toutes les qualités qui donnent la vie. Dans un espace amorphe on découpera des figures qui se meuvent; [...] : dès lors la représentation, chargée des dépouilles de la matière, se déploiera librement dans une conscience inextensive. Mais il ne suffit pas de tailler; il faut coudre. Ces qualités que vous avez détachées de leur soutien matériel, il faudra maintenant expliquer comment elles vont le rejoindre. Chaque attribut dont vous diminuez la matière élargit l'intervalle entre la représentation et son objet. Si vous faites cette matière inétendue, comment recevra-t-elle l'extension ? Si vous la réduisez au mouvement homogène, d'où naîtra donc la qualité ? Surtout, comment imaginer un rapport entre la chose et l'image, entre la matière et la pensée, puisque chacun de ces deux termes ne possède, par définition, que ce qui manque à l'autre ?

Clarifions la situation. Pour autant, nous apposons la valeur active consistant en effets particuliers physiques – rappelons que cette valeur appartient à James (1913) pour sa théorie génétique de la vérité citée précédemment – sur la forme ou le mode des objets ou corps arboré par Bacon (1851, p.90) : « au premier, la transformation des corps concrets d'une espèce en une autre espèce [...]; au second la découverte à faire dans toute génération et tout mouvement du progrès caché qui s'opère par une cause évidente, dans une matière connue jusqu'à ce que sa forme s'y trouve ». Si donc, l'existence des objets ou corps est la cause évidente pour l'auteur ou sa doctrine physique, en ce que sont les qualités que nous concevons comme cause et soutenue par Bergson (1965) qui le cite antérieurement. Nous le répétons : toutes les qualités qui donnent la vie.

L'entendement des matérialistes, pour les objets effectifs, conçoit les tenants de la doctrine physique. À l'inverse, il en va autrement pour l'entendement de Berkeley (1920, p.23). Si l'auteur perçoit l'existence des objets par l'esprit et sous forme d'idées, et s'il n'y a pas de matière qui puisse exister, sa séparation entre corps et esprit est radicale. Et l'auteur nous dit « qu'il y a quelque chose qui les connaît, qui les perçoit, et exerce différentes opérations à leur propos, telles que vouloir, imaginer, se souvenir [...] l'existence d'une idée consiste à être perçue » par l'esprit. Toutefois, cette conception qu'il a de l'existence rejoint Bergson (1965), malgré que se dernier dissout matière et esprit dans une mémoire, laquelle paraît définir son concept *d'indétermination du vouloir*. Puisque toutes les consciences ne



produisent pas que des qualités identiques sur un même objet, l'essence même de l'être est singulière selon les deux intellectualistes, le fait d'être une personne pour Bergson. Un point de vue idéaliste sur la question remet la faute au degré de connaissance. Et lorsque Hume (1739) fut évoqué à propos des trois instruments de connaissance – la ressemblance, la contiguïté dans l'espace-temps et la relation de cause à effet, – débutons un raisonnement supplémentaire et par la notion *d'espace-temps* chère à Bergson (1965) et identifiée précédemment dans sa citation.

Le temps est de la durée. Cette nature profonde qui le fait homogène, de part son mouvement continu, est la matière du temps. Nous disons que le temps est la substance, pour mieux développer maintenant le contenu de la citation précédente. En revanche, nous débutons par la sorte de paradoxe que l'auteur pose, lorsque l'apport de la spatialisation (l'espace) fait selon lui se déformer le temps ou le mouvement homogène. De là, temps et espace sont contigus, puisque ce dernier y situant nos intentions et prévisions vitales en événements, spatialise la durée par nos actions obligatoires, en d'autres termes, par nos événements que l'on place alors dans des intervalles déterminées par le temps. Donc, ces placements coupent la substance en autant d'intervalles que d'événements, à la manière de soixante secondes qui coupent une minute sur le mouvement continu ou la matière. Alors devenue discontinue, la durée ou la matière est devenue du même coup hétérogène, par autant d'événements que d'intervalles, en somme, par une relation de cause à effet comme instrument de connaissance selon Berkeley (1920). Nous concluons que la cause est nos actions et leurs effets sont les intervalles que le temps détermine. Voici donc qu'un tel instrument de connaissance fit naître les qualités, c'est-à-dire les faits ou événements.

Désormais, nous revenons sur le terme *personnalité* et nous reformulons comme suit l'assertion de Bergson (1965) : Mais chaque qualité dont nous diminuons la durée de la perception élargit la période de temps entre la représentation et son objet. Nous avons obtenu le mot *personnalité* et nous souhaitons maintenant l'employer à bon escient ou par sa première acception : L'essence même de l'être est singulière, tout comme le conçoit Bergson, pour qui, l'histoire qui nous caractérise chacun en est la cause. Mieux disant, notre histoire représente toutes nos expériences ou événements. Et comme la citation de l'auteur l'informe, l'ordre de ces phénomènes est rigoureux. En effet, nous avons vu que ceux-ci étaient calés dans des intervalles de temps, c'est-à-dire l'effet de la spatialisation ou du mouvement hétérogène. Nous souhaitons réduire la période de temps entre la représentation et l'objet, ainsi, augmenter la durée de perception de chaque qualité. Cela veut dire que nous souhaitons étendre la durée de perception, puisque nous avons la conviction que l'étendue provoque un état de conscience lié à l'attention. De prime abord, la nécessité d'avoir des intentions ou des prévisions d'événements futurs et en action, crée l'étendue de la matière, de la durée. En nombre important, tous nos événements du passé se succèdent par le temps chronologique. Et cet ordre rigoureux se pose dans des intervalles de temps et que le mouvement marque pour être discontinu, devenu hétérogène.



En définitive, si ce tout est constitutif de la personnalité, alors l'histoire de l'être et le mouvement du temps sont le produit de la personnalité. Cela signifie simplement que, la personnalité se modifie sans cesse, et donc, en l'absence d'interruption du temps qui coule sans cesse, l'événement du présent déjà passé vient marquer son empreinte sur le mouvement, et ce en une intervalle qui succède à l'événement lui étant antérieur. Si l'on touche ici au point nodale du raisonnement, sa finalité est la suivante : si l'étendue a pris une forme plus distincte, en se résolvant simplement à être l'ininterruption du mouvement, l'entendement et la volonté, qui capacitent l'esprit à réfléchir sur ses impressions, doit nécessairement sélectionner les qualités, faits ou événements. La conclusion pose que cette action est un état de conscience lié à l'attention. Cette action réduit la période de temps entre la représentation et son objet, ou mieux, réduit sensiblement le nombre d'intervalles et donc limite le mouvement discontinu ou la durée en intervalle. En conséquence, la durée de la perception en est d'autant plus étendue. Nous venons a) de décomplexifier les conclusions de Bergson (1965) sur l'explication du rattachement des qualités à la durée ou à la matière, ainsi, b) de répondre aux trois questions qu'ils posent dans sa citation précédente et que nous avons auxilié par Berkeley (1920) ou ses instruments de connaissance.

Bergson (1965, p.23) mentionne : « *Ce que vous avez donc à expliquer, ce n'est pas comment la perception naît, mais comment elle se limite, puisqu'elle serait, en droit, l'image du tout, et qu'elle se réduit, en fait, à ce qui vous intéresse* ». Lorsque limitée aux qualités ressemblantes et intéressantes pour la personnalité (le corps central), la perception augmente de ce fait le pouvoir d'attention, c'est-à-dire la durée de la perception lorsque subsumée à un état de conscience lié à l'attention. À présent, nous voudrions émettre une nouvelle hypothèse, basée à la fois sur le troisième instrument de connaissance – la ressemblance – mentionné par Berkeley (1920) et sur la conception qu'a James (1911) quant à la réalité ou à la pragmatique : L'être sélectionne que ce qui lui ressemble pour les conséquences pratiques de ses actions. La durée de l'étendue de la perception ou de l'état de conscience lié à l'attention et du même coup, la réorganisation de la structure fonctionnelle de la conscience, sont déterminées par les actions de la volonté. Si l'on en croit la conception de la personnalité en les termes bergsoniens, c'est-à-dire la considération qu'elle se reconstitue sans cesse, alors, cette reconstitution est ce qu'est la réorganisation fonctionnelle de la conscience, par conséquent, elle-même fonction des actions pour les événements importants de l'être. Donc, la volonté vient chercher les perceptions ou les représentations dans le passé, celles qui intéressent la perception du présent et qui lui ressemblent, et qui guident celles du futur sous forme d'actions en expérience pour l'événement. La ressemblance, liée au jeu de relation entre les faits ou les idées, est une partie fonctionnelle de la structure de la conscience. Et l'étendue, que la volonté détermine, subordonne les qualités pour les images ou les idées abstraites. Mais Bergson (1965, p.27-28) nous dit que :

Tout s'obscurcit au contraire, et les problèmes se multiplient, si l'on prétend aller, avec les théoriciens, du centre à la périphérie [...]. Les perceptions diverses du même objet que donnent mes divers sens ne reconstitueront pas, en se réunissant, l'image complète de l'objet ; elles resteront séparées les unes des autres par des intervalles qui mesurent, en quelque sorte, autant de vides dans mes besoins : c'est pour combler ces intervalles qu'une éducation des sens est nécessaire.



Dans le sens des théoriciens, nous abordons le développement autour de l'objectif ou de la stratégie qu'est les deux besoins suivants : a) La sélection des seules qualités nécessaires à la réalisation du contexte social, lequel est un événement ; b) L'éducation des sens, cette dernière étant l'essence même de la rétention (le premier besoin ci-dessus mentionné), et laquelle vient alors renforcer la cause qu'est l'action réelle en expérience pour l'événement. Par un état de conscience lié à l'attention, la conscience réaliserait une diminution du nombre d'intervalles, dans la mesure où cet état capacite la conscience à ne sélectionner que les qualités nécessaires à l'image centrale du corps, et ce, justement, par l'éducation des sens. En suivant Bergson (1965), les deux besoins se confondent pour n'en faire qu'un. Les idées du mouvement et de l'étendue sont originelles, puisque seuls les organes sensoriels peuvent les faire percevoir à l'être. Et quant aux qualités primitives pour Berkeley (1920), tout l'exposé de l'auteur consiste à démontrer leur intégrité dans la conscience, mieux disant, dans la substance active qui, par celle-là, génère des idées abstraites ou en transforme.

En définitive, il n'y a d'autres causes à cette capacité que celles des lois de la nature et la vérité qu'elle conçoit, d'un point de vue pragmatique selon James (1911, p.93), tient en ce qu'exprime le mot *matière*, à savoir, « une vérité, en tant qu'il s'applique aux sensations » de figure, d'étendue et de mouvement. Rappelons-nous : Premièrement, seuls les effets des générations et des transformations peuvent expliquer ces dernières, puisqu'étant par elles-mêmes inexplicables. Deuxièmement, chez James (1913) les effets particuliers physiques et intellectuels sont la valeur active ou la vérité des idées/sentiments générés ou transformés, en somme, leur conséquence pratique ; et la valeur active qu'on les sciences pour Bacon (1851), provient d'une conséquence, ou soit l'explication, par un fait/une idée déjà connue, d'un autre fait d'une génération ou transformation. Enfin et à propos des lois de la nature, Berkeley (1920, p.36-37) nous dit que : « Celles-là, nous les apprenons par l'expérience qui nous enseigne que telles et telles idées sont accompagnées de telles et telles autres idées [...]. Nous tirons de là une sorte de prévision qui nous permet de régler nos actions pour l'utilité de la vie ».

Cette approche sur l'expérience de la perception extérieure aboutit à la description des effets particuliers physiques, laquelle fonde un exemple. Aussi, notre entendement suit les conceptions baconiennes à propos de son grand projet de rénovation des sciences, du moins, une forme de l'entendement humain qui ne conçoit pas les opérations antérieures à celles des perceptions par les sens. Le constat général saisit que tout l'exposé de l'auteur documente autour d'un entendement par son commencement aux perceptions des sens, comme nous l'avons signalé. Et selon un constat plus approfondi, il ressort que l'auteur défend avec brio une méthode de l'induction, malgré qu'il opte pour des opérations plus lente quant au degré du passage des lois spécifiques aux lois moyennes, puis aux lois générales. Somme toute, les passages que renferme le *Nouvel Organum* (1851) n'informent pas sur la prise en compte des considérations extérieures dans la méthode défendue. Mieux encore, la critique sur les fantômes, ainsi nommés par Bacon, se fait acerbe à l'encontre d'un système inductif formé d'axiomes que d'après les règles de l'induction propres aux opérations de l'esprit.



À titre informatif et par Bacon (1851, p.21-22), nous citons tout de même ces quatre fantômes cachés dans la nature humaine et que nous déconsidérons : « *Les fantômes de race* [...] mêlant sa propre nature à celle des choses [...] *les fantômes de l'antré* [...] l'éducation [...], les sociétés, l'autorité des personnes [...] *les fantômes de la place publique* dont la source est la communication [...] *les fantômes de théâtres* » dont la source remet à tous les systèmes de philosophie. Enfin, si l'expérience fournit les lois de l'esprit nécessaires aux opérations de l'éthologie comme observations et comme le rédige Stuart Mill (1866), si ces lois apportent un raisonnement sur les opérations de la nature de l'esprit selon la réflexion de Bacon (1851), et, si les observations pour les lois générales sur les idées composées sont vérifiables par l'expérience pour les lois de l'esprit, alors, la nature des lois de l'esprit est en ce qu'est la nature du corps lié aux circonstances extérieures. Plus loin, nous remarquerons comment Bergson (1965) développe les lois de l'Association des idées, celles qui intéressa Stuart Mill (1866).

Nous détachons l'objet de son premier contact par les organes sensoriels, quel qu'il soit, ou de l'opération des perceptions sensorielles. Nous mettons en jeu deux variables, c'est-à-dire deux idées ou faits corrélés, et ce pour l'expérience ou l'événement de l'utilisation des pronoms de traitement rattachée aux normes d'usage de la langue française et dans sa société. D'un point de vue général, nous pouvons nous fier à deux ressemblances : Les pronoms de traitement sont utilisés sous des conditions linguistiques et sociales similaires dans la langue maternelle et sa société, ici et respectivement, le portugais du Brésil et le Brésil. Observons plus précisément ces deux ressemblances dans la différence : a) Le pronom de traitement est même entre les deux langues, mais leur norme d'usage en est différente entre les deux sociétés ; b) Leur utilisation naturelle a en commun l'existence et l'utilisation normal du traitement de la personne entre les deux idiomes. Ces ressemblances, donc dans la différence, permettent la description et la relation de parties dans deux corps différents, tout autant pour les deux langues que pour les deux sociétés.

Si l'on prend ses parties, à la fois communes et distinctes, comme faits ou idées et si les consentir, pour l'acquisition des normes socioculturelles de la langue d'apprentissage, tient en l'expérience d'un entraînement sur la base didactique d'un plurilinguisme et d'une interculturalité, alors, la comparaison consiste en la mesure et l'évaluation des conséquences pratiques tout au long de l'entraînement et sur une réalité représentée par le contexte social. L'action concernée est fonction des bonnes conduites sociales et linguistiques. Et la perception des faits ou idées que sont ces normes d'usage, est en quelque sorte subsumée à cette dépendance. C'est pourquoi, et lorsqu'en contact avec les deux langues et les deux sociétés, l'apprentissage de l'action utile ou pratique concerne, du point de vue théorique, celui des lois de la nature, et donc, du point de vue méthodologique, celui de l'expérience des perceptions de ressemblances d'idées ou de faits, et ce dans la différence. Itérés ci-dessus et lors de l'action utile, ces faits sont en contact permanent dans l'extérieur ou le contexte social. Ces faits, tout autant présents lors de la perception, la conscience doit avoir nécessairement le rôle de se les représenter distinctement, de façon claire afin de dérouler l'apprentissage ou l'expérience dans les événements.



Parler de modification du comportement verbal et social est peut-être un peu cru, lorsque l'expérience se réalise sur le terrain socio-culturel de la langue maternelle. Si l'on en croit la comparaison des conséquences pratiques, par leur mesure et évaluation, il convient de présenter les tenants de cette comparaison, à savoir, sur quoi s'appuie-t-elle pour être véritable et pour la valeur scientifique des conséquences pratiques ? La représentation de ces normes est limitée par une série de principes. Ceux-ci permettent de mesurer les conséquences pratiques et par leur comparaison, de produire une évaluation sur ces conséquences. Ces principes, et soutenus par Bacon (1851), sont donc la sphère pour situer un état de conscience qui ne doit, dans le besoin, aucunement sortir de celle-ci. En effet, les deux langues et les deux sociétés régissent ces normes qui y sont cristallisées, il ne peut en être autrement. Voyons de quelle manière sont-elles régies, comment ont-elles évolué, en somme, ce qui appuie les considérations pour les ressemblances dans la différence, et du même coup, l'observation de ces dernières. Nous avons une société brésilienne et une société française et leur respectif idiome. Actuellement et dans la première, il est moins coutume d'appliquer les pronoms de traitement *tu* et *você* dans les interactions verbales.

Pourtant et dans ces interactions entre locuteurs et interlocuteurs, les échanges étaient autrefois colorés par les usages spontanés de ces pronoms. Ceux-ci, dans la société française et actuellement, font partie des usages spontanés, comme nous pouvons le remarquer dans les contextes sociaux interactifs, au sein desquels de telles utilisations n'ont alors pas été remises en question. Ces connaissances penchent à priori sur un écart lié à la conservation d'aspects littéraires de la langue utilisée dans les interactions en français. L'empreinte sociale du *você*, dans l'autre société, paraît liée à la cristallisation du pronom, à force de présence dans les interactions quotidiennes. De prime abord, atteindre un tel état de conscience serait réintégrer le pronom *tu* dans les interactions du contexte naturel brésilien, avec bien sûr, les règles et les lois qui s'en suivent, c'est-à-dire le système sémantico-syntaxique et phonétique. Mais pourtant, s'il insiste sur des relations privilégiées, la difficulté de réintégrer le pronom *tu* s'amenuie.

Sur le deuxième fait – l'utilisation naturelle des pronoms de traitement a en commun l'existence et l'utilisation normal du traitement de la personne entre les deux idiomes, – les principes tiennent en des conditions d'ordre de la linguistique diachronique. Bref, parler de philologie ou faire un détour sur deux idiomes historiquement reliés aux latins, n'en vaut pas la peine ici. Il est suffisant de dire qu'à partir des latins la série de métaplasmes a transformé phonétiquement et morphologiquement les traits syllabiques des unités lexicales. En somme, bien que la liste des principes ne soit que plus exhaustive sur les deux faits, la spéculation sur la question n'est pas nécessaire, lorsqu'il nous suffit déjà d'apercevoir les différences de ressemblances qui nous conduisent au problème de qualité de complexité, dans la formation des opérations de l'esprit. Et Chomsky (2009, p.34) cite : « Descartes aussi, très tôt dans ces recherches, est arrivé à la conclusion que l'étude de l'esprit nous amène à un problème de qualité de complexité »⁷³. Nous souhaitons introduire ces principes dans notre besoin – l'action dans l'intervalle espace-temps – pour la modification du comportement et qui répondrait à l'agir par un état de conscience de l'attention mêlant les expériences déjà vécues et senties à l'expérience nouvelle du présent.

⁷³ - Dans l'original: « Descartes também, muito cedo em suas pesquisas, chegou à conclusão de que o estudo da mente nos faz deparar com um problema de qualidade de complexidade ».



Nous avons mis à la lumière les principes, la forme des deux faits, en quelque sorte, l'objectif de la science humaine ou l'existence même des choses. Nous envisageons maintenant de mesurer et d'évaluer leur conséquence pratique sur l'effet, l'organisation de l'environnement, et vers la validation de notre ressource stratégique. L'instrument de connaissance, telles que les deux notions *espace* et *temps* qui y serviront, va encadrer ces deux parties de la structure fonctionnelle de la conscience. La perception des sens et étudiée ici, concerne l'agir et, pour sa réalité, les bonnes conduites sociales. Nous trouvons dans la cause une qualité de l'attention pour un certain état de conscience qui renvoie à l'effet, la structure fonctionnelle réorganisée, en termes généralisés, le comportement verbal modifié. Si donc cette qualité représentée par les qualités et la forme des choses, cette dernière justifiant leur existence selon la doctrine physique de Bacon (1851). Nous avons vu que la ressemblance est le jeu de relations entre les corps ou objets, et que les propriétés de qualité réalisent pour l'expérience. Nous traitons maintenant l'expérience par la description des effets intellectuels dans l'espace-temps, deux parties de la structure fonctionnelle de la conscience.

L'expérience de la perception intérieure

Nos conceptions sur la faculté qu'a l'esprit d'opérer sur la formation des idées, tient en son entendement.⁷⁴ Nous acquérons les connaissances par les organes sensoriels qui remplissent l'esprit de diverses représentations, images et souvenirs. Et contre toutes attentes des partisans qui tiennent pour innées ces substances immatérielles, c'est donc par ce mode d'acquisition des connaissances que nous soutenons la formation des représentations et suivant Locke (1735, p.14) lorsque l'esprit « vient à juger du rapport, ou de la différence qu'il y a entre les unes & les autres ; & cela apparemment, dès qu'il vient à faire usage de la Mémoire, & qu'il est capable de recevoir & de retenir diverses idées distinctes ». Si cette seconde capacité, de rétention, tient en la familiarité de l'être avec certaines représentations qu'il a des choses, nous la définissons alors par l'hypothèse suivante: À l'inverse de nommer la répétition comme cause de la familiarité, nous nommons que cette dernière est un produit, celui du rapport entre les représentations ou les idées, c'est-à-dire des ressemblances que l'attention est capable de faire percevoir à l'esprit pensant.

⁷⁴ - Pour les questions philosophiques de la tradition sur l'entendement humain, se référer à des œuvres telles que *l'Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain* (1735), de John Locke, le *Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement* (1739), de David Hume et à propos de sa doctrine de la causalité. Du point de vue théorique et des méthodes de ces philosophies, celles du siècle des Lumières, leur critique par le grand projet de rénovation des sciences exploré par le *Nouvel Organum*, dans l'ouvrage intitulé *Oeuvres de Bacon* (1851), à propos de la doctrine physique de Francis Bacon, amènera à spéculer sur des notions rattachées aux champs de la psycho-physiologie et de la physique, telles que celles d'espace et de temps à propos des localisations et de la conduction des sensations dans et par les fibres nerveuses. En définitive, si les intellectuels du siècle d'avant spéculaient sur la distinction du corps et de l'âme, d'autres cherchaient plus tard les rapports de la matière d'avec la substance, quand bien même la méthode employée resta la même selon Adolphe Garnier dans son *Traité des facultés de l'âme* (1865). En somme, c'est ainsi qu'apparue cette controverse philosophique, ou soit à partir des grandes questions à la base de toutes les sciences, telles que celles qui interrogent les problèmes de la métaphysique en psychologie scientifique du point de vue empirique. En ce sens, se référer à la philosophie autrichienne reconnue par Franz Brentano (2008) et française sous le nom d'Henri Bergson (1965). À proprement parler, la controverse remet à la tradition du XIXe siècle et concerne l'objet, selon et premièrement, l'École brentanienne, et, deuxièmement, l'École hamiltonienne, quand bien même leurs principes tiennent en les mêmes doctrines, et ce depuis la réaction contre Hume et Locke.



Premièrement, est-ce par ce mode⁷⁵ que la mémoire associe nécessairement les représentations et les idées de nature complexe dans la substance, mais surtout et deuxièmement en vue de notre stratégie, est-ce par ce mode que pourrait s'opérer la sélection des idées et objets pertinents à la réalisation du contexte social ? Toujours dans l'axe des relations entre les objets et par les ressemblances, nous visons l'observation de conséquences d'ordre pratique, et ce en décrivant les actions conformément aux sélections à réaliser. Ce regard observateur suscite une compréhension de l'action, par le moyen de laquelle toute la signification des substantifs et des énoncés prend forme, du point de vue externe à la conscience. Rappelons que nous encadrons nos descriptions et explications par la doctrine pragmatique, laquelle définit la conséquence pratique par ses propres principes, dont un ne convient pas à rétablir la vérité d'une idée déjà fondée en la modifiant, mais convient à lui ajouter une nouvelle valeur par un fait nouveau et d'en constater la vérité par le biais de la réalité, c'est-à-dire par l'intermédiaire du contexte social.

En définitive, c'est la conséquence pratique qui doit se trouver dans l'expérience guidée par l'action. La description de l'action tient en l'objectif qu'a celle proposée pour la conduite citée par Charles Sanders Peirce (1878 *apud* JAMES, 1911, p.57). Sa maxime, dont s'en sont constitués les tenants pour la pragmatique, qui, dès lors et au début du XX^e siècle aura intrigué bon nombre de philosophes, montre sur quelle base nous sommes projetés : « M. Peirce, après avoir remarqué que nos croyances sont, en réalité, des règles pour l'action, soutenait que, pour développer le contenu d'une idée, il suffit de déterminer la conduite qu'elle est propre à susciter : sa signification pour nous n'est pas ailleurs ». Locke (1735), pour sa part et bien que ses recherches s'inscrivissent un siècle auparavant dans l'histoire des découvertes scientifiques, nous paraît traiter la question du contenu avec plus de minutie, mais toujours sous l'angle de la conduite que suscitent les croyances de la personne. En définitive, ses études sur la conduite ou l'action convergent avec les considérations de Peirce (1878) sur la croyance, mais lorsque cette dernière est celle de principes pratiques plus moraux, cependant toujours aucunement innés, celle-ci correspond à cette nouvelle valeur tendant plus particulièrement vers l'expérience, ou vers et selon Locke (1735, p.26), « des impressions de quelque vérité, qui soit gravées dans notre entendement ».

L'événement est ici conçu par l'expérience dans le présent et son action est conduite par des perceptions extérieures et des perceptions intérieures, afin que celles-ci viennent chercher dans la substance tout autant de représentations, d'images ou d'idées et par le rôle de la mémoire nécessaire au processus de

⁷⁵ - Nous rappelons que la formation d'une représentation, c'est-à-dire d'un état psychique, et ce puisqu'il est observable par les perceptions internes que les représentations sont capables de décrire, contient trois modes, et ce selon les considérations de Franz Brentano dans son ouvrage intitulé *Psychologie du point de vue empirique* (2008), ou soit a) l'expérience – peu importe que celle-ci soit auditive ou visuelle lorsque toutes les deux ont un objet effectif comme origine – pour la représentation de l'audition ou de la vision, dont sont subsumés les deux autres modes, c'est-à-dire b) le jugement et c) le sentiment. Si nous concevons que l'expérience est à la base de la représentation, nous convenons qu'il y a alors nécessairement un phénomène physique à la base du phénomène psychique, c'est-à-dire de la représentation de l'objet abstrait. Si donc cet objet est dû au contact des organes sensoriels (les sens) sur un objet effectif qui propose à l'esprit ses qualités sur son étendue, sa figure et son mouvement.



réalisation de l'expérience du présent. Qui plus est, seront visées les pensées à recevoir de nouvelles vérités, celles qui attisent la volonté du sujet à procéder à une nouvelle expérience. Si donc se montrait un contexte. Néanmoins, l'explication est plus que sommaire pour, premièrement, sa valeur scientifique qu'aucune description du phénomène de l'action soutient à l'heure actuelle, et, deuxièmement, révéler les résultats sur les modes de sélection des idées et d'éducation des sens, tout autant que sur les états particuliers à base affective dans les contextes sociaux ou énonciatifs, et enfin, sur l'étude qu'est les représentations de signifié. À notre gré, la soutenance scientifique des deux dimensions du CECR (2001), itérées préalablement, est suivie lorsque a) le statut axiologique de ce support consiste en les croyances, jugements, opinions, évaluations, que nous avons des choses, et b) le statut ontologique consiste en la connaissance des faits ou phénomènes dans la substance.

Pour les pragmatistes, ces pensées du jugement et de la croyance comptent comme d'anciennes vérités qui, pour l'*Identité de la personne* du point de vue de Locke (1735), fondent ces pensées et sur lesquelles la pragmatique spéculé en y ajoutant des effets particuliers intellectuelles, comme l'indique James (1913), c'est-à-dire des faits nouveaux et par leur valeur active que prend la propriété⁷⁶ de certaines des idées conceptuelles. C'est en quelque sorte sur cette conception⁷⁷ que la propriété représente l'action, laquelle ajoute ces effets sur les anciennes pensées conceptuelles. Tout compte fait, nous remarquons la reprise de James (1911, p.57-58) à propos des conceptions de la logique peircéennes, et ce pour la nouvelle vérité et sa conséquence pratique, lorsque pour avoir « une parfaite clarté dans les idées relatives à un objet, nous devons uniquement considérer les effets d'ordre pratique que nous le concevons susceptible de comporter, les impressions que nous devons en attendre, les réactions auxquelles nous devons nous tenir prêts ». Précisément, ce qu'en plus suscite ici la conduite ou l'action, c'est la vérification de sa vérité par les circonstances utiles ou pratiques à l'être qui la fonde. Dans notre cas, la pertinence du contexte social à réaliser représente cette valeur pratique.

⁷⁶ - Nous allons ici en quelque sorte à l'encontre des conceptions de Friedrich Ludwig Gottlob Frege (1879), dès lors que l'auteur cherche à résoudre les ambiguïtés des langues naturelles par le concept, c'est-à-dire par les propriétés des objets subsumées aux concepts et qui deviennent alors communes à tous les sujets parlant et non pas particulières à chacun d'eux. En somme, si l'auteur joue du pouvoir représentatif du concept, c'est le système de connotation qui permet d'analyser ce pouvoir, donc basé sur des formalités, en d'autres termes, des connotations qui sont communes aux êtres.

⁷⁷ - En même temps que la logique moderne reconnue pour son point de vue formel dédié en grande partie aux études de Friedrich Ludwig Gottlob Frege (1879) sur l'extensionnalité, afin de résoudre les ambiguïtés des langues naturelles au moyen d'un langage formel (l'idéographie ou la langue formulaire de la pensée pure), la logique sous les conceptions de William Hamilton remettait la pensée à l'entendement qui compare, reconnaît les ressemblances, ou les différences, unit et sépare les pensées. La matière étant ainsi exclue, la manière de penser un objet consistait en un jugement qui compare, sépare ou unit des concepts, ce qui, en somme, fonda les lois de la pensée en tant que pensée par le sujet, et ce d'après la philosophie de Hamilton dédiée aux corrections de la doctrine du Syllogisme aristotélicien, dès lors que l'auteur apporta le jugement par compréhension, le jugement par extension, mais surtout sa théorie de la quantification du prédicat. En définitive et succinctement, les objets effectifs, c'est-à-dire la matière, sont plus pensés par leurs attributs que par eux-mêmes (le sujet), ce qui revient à dire que la représentation mentale d'un objet effectif est une représentation de ses attributs, la connaissance ou les qualités, c'est-à-dire une représentation du concept d'un genre d'objets effectifs et qui est l'objet de l'attention.



Locke (1735, p.264), à propos de l'entendement humain et sur sa critique des idées innées à propos du *cogito* cartésien, considère les mouvements de la matière, dans la substance, par les idées et impressions acquises sous l'effet des perceptions. Si nous les attribuons à son concept d'*Identité de la personne*, les mouvements tiennent en le premier chef que ceux-ci commencent, en un temps et lieu déterminés, l'existence d'un corps et d'une âme vers leur terminaison. Débuter sous l'angle de cette essence même des mouvements, c'est considérer qu'un même corps sentant et esprit pensant n'appartiennent qu'à un seul être, plus précisément, « comme une même chose qui pense en différents temps & en différents lieux, ce qu'il fait uniquement par le sentiment qu'il a de ses propres actions ». En effet, s'il y a plusieurs temps et lieux, il nous faut, bon gré mal gré, concevoir de façon pluriel le mouvement. Pour comprendre ce qui advient dans la recherche des qualités pertinentes pour la réalisation du contexte social, imaginons une série de représentations d'expériences du passé et disséminées sur un axe, dans l'ordre chronologique du temps et du lieu de leur réalisation.

Aussi bien le mouvement extérieur (du corps) que le mouvement intérieur (de l'esprit) cheminent sur l'axe, sur lequel les qualités et l'intensité de chaque sensation, qui donnent lieu à des représentations, images ou idées, sont prises en le passage des mouvements. En définitive, si le mouvement, voulant composer une succession de représentations, se nourrit des qualités et de l'intensité d'une sensation, puis d'une autre et ainsi de suite dans la formation du sentiment comme état particulier à base affective, il en subit lui-même l'effet pluriel des différentes qualités et intensités des sensations trouvées sur son chemin. En conséquence, chaque rencontre avec une représentation d'expérience le fait changer, donc, devient un autre mouvement. Nous remarquons que pour James (1911, p.93), lorsqu'intéressé par le problème des conséquences pratiques pour la substance, ainsi, par la perception que l'entendement lockien considère, la perception est donc d'ordre interne, celle que la conscience réalise lorsque, percevoir à un moment donné de notre vie, c'est se souvenir « d'autres moments, et que nous avons le sentiment qu'ils font partie d'une seule et même histoire personnelle, – l'histoire d'un seul et même individu ». Signalons que le sentiment chez James est ce qu'est l'idée chez Locke (1735), diront-nous qu'il n'y a qu'une différence d'époque et avec celle de Hamilton à propos de la pensée, dernier auteur mentionné par Stuart Mill (1869).

Si l'on touche ici au second concept lockien, celui de *Diversité* et pour confirmer que les substances pensantes de la *conscience* – troisième concept du même auteur – sont toujours différentes, c'est qu'il n'est pas impossible que deux consciences soient en même lieu et moment, mais que leurs sentiments, par leur qualités et intensité propres, les rapportent à être un être unique. Les propriétés de la substance amena Locke (1735) à ne la considérer que pour ses qualités, celles qui lient, par génération ou transformation, les idées simples pour une idée complexe, et ce dans l'abstrait, à savoir, l'expérience d'une perception intérieure n'a seulement que cette liaison pour composition. Et Hume (1739) posa un regard similaire à propos de la critique sur la substance spirituelle. En définitive, le regard que portaient ces deux philosophes, à propos de la perception interne, présentait déjà et selon James (1911), les tenants d'un nouveau courant philosophique, en d'autres termes, de la méthode pragmatique reliée à la



théorie génétique de la vérité, et que le début du XX^e siècle mis à la lumière des recherches actuelles, et ce pour une philosophie prospective ou spéculant sur la prévision des faits de l'avenir.

Nous soupçonnons une action pour le futur parce que, la conscience perçoit, à un moment du présent et nécessaire pour celui-ci, les représentations du passé. Et si ce moment du présent est nécessaire à la constitution de l'image centrale du corps, c'est qu'il s'agit de personnalité chez Bergson (1965) et d'identité de la personne chez Locke (1735). Tout bien considérée, notre conviction tient en l'hypothèse où la conscience ne sélectionne que les sensations des représentations nécessaires à l'organisation de la personnalité, et ce afin que le corps qui porte cette personnalité se sente le plus entier possible et pour son futur. Cependant, pour son avenir et selon les considérations bergsoniennes, la personnalité se réorganise sans cesse, puisque la confrontation à des imprévus est toujours imminente, et ce étant donné l'omniprésence de quantité d'objets et d'actions à l'extérieur. Cela nous amène, pour vérifier l'hypothèse et premièrement, à donner la primauté sur la volonté plutôt que sur l'entendement, et, deuxièmement, à repenser le schéma de la substance plutôt comme il va en advenir. D'abord, nous y enlevons l'axe où le mouvement croise nécessairement toutes les représentations de toutes les expériences d'un même corps ou esprit, finalement, chose improbable. Ensuite, nous vidons la substance de toutes ses matières, c'est-à-dire de la totalité de ses représentations.

Le problème du substrat substantiel,⁷⁸ comme il a toujours été celui où quantité d'objets s'y trouve, pose la question suivante : Comment se réalise la sélection des qualités d'objets lorsque des impressions de sensation et des impressions de réflexion se produisent autour de l'image centrale du corps et des images-souvenirs à la périphérie ? D'abord, il nous faut imaginer un espace, ou mieux, un univers sans quelconque extrémité ou périmétrie, en d'autres termes, sans largeur, longueur, hauteur, en définitive, une aire ou un volume défini géométriquement par le seul commencement et la seule fin de l'être. Avant que l'intervalle ou cette forme élargie vienne à recevoir du contenu, rien n'empêche la perception d'un tel vide, que nous imaginons dès lors sans difficulté, tout autant qu'il nous est facilement possible de percevoir cette même morphologie sur tous les êtres, car identique à tous, mais seulement si la question ou la croyance pour l'innée biologique n'entre pas dans le schéma auquel nous nous tenons actuellement. Or, tout se complexifie lorsqu'en deçà de la forme viennent des contenus, les expériences

⁷⁸ - Nous entendons ici par substrat substantiel cet espace dans lequel se réalisent les pensées, que celles-ci soient produites avec ou sans effort d'attention ou de volonté. Pour ce réaliser, il faut concevoir que cet espace est garnis d'objets, c'est-à-dire de substances et de qualités. Que la pensée soit la réalisation d'un instant d'attention ou pas, dans les deux cas, des interférences venant de l'extérieur peuvent résoudre le travail de l'esprit à détourner l'attention vers les objets de ces interférences pouvant être d'ordre visuel ou auditive, par exemple, un bruit surgissant de l'extérieur. C'est une manière à ces objets étrangers, à ceux de la pensée du moment, d'entrer dans le substrat substantiel de la conscience. Mais ceux-ci passent si l'attention reprend sa fixation sur les objets qui intéressent la représentation recherchée. En fin de compte, en l'expliquant par cette interférence, nous avons du mal à imaginer une sélection d'objets et de qualités autrement que par un acte d'attention et de la volonté, et soutenus par l'entendement.



réalisées lors de l'existence de l'être. La morphologie de la substance vient alors à grossir par des représentations héritées des expériences du passé, lesquelles viennent poser des limites au substrat substantiel et entre lesquelles vont parcourir les mouvements, c'est-à-dire entre les expériences disposées çà et là, mais peut-être à la manière dont fonctionne la mémoire qui repère dans l'ordre chronologique des événements.

Ces matières, nous les supposons indépendantes puisque celles-ci sont liées entre elles, et ce par des mouvements associatifs résultant des mécanismes sensori-moteurs, c'est-à-dire par les nerfs et les muscles. Ces matières mobiles dans le substrat et aucunement uniformes entre elles, nous dirons que l'état psychique de l'instant choisit de mobiliser les objets, les qualités et les représentations qui intéressent une certaine pensée, laquelle et dès lors définit mieux les contours et les limites du substrat substantiel, de la conscience. En définitive, les perceptions les font apparaître grossières et plus concrètes dans la conscience, les objets, qualité et représentations intéressées deviennent uniformes, et ce pour leur association afin que se crée une image qui devient une idée exprimable par le langage. L'hypothèse confirme le deuxième fait : La nouvelle dimension qu'a pris le substrat substantiel n'oblige pas le mouvement à entrer en contact avec la totalité des représentations. En revanche, rien, strictement, ne confirme ou ne montre que le simple acte de la volonté conduit le mouvement vers les représentations pertinentes à l'organisation de la personnalité. Nous doutons fort bien de la capacité qu'a la volonté à elle seule de faire surgir les représentations voulues. À ce propos, le schéma proposé par James (1913) permettra d'évoluer vers les hypothèses de Bergson (1965). Quelques rappels sur l'acquisition des idées nous semblent importants, et ce sans perdre de vue que nous concevons les idées complexes comme étant les analogues des représentations, puisque ces premières ont ces qualités qu'ont ces dernières et qui ont servi aux opérations abstraites de l'esprit.

Berkeley (1920, p.36-37), malgré son pessimisme pour la substance matérielle, que nous avons appelé *matière* dans la vérification de l'hypothèse, précise mieux les tenants de la méthode pragmatique. Selon l'auteur, cette méthode peut seulement être subsumée aux lois abstraites de la nature, lesquelles composent, c'est-à-dire génèrent ou transforment les idées simples par les opérations abstraites de l'esprit. Locke (1735) s'oppose à l'innéisme des principes de cette pratique. En général ou à l'inverse des idées des mentalistes, Locke montre que ces principes sont acquis, donc non imprégnés naturellement dans l'esprit. S'ils sont en quelque sorte innés, c'est néanmoins par le simple fait que nos actions sont fonctions de ses principes, lesquels déterminent ainsi les conséquences pratiques des actions. C'est en ce sens, et pour les pragmatistes, une vérité pour le fondement de la théorie génétique de la vérité. La vérité dépend de cette manière de concevoir le terme *génétique*, c'est-à-dire des idées acquises et non innées, et la faculté qu'a l'esprit d'y réfléchir dépend des deux capacités fondamentales de l'esprit, l'entendement et la volonté qui représentent dès lors le terme *inné*. Locke (p.111-112) mentionne l'opération de composition, « par laquelle l'Esprit joint ensemble plusieurs idées simples qu'il a reçu par le moyen de la Sensation & de la Réflexion, pour en faire des idées complexes. On peut rapporter à cette faculté de composer des idées, celle de les *étendre* ».



Pour ainsi dire par le terme *étendre*, c'est que le mouvement continu sur sa lancée. Cette considération du mouvement complète la théorie de l'Association des idées vue par Stuart Mill (1866) ? Qui plus est, Locke (1735) parle aussi de degré, de temps et d'espace, tout autant que Bergson (1965) qui fait l'appoint de ladite théorie, donnant même à ces concepts une place fondamentale dans les conséquences qu'a le rôle de la mémoire. En somme, voici la conception de Locke (1735, p.116) sur l'abstraction, et nous remarquons que celle-ci diffère quelque peu de la doctrine de l'abstraction discutée par Berkeley (1920) :

Voici en quoi consiste principalement ces actes de l'Esprit: 1. à combiner plusieurs idées simples en une seule; & c'est par ce moyen que se font toutes les idées complexes: 2. à joindre deux idées ensemble, soit qu'elles soient simples ou complexes, & à les placer l'une près de l'autre, de sorte qu'on les voit tout à la fois sans les combiner en une seule idée: c'est par-là que l'Esprit se forme toute les idées des Relations. 3. Le troisième de ces actes consiste à séparer des idées d'avec toutes les autres qui existent réellement avec elles: c'est ce qu'on nomme abstraction; & c'est par cette voie que l'Esprit forme toutes les idées générales. Ces différents actes montrent quel est le pouvoir de l'Homme; & que ces opérations sont à peu près les mêmes dans le Monde matériel & dans le Monde intellectuel.

Le premier acte découle du deuxième acte consistant en opération de combinaison par des relations telle que la ressemblance et à la manière dont celle-ci fut discutée auparavant. Le troisième acte ou l'abstraction, consiste en l'étendue qui crée les connaissances générales, les plus complexes. Cependant, est-ce que la formation d'une représentation est toujours une action active, dans le sens où la conscience doit nécessairement la provoquer pour sélectionner le nécessaire à la représentation ? Ainsi et comme nous le supposons, est-ce que l'action est vraiment la valeur active ? Cependant, la conséquence pratique, qui guide l'expérience et par l'action, ne fait toujours aucun doute. Nous souhaitons continuer en direction de la majorité des cas démontrant que, aucun effort de pensée peut faire apparaître deux idées et non deux autres. En conséquence, nous répondons qu'un tel état peut aussi être passif. Ainsi, notre intuition porte sur des expériences qui ont réellement marqué l'existence de l'esprit, en somme, des emprunts reviviscentes comme auxiliaires à la sélection des objets et des qualités.

En revanche, puisque le traitement des énoncés est subordonné à des contextes sociaux, notre intuition devient soudainement dubitative face à la primauté du contexte, lequel confronte alors ces empreintes à une restriction, celle de la consigne. En appliquant la transcendance conçue par James (1913) – un sentiment de quelque chose plus un contexte, – il se formerait une idée complexe. Le contexte est en ce sens vecteur d'un état de conscience actif. Selon cette transcendance, conçue sous la théorie génétique de la vérité reliée à la méthode pragmatique de James (1911), nous aimerions dire que le sentiment de quelque chose est intègre, car si là est toute la vérité, celui-ci a donc le mérite d'être décrit, puisqu'aussi le raisonnement qu'en fait l'auteur est une découverte. Sous un contexte déterminé, comment l'action doit se représenter la substance parmi tous les objets et les qualités du substrat substantiel ? Deux concepts clés furent préalablement itérés : Les représentations familières, ou la connaissance, et les pensées conceptuelles, ou le savoir.



Rappelons ici la soutenance théorique en accord avec le CECR (2001), respectivement, le statut ontologique et axiologique. James (1913) en fit aussi la distinction, ou soit a) la connaissance en tant que représentations familières perçues directement par les sens ou indirectement par les images-souvenirs et les représentations. Nous la rattachons, quand perçue directement, aux effets particuliers physiques liés aux expériences visuelles et auditives, et étudiés dans l'approche à propos de la perception extérieure, et, quand perçue indirectement, aux effets particuliers intellectuels étudiés dans cette approche autour de la perception intérieure, laquelle comprend aussi b) le savoir en exprimant les pensées conceptuelles, mais et selon l'auteur, pouvant se passer de représentations. Or et après que James ait interrogé la dépendance des pensées conceptuelles d'avec les représentations familières, au passage nous ajoutons que, ce que chacun tient pour vrai ou pour familier va de bon train avec nos jugements et nos croyances.

Nous avons démontré, dans la formation d'une idée complexe, que l'idée primitive, ou soit de la perception extérieure, était la cause directe de l'idée simple initiale et indirecte des idées simples lui succédant, et donc de l'idée composée, et ce de par la sensation physiologique, ou mieux, de par la perception extérieure pour emprunter à l'objet effectif les qualités nécessaires pour la succession des idées simples et vers la combinaison de l'idée composée. En conséquence, nous tendons en la croyance que le savoir dépend en partie de la connaissance, ou des perceptions extérieures. Finalement et à ce propos, James (1913, p.12) est explicite lorsque sa propre description conclue qu'« aucune proposition [pensées conceptuelles] exprimant des rapports n'est possible si ce n'est sur la base d'une connaissance directe préalable de 'faits', d'un contenu ». Enfin et si des représentations associées ou des idées complexes dont la connaissance indirecte ressemble au contexte social, et bien nous avons décrit le sentiment conçu par James, ou plutôt ce qui lui est subsumé. Voici ce que nous dit James (p.5) à propos, et de la ressemblance du contexte avec le savoir (les pensées conceptuelles), et de la transcendance du sentiment, bien évidemment selon un contexte :

Pour qu'il ait connaissance, au sens spécifique du mot, il faut que le sentiment soit transcendant, et il faut que nous déterminions la divinité à créer une réalité extérieure à ce sentiment qui corresponde à sa qualité intrinsèque q. [...] la qualité nouvellement créée ressemble à la qualité q du sentiment, je dirais que nous pouvons considérer le sentiment comme ayant connaissance de cette réalité.

Avant l'explication du sens spécifique du terme *connaissance*, nous lui donnons la signification suivante, celle qui convient au terme *transcendance* : Les qualités du sentiment ressemblent aux qualités du contexte social. Si le principe actif est d'ordre qualitatif, l'identification des ressemblances tient aussi en un procédé qualitatif, car rendue possible par notre ressource stratégique que nous nous sommes donnés comme objectif initial: L'attention par un état de conscience sous le coup de l'action. Lors d'une méconnaissance d'un contexte social, qui est généralement le cas dans le cadre d'un apprentissage, nous évitons tout fonctionnement de la conscience par des représentations familières, que nous pouvons traduire comme étant des états particuliers à base affective, cependant, qui cherchent à venir en aide à l'être afin de combler les vides ou l'inconnu. Si donc la nécessité de connaître les qualités du contexte social, pour les



rapporter aux savoirs déjà sus, c'est-à-dire aux pensées conceptuelles, lesquelles et en ce sens, se verront prendre cette valeur. La conclusion où le contexte social est le sens du mot *connaissance*, est donc supportable. Mais celui-ci reste cependant sous l'effet de l'action interne et externe, sa cause. Nous présentons initialement nos considérations, pour les mouvements vus sous l'angle bergsonien, par leurs soubassements théoriques qui lient le mode de raisonnement descriptif et explicatif quant aux processus de la sensation et de la perception.

À l'aube d'une psychologie nouvelle, la psychologie de Ribot (1896a ; 1896b) aura contribué à faire connaître Wundt (1886), quand ce dernier reprit sa propre doctrine de la sensation bien comme sa théorie de la perception, pour les faire s'assembler. Si Wundt se situe à la confluence de la thèse intellectualiste, laquelle repose sur une étude des sentiments d'après la connaissance, et de la thèse physiologique qui considère les sentiments comme étant un objet d'étude délié de toute approche mentaliste, en revanche, Ribot (1896a ; 1896b) s'en tient, au même titre que James (1911 ; 1913), à la théorie physiologique. Son ouvrage intitulé *La psychologie des sentiments* (1896b) en apporte la preuve. À la lecture de Wundt (1886), dès les premiers instants, nous comprenons l'objet d'une science double, laquelle s'attache alors aux causes externes, déterminant l'intensité et les qualités de la sensation, ce que nous rapportons aux générations, et quant aux transformations de la sensation, et aux causes internes que sont les mouvements internes. Si Wundt (p.3) permet de confirmer l'affirmation que nous avons posé sur la personnalité en constante réorganisation, tout autant que sur l'action du corps toujours confrontée à des imprévus imminents, c'est en quelque sorte parce que :

les influences extérieures manifestent continuellement leur action : la succession et la combinaison des représentations sont, en partie, déterminées par la succession et la combinaison des impressions; la construction qu'opèrent les représentations simples pour produire les représentations composées, est liée aux propriétés physiologiques de nos organes sensoriels et moteurs [...]. C'est ainsi, que des conducteur (nerveux) s'étendent de la périphérie psychophysique, jusqu'au milieu des profondeurs de la vie de l'âme.

Le cheminement de la sensation physiologique se fait encore comprendre, et nous signalons qu'il faut être sensible tantôt aux impressions de sensation, tantôt aux impressions de réflexion, lesquelles et respectivement, mais selon l'un ou l'autre cas, consistent en les propriétés des organes sensoriels et en celles des organes moteurs. Mais Wundt (1886, p.311), en précisant les conditions physiologiques des impressions de sensation qu'il considère comme étant des états de conscience, montre le rapport qu'entretiennent les deux types de sensation, en somme, relation définie par l'impression de sensation qui est fonction de l'impression de réflexion et lorsque dans « les irritants sensoriels, nous distinguons, comme dans tout processus de mouvement, la *forme* et l'*énergie* des mouvements. La qualité de la sensation dépend de la forme du mouvement; et son intensité, de l'énergie des mouvements ». Les recherches de Bergson (1965), pour la personnalité en constance réorganisation, ont pris le problème à bras le corps. Succinctement et selon l'auteur, une quantité d'images influence l'image centrale du corps et *vice versa*.



Or, si nous comprenons des influences externes, à la lecture de l'ouvrage, qu'elles proviennent de leur propre changement et que, les modifications dans le fait interne en sont fonctions, c'est qu'il s'agit pour Wundt (1886, p.311) de la qualité et de l'intensité de la sensation, comme suit mentionnées : « Mais le *ton du sentiment* est déterminé par la qualité et l'intensité de la sensation; il est donc directement occasionné par la forme et l'énergie des irritants ». Cela suscite un regard posé sur la quantité d'images, ou mieux, sur les centres d'action entre les objets ou corps, la forme et l'énergie qu'ils prennent selon les impressions de sensation ou la qualité et l'intensité de la sensation, lesquelles influencent le ton du sentiment, l'image centrale du corps. Les influences extérieures consistent tout à la fois en cette quantité d'images et en ces imprévus que le corps rencontre dans l'organisation de sa personnalité. Nous concevons l'intérieur et l'extérieur en ce qu'est la distinction de la partie et du tout indiqués par Bergson (1965), c'est-à-dire et respectivement, de l'image centrale qu'est mon corps et de la totalité des images environnantes à l'image centrale.

Voyons l'étude sur les qualités. Lorsqu'auparavant nous avions produit que deux représentations apparaissaient grossières et concrètes lors d'une perception immédiate, nous doutions fortement, à la suite de la nouvelle dimension qu'avait pris la substance, que la volonté puisse en être la cause, ainsi, la faute fut rejetée au sentiment naissant. Dans la conclusion, l'action apparaissait passive, ainsi, tout portait à croire que deux représentations, surgissant d'une telle perception, ne sont pas toujours associables, ou que l'une ne ressemble en rien à l'autre. Comme Bergson (1965, p.27) le mentionne, c'est une action qui se réalise « de la périphérie de la représentation au centre, comme le fait l'enfant, comme nous y invitent l'expérience immédiate et le sens commun ». Mais par ailleurs, la volonté consisterait en une action active du corps qui va à la périphérie, ou comme l'a mentionné Wundt (1886), de la périphérie psychophysique jusqu'au milieu des profondeurs de l'âme, en ce qu'est de mon *Moi* conscient à mon corps selon les réflexions bergsoniennes qui aboutiront à la nécessité d'éduquer les sens. Serait-ce ici la solution pour écarter les influences extérieures, dans le dessein de produire une perception pertinente, et ce lorsque Wundt eut prescrit, sur la nature de l'influence extérieure, que la succession et la combinaison des impressions déterminaient la succession et la combinaison des représentations.

En définitive, pourquoi le besoin d'éduquer les sens ? Tout simplement parce que cette perception, psychophysique, ne peut réunir toutes les qualités d'un objet intérieurement, nous voulons dire, sans que l'objet effectif ne soit présent comme il le serait à la surface des organes sensoriels. Et ce même sous l'effet de cette sorte de synthèse, que Bergson nomme *analyse* et qui correspond en la capacité du corps central à se réaliser sur les images environnantes, lorsque dans une certaine mesure, l'action centrale des images environnantes consiste à les faire se réfléchir et que les actions centrales sont capables de pénétrer ou de s'approprier par une sorte de symbiose. Hormis les esprits très érudits, ou ceux capables de synthétiser les qualités des sensations à la manière d'un écrivain très sensible ou d'un poète, ou après beaucoup d'entraînement, il est bien ardu de mettre des qualités sur les choses exactement comme le contexte présent le voudrait. Pour dire simple, certaines des qualités apparaissent à cette perception



interne, lors de la perception de l'objet abstrait, mais pas toutes et celles qui apparaissent pourraient être de mauvaise qualité, au sens propre du terme. En fin de compte, l'expérience est soumise aux lois de la nature. Ribot (1896b), dans le chapitre intitulé *La mémoire affective*, de son ouvrage *La psychologie des sentiments*, en apporte la preuve par un corpus, ou soit une série de perception réalisée par des humains.

Voyons l'étude sur l'énergie. Dans ce cas, nous avons affaire à une discussion, ou plutôt à la réponse d'une question : Y a-t-il une différence de degré d'intensité ou de nature entre l'affection et la perception. À la suite d'hypothèses pour comprendre le passage d'une perception à une affection, Bergson (1965, p.32) mentionne que toute « douleur doit donc consister en un effort. [...] c'est lorsque la portion intéressée de l'organisme, au lieu d'accueillir l'excitation, la repousse. Ce n'est pas seulement une différence de degré qui sépare la perception de l'affection, mais une différence de nature ». La source de l'affection résulte de l'absorption que réalise l'image centrale du corps à propos des actions, c'est-à-dire des influences extérieures. Et Bergson les décrit comme étant les causes de l'effet qu'est l'affection, ou mieux et plus simplifié, que l'affection découle de la perception des objets en action. Et Wundt (1886, p.7) fournit la méthode de mensuration quant à la perception qui mesure l'action sur les choses. Une telle méthode de mensuration utilise les mouvements pris comme mesure du temps, ou du cours de nos états internes « à sa cause externe, à savoir le mouvement des objets naturels qui produit une succession de représentations [...]. Nous employons réellement un procédé analogue lorsque nous mesurons l'intensité de nos sensations à l'énergie des impressions extérieures qui les occasionnent ».

Ce qui est possible, puisqu'aussi ces impressions entretiennent un rapport fixe et que la perception est la cause de l'affection, c'est de transformer une grandeur indéterminée en une grandeur déterminée et à partir d'une grandeur déjà déterminée. Mais outre cette règle universelle, à un moment donné, il arrive que l'objet à percevoir coïncide avec l'image centrale du corps. C'est en ce quoi consiste la production des états particuliers à base affective, ou soit en un point déterminé par la mesure de la perception. Or et plus loin, Bergson (1965, p.35) cite le pouvoir sensori-moteur et en conclut qu'il y a dans la totalité « des images, une image favorisée, perçue dans ses profondeurs et non plus simplement à sa surface, siège d'affection en même temps que source d'action : c'est cette image particulière que j'adopte pour centre de mon univers et pour base psychique de ma personnalité ». En conséquence, un état particulier à base affective ne produirait-il pas un accroissement d'intensité ? Et puisqu'ici la perception ne va plus du centre à la périphérie, ou de l'image centrale de mon corps aux autres corps, cela valide ce que nous avons posté par la citation de Wundt (1886) et à propos de la personnalité en constante réorganisation, à savoir, l'étendue des conducteurs nerveux de la périphérie psychophysique aux profondeurs de la vie de l'âme. En somme, le problème des influences extérieures, c'est-à-dire et comme nous l'avons mentionné, l'action du corps toujours confrontée à des imprévus imminents, paraît être résolu.

Somme toute, le cas de l'état particulier à base affective est réductible à son pouvoir actif, dont la source serait la volonté et l'attention, et dans la mesure où cet état est la base psychique de toute personnalité. Mais par ailleurs, sa primauté cause un problème plus important. Effectivement, son pouvoir actif incide sur la



méthode pragmatique, et en conséquence, sur les qualités et intensités des sensations du sentiment devant ressembler aux qualités et intensités des représentations de signifié d'un certain contexte social. Parmi le ton du sentiment, ou mieux, l'association des représentations par relation ou ressemblance, le pouvoir actif qu'a l'état particulier ne fera que sélectionner les représentations, celles qui ressemblent à son état affectif, c'est-à-dire à l'image centrale du corps. En fin de compte, deux possibilités se présentent à nous. Tantôt l'état particulier est un frein pour la pertinence du contexte social à réaliser, lorsque ce contexte est méconnu tout autant que ses propres représentations, tantôt il est bénéfique lorsque les représentations familières déjà acquises, celles du sujet apprenant, ressemblent trait pour trait aux représentations du contexte social à réaliser. Dans la mesure où nous tenons compte de la deuxième dimension du CECR (2001) – un apprentissage sur la base du plurilinguisme et de la multiculturalité, – nous ne nous autorisons point à mettre cette deuxième alternative de côté, et ce même si, d'abord, elle nous paraît moins probable dans les situations d'apprentissage, ensuite, si elle rapproche l'étude des représentations de signifié vers un horizon d'étude différent.

Nous portons notre regard sur l'agir en direction du contexte social ou de ses représentations. La forme du mouvement doit donc prendre en son sein les qualités et les intensités de ces représentations. La découverte et l'apprentissage des actes de paroles, ceux qui antécèdent la tâche finale à réaliser qu'est l'énoncé écrit ou oral d'un contexte social, permettent d'assimiler des représentations étant ressemblantes à celles du contexte social. Parmi les images qui composaient auparavant le substrat substantiel, dès lors, d'autres viennent à l'emmagasiner de nouvelles qualités et intensités de sensations. Nous avons promis de projeter le schéma du substrat substantiel proposé par James (1913). Nous l'introduisons pour remarquer la dimension dans laquelle doit s'opérer les sélections et comprendre la complexité de l'opération. Cependant, tout en émettant la nécessité de suivre, par les études bergsoniennes, les mécanismes sensori-moteurs démêlant la complexité, d'où s'en suivra un abordage à propos de la question sur l'éducation des sens. James (p.15) compare le mouvement avec le trajet d'une munition, et ce une fois donné le coup de fusil en direction de la substance, par analogie à la perception interne. Dissimulées par le pronom démonstratif composé *celui* et par le pronom personnel sujet *il*, deux particules constatées dans la citation suivante, leur référent n'est autre qu'un objet quelconque, sous-entendu une image :

Si le fusil part et touche, nous pouvons voir aisément quel est celui qu'il a touché. Mais comment pouvons nous distinguer quel est celui que le sentiment connaît ? Il connaît celui qu'il représente. Mais quel est celui qu'il représente ? Il ne nous apprend rien à cet égard. Il se borne à ressembler ; il leur ressemble à tous indifféremment, et ressembler, en soi, n'équivaut pas nécessairement à représenter ou signifier.

James (1913) exploite tout de même le problème, le dépasse en apportant que les images s'étendent au contexte, par l'effet de la transcendance. Quelques mots peuvent résumer la vérité chez James : L'idée ou le sentiment devient vrai lorsqu'attribué à un contexte, à un événement. En conséquence et par le



contexte, les images environnantes du substrat se distinguent. Bergson (1965) développe cette action par des dispositifs moteurs, pourtant, en veillant à distinguer les mouvements du corps en action et les représentations des objets indépendantes les unes des autres. Un dispositif moteur est le reflet du mécanisme de l'attention. Ribot (1896a, p.3), en traitant la question pour l'évolution de la théorie de l'Association des idées, définit ainsi l'attention: « essentiellement *moteur*, c'est-à-dire qu'elle agit toujours sur des muscles et par des muscles, principalement sous la forme d'un arrêt ». Mais rappelons que l'arrêt du mouvement est potentiellement vecteur d'un état particulier à base affective. Il convient de le résoudre en une attention toujours fixée sur le contexte social.

La perception du présent, nécessaire à la réalisation du contexte, de l'événement, s'étend vers le passé, les perceptions antérieures. Si cette action de la conscience reconnaît les mouvements du corps, qu'ils soient intérieurs ou extérieurs et s'enchaînant les uns à la suite des autres, par conséquent, il y a en la base de l'action un phénomène d'éducation ou d'entraînement, et ce dû à un état de conscience d'attention volontaire. Si cette deuxième forme d'attention est ainsi nommée par Ribot (1896a), puisque nécessairement liée à un effort, l'arrêt, dit-il dans sa citation, est un état fixe tout autant que l'état mixte pour Bergson (1965, p.55), ou mieux, le trait d'union dans le terme *sensori-moteur*, c'est-à-dire l'instant où « dans l'intervalle à pris place un état mixte, une perception soulignée par un automatisme naissant ». Cette perception remet au lien qui unit les principes de pratique chez Locke (1735) et les conséquences pratiques chez James (1913), c'est-à-dire la nouvelle valeur à propos de la question sur l'innéisme que Bergson (1965) et Ribot (1896a) soulignent comme étant des mouvements, à savoir, la connaissance est le fruit de la reconnaissance ou des mouvements.

En résumé, ce que James (1913) apporte ou ajoute aux principes de pratique lockiens ou aux impressions de vérité du passé imprégnées dans la conscience, et qui produisent des actions, ce sont les conséquences pratiques approuvées par les circonstances de la réalité dans le présent et qui mettent en conformité l'action avec ces principes de pratiques ou impressions, c'est-à-dire avec les pensées conceptuelles telles que les croyances et les jugements. Si donc nous constatons une évolution des considérations pour l'action, lorsque renouvelée par le présent réel. En revanche, le processus de renouvellement ne peut renoncer à la valeur qu'on les perceptions antérieures, et ce pour la valeur et en accord avec James. En conséquence, la ressemblance est conservée ou ne peut s'effacer des nouvelles pensées conceptuelles. Comme le mentionne Bergson (1965, p.54), « la ressemblance est un rapport établi par l'esprit entre des termes qu'il rapproche et qu'il possède par conséquent déjà, de sorte que la perception d'une ressemblance est plutôt un effet de l'association que sa cause ».

Le contexte exposé par Bergson (1965), à titre d'exemple de construction d'un état mixte, révèle que la reconnaissance des ressemblances est la cause de l'association des représentations ou qualités des sensations sur les objets, à savoir, le rapport, mentionné précédemment par l'auteur, aurait la primauté sur les ressemblances, parce que par elles seules et alors, il ne peut y avoir d'action du mécanisme moteur des mouvements concomitants. Puisque l'esprit possède déjà les qualités dans son substrat,



nous sous-entendons qu'il puisse les reconnaître. Dans ce contexte illustré par Bergson (p.56), où les mouvements discontinus deviennent continus après reconnaissance ou répétition, puisqu'ainsi les mouvements reconnaissent déjà la perception prochaine ou le mouvement prochain, il y a donc bien à la base de l'action un acte de reconnaissance qui consiste en la « conscience d'un accompagnement moteur bien réglé, d'une réaction motrice organisée, [qui] est ici le fond du sentiment de la familiarité ». Et Ribot (1896b), auteur relié à la thèse physiologique tout comme James (1913), et en disant des phénomènes corporels qu'ils sont des mouvements, des attitudes du corps, a attiré notre attention sur la relation qu'il y a avec la réaction motrice du point de vue bergsonien.

Cette relation parce que, ces mouvements sont une manifestation motrice qui consiste dans les tendances qui se traduisent par des mouvements. Ici et une fois de plus, nous remarquons la soutenance de la formation des mouvements par les considérations d'ordre physiologique. L'intérêt porté à l'éducation des sens, mêlée à la sélection des qualités ou faits, suscite une intervention sur les mécanismes moteurs et sous l'ordre, bien évidemment, de la physiologie, par laquelle la succession des impressions de sensation sert au renvoi d'un mouvement vers son prochain, et ainsi de suite dans le processus de continuité ou le mécanisme de l'opération. Et la structure de la conscience reçoit les systèmes de mouvement, dans laquelle ceux-ci se consolident grâce aux perceptions, nous voulons dire, celles devenues familières après reconnaissance des qualités des objets. C'est donc par la reconnaissance que l'organisation de la structure de l'organisme s'effectue, elle consiste, dirons-nous par conséquent, en l'accompagnement moteur de toutes les perceptions. Ainsi, c'est dans la structure même de la conscience que la reconnaissance est enracinée, et, puisque le mouvement prochain qui suit le mouvement antérieur est effectif par celle-ci et sans l'intervention de la perception, nous pourrions poser la proposition suivante, au côté, bien sûr, des considérations pour l'attention : La structure de la conscience est fonctionnelle de par la reconnaissance, nous pourrions donc dire, de par les mouvements continus qui se passent des perceptions.

Mais alors, qu'est ce qui réorganise la structure fonctionnelle de la conscience ? Ou mieux, y aurait-il un lien avec la reconnaissance, puisque cette structure en est son essence ? Mais en première instance, l'arrêt des mouvements ne concerne-t-il pas des états particuliers à base affective ? Nous touchons ici le fond du problème, des états particuliers à base affective dans les contextes sociaux. Quand bien même l'association d'idées ou de représentations ne devient plus nécessaire par la reconnaissance ou le sentiment de familiarité, il s'agit, ni plus ni moins, d'une association d'idées mais dont la cause n'est pas la ressemblance, mais bien l'arrêt des mouvements que l'état mixte caractérise par un état particulier à base affective. Si celui-ci surgit, en les termes de Ribot (1896a, p.11-12), d'une attention spontanée, naturelle, quand « l'homme, comme l'animal, ne prête spontanément son attention qu'à ce qui le touche, à ce qui l'intéresse, à ce qui produit en lui un état agréable, désagréable ou mixte », celui-ci est, en les termes de Bergson (1965, p.55), la reconnaissance dans l'instantané, et qui plus est celui-ci confirme bien que des représentations ne sont pas nécessaires quand cette reconnaissance « consiste dans une action, et non dans une représentation ».



Par ce dernier auteur, nous savons déjà que la représentation émane d'un objet. Et Ribot (1896a, p.47) ajoute que « dans l'attention spontanée, l'objet agit par son pouvoir intrinsèque », naturel, et que l'action émane d'un sujet. Et de nouveau Ribot (p.47) : « dans l'attention volontaire, le sujet agit par des pouvoirs extrinsèques, c'est-à-dire surajoutés », comme l'effort d'entraîner ou d'éduquer. Nous savons tout aussi bien que les qualités d'un objet émanent des impressions de sensation, physiologiques ou de l'attention spontanée, et que les mouvements émanent des impressions de réflexion, des opérations de l'esprit ou de l'attention volontaire. En conséquence, nous ne sommes pas sans remarquer le retour de l'attention spontanée caractérisée par l'arrêt des mouvements, lequel arrêt met en attente le processus constitutif de la personnalité du sujet. Cela confirme, à la fois, la thèse psychologique pour soutenir l'étude de nos besoins – la sélection des idées et l'éducation des sens – et la thèse physiologique pour soutenir l'étude des états particuliers à base affective, lorsque et selon Ribot (p.11), « l'attention spontanée est la seule qui existe tant que l'éducation et les moyens artificiels n'ont pas été mis en œuvre », à l'inverse de l'attention volontaire qui entraîne, apprend, pour l'éducation des sens. Voici la direction que nous avons prétendu et soutenu par Bergson (1965, p.48) à propos des deux mémoires, de la perception des sens et de l'action. Quant à la première mémoire qui représente les souvenirs-images des événements de la vie quotidienne et liée aux états affectifs,

par elle deviendrait possible la reconnaissance intelligente, ou plutôt intellectuelle, d'une perception déjà éprouvée ; en elle nous nous réfugierions toutes les fois que nous remontons, pour y chercher une certaine image, la pente de notre vie passée. Mais toute perception se prolonge en action naissante ; et à mesure que les images, une fois perçues, se fixent et s'alignent dans cette mémoire, les mouvements qui les continuaient modifient l'organisme, créent dans le corps des dispositions nouvelles à agir. Ainsi se forme une expérience d'un tout autre ordre et qui se dépose dans le corps, une série de mécanismes tout montés, avec des réactions de plus en plus nombreuses et variées aux excitations extérieures, avec des répliques toutes prêtes à un nombre sans cesse croissant d'interpellations possibles. Nous prenons conscience de ces mécanismes au moment où ils entrent en jeu, et cette conscience de tout un passé d'efforts emmagasiné dans le présent est bien encore une mémoire, mais une mémoire profondément différente de la première, toujours tendue vers l'action, assise dans le présent et ne regardant que l'avenir.

Nous notons, lors d'un état de conscience d'attention pour effectuer l'agir, que la perception présente, dans le contexte pédagogique, vient chercher les représentations de l'expérience ou de ses fragments réalisés auparavant dans l'intervalle qu'est l'instant dans le contexte naturel. En les termes bergsoniens, la reconnaissance est attentive en le sens ou la perception du passé, dans notre intervalle, vient à être pénétrée par la perception du présent, et ce afin qu'une ou des représentations en soient extraites par un mouvement qui réorganise alors la structure fonctionnelle de la conscience. Ainsi, il y a génération de la perception nouvelle du présent, et ce par le comportement verbal écrit ou oral comme conséquence pratique. L'intervalle, la présence dans le contexte naturel et entre deux apprentissages dans le contexte pédagogique, fait naître l'action qui se sert du passé pour son présent, en somme et là aussi en les termes bergsoniens, une action naissance. La tendance de celle-ci est vers l'avenir, dans notre cas, vers la future action présente dans le contexte pédagogique, après l'intervalle.



Or, avoir souligné cette nécessité fondamentale devient, à ce stade, une hypothèse dont l'actuelle vérification va maintenant démontrer que sa nécessité est obsolète, et ce par une variable de l'action, c'est-à-dire par l'habitude de répétition ou la familiarité. En effet, s'il est simple de comprendre que le déroulement d'une unité didactique, dans son entier, réalise plusieurs intervalles – chaque présence dans le contexte naturel et chaque présence dans le contexte pédagogique, – il est alors censé que ces répétitions créent une habitude. Et en conséquence, et soulignons au passage que Bergson (1965, p.45) le soutient par l'expérience vérifiant ces trois propositions quant aux « conséquences qui découleraient de nos principes pour la théorie de la mémoire », les représentations n'ont plus lieu d'intervenir dans l'action, c'est-à-dire dans la réalisation efficiente de la tâche finale, l'exercice d'écriture ou d'oralité.

Nous pourrions donc dire, que cette tâche de l'approche de type *actionnel* est l'action de la perception présente sans le passé ou sans la perception du passé. Mais alors, pour quelle raison y aurait-il encore perception ? Nous pouvons penser que la continuité des mouvements est l'effet de la continuité d'un état d'attention volontaire. Or et en réalité, un tel état est intermittent. Par conséquent, celui-ci est propice à laisser entrer une cause de l'arrêt des mouvements, en somme, un état particulier à base affective antérieur et dû à un effet, à une attention spontanée. C'est d'abord une vérité évidente pour Ribot (1896a, p.18) et qui répond ensuite à notre question, en ajoutant plus loin « qu'il n'y a pas de perception sans mouvement, si faible qu'il soit. Tout organe sensoriel est à la fois sensitif et moteur [...]. En un mot, le mouvement est la condition du changement, qui est une des conditions de la conscience ».

CONCLUSION

“P

our l'acquisition de connaissances, chercher à observer comment s'effectue la sélection des qualités d'objets interrogea le rôle de la conscience et du système nerveux. Si le monde intérieur a le pouvoir de traduire les phénomènes du monde extérieur qui agissent sur le corps, qui plus est d'effectuer une sélection parmi l'infinité d'objets et de faits, toutefois, la conformation des organes sensoriels et la position autour des objets ne permettent pas au corps de saisir l'intégralité des qualités qu'il voudrait s'approprier pour étendre ses connaissances. Quand bien

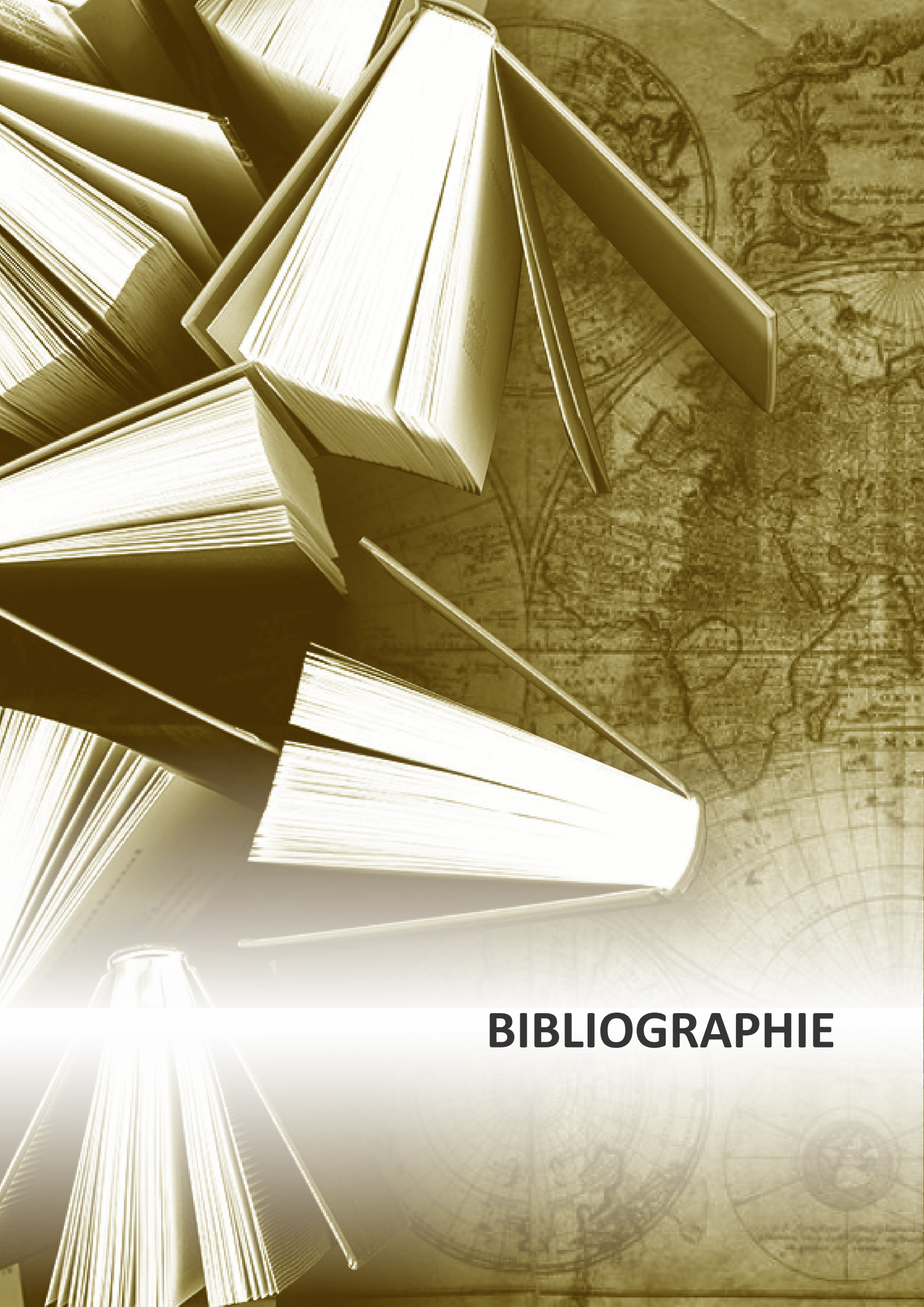
même sa capacité de se mouvoir peut le contester, sa conscience le rattrape lorsque ses états varient, ou oscillent de façon très aléatoire, en fonction de l'attention qu'il prête aux événements qu'il traverse journalièrement, mais qu'il subit également, ce qui, en définitive, ne peut le laisser insensible.

La réflexion sur la modification du comportement est allée à l'encontre de ce qui est normalement conçu, où l'environnement a la primauté sur l'organisme. En outre, le référentiel théorique a permis de considérer les actes psychiques d'une complication plus grande, et ce sous l'angle d'une psychologie descriptive. Prendre en compte les variétés de qualités d'objets apparaissant à la conscience a remis à des facteurs de l'ordre de la connaissance et du comportement influençant les modes, aussi bien de l'expérience visuelle et de l'expérience auditive, que de la représentation de la vision et de la représentation de l'audition. Dès lors, nous avons conçu que les impressions sur les qualités d'objets s'imprégnaient naturellement des impressions antérieures, celles remettant aux expériences passées. L'apparition de cette variable a révélé qu'un état de conscience correspond en une complication de complications.



Somme toute, nous avons soutenu une étude sur l'expérience visuelle et auditive par un raisonnement explicatif. Pour autant et puisque la représentation répond aux activités langagières, nous avons engagé des champs scientifiques autour de la théorie des actes de langage, sous l'angle de la philosophie contemporaine. Elle impliqua le développement de l'action sous forme d'intentions, implication conçue comme capacité qu'ont les actes de langage à représenter les objets et les états de choses du monde. Et nous avons mêlé le contenu propositionnel, considéré par cette philosophie, au contenu représentationnel, considéré par la psychologie descriptive du point de vue empirique.

Nous avons proposé un objectif spécifique à partir d'une hypothèse. Si un état psychique peut concevoir deux grandes formes, l'expérience ne se borne pas à représenter l'objet premier de la perception interne, c'est-à-dire l'expérience des sons et celle des objets, mais également la représentation de l'audition et celle de la vision, comme objet second. Aussi et en décrivant ces expériences, nous avons retenu des dissemblances entre la représentation visuelle et la représentation de l'action, en définitive, différences caractérisées par le fait qu'il n'appartient pas toujours de sui-référence causale à l'expérience visuelle, alors qu'il en appartient nécessairement une à la perception de l'action.



BIBLIOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE

ARNAULD, Antoine; LANCELOT, Claude. Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal contenant les fondements de l'art de parlé expliqués d'une manière claire et naturelle. Paris: Le Petit, 1660.

BACON, Francis. Nouvel Organum, Essais de morale et de politique, De la sagesse des anciens, Des principes et des origines. In: Bacon, F. Oeuvres de Bacon. 2. ed. Trad. Francis-Marie Riaux. Paris: Charpentier, 1851.

BARBIZET, Jacques. « Les mécanismes cérébraux de la pensée (petite note introductive de Jean Gillibert) ». Revue française de psychanalyse : organe officiel de la Société psychanalytique de Paris, Paris, 46.3, pp. 601-617, 1982. Disponible em: <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5448826j>>. Acesso em: 21 fev. 2021.

BÉRARD, Evelyne. L'approche communicative. Théorie et pratiques. Paris: CLE International, 1991.

BERGSON, Henri. Matière et mémoire : Essai sur la relation du corps à l'esprit. 72. ed. Paris: Les Presses Universitaires de France, 1965.

BERKELEY, Georges. Les principes de la connaissance humaine. Trad. Charles Renouvier. Paris: Librairie Armand Colin, 1920.

BOSSUET, Jacques-Bénigne. De la connaissance de Dieu et de soi-même, suivie du Traité du libre arbitre, de la logique et du Traité des causes. Paris: Librairie de Firmin-Didot & Cie, 1881.

BRENTANO, Franz. Psychologie descriptive. Trad. Arnaud Dewalque. Paris: Éditions Gallimard, 2017.

_____. Psychologie du point de vue empirique. Trad. Maurice de Gandillac. Paris: VRIN, 2008.

CANALE, Michael ; SWAIN, Merrill. Theoretical Bases of Communicative Approaches to Second Language Teaching and Testing. Applied Linguistics, Oxford, vol. 1, n. 1, pp. 1-47, 1980. Disponible em: <<http://dx.doi.org/10.1093/applin/1.1.1>>. Acesso em: 12 maio 2019.

CHOMSKY, Noam. Linguagem e mente. 3. ed. Trad. Roberto Leal Ferreira. São Paulo: Editora UNESP, 2009.

_____. « Un compte rendu du "comportement verbal" de R. F. Skinner ». Langages, Paris, 4.16 (1969): 16-49. Seção Psycholinguistique et grammaire générative. 19/02/2021. DOI: <https://doi.org/10.3406/lgge.1969.2016>. Disponible em: <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1969_num_4_16_2016>.

CONSEIL DE L'EUROPE. Un cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer. Paris: Les Éditions Didier, 2001.

DUMORTIER, Jean-Louis. « Tâches-problèmes de communication et dispositif d'apprentissage en français langue seconde ». In: VERDELHAN-BOURGADE, M (Éd). Le français langue seconde : un concept et des pratiques en évolution. Bruxelles: De Boeck & Larcier, 2007, pp. 123-143.



GAONAC'H, Daniel. Théories d'apprentissage et acquisition d'une langue étrangère. Paris: HATIER-CREDIF, 1987.

GARNIER, Adolphe. Traité des facultés de l'âme : comprenant l'histoire des principales théories psychologiques. T1. 2. ed. Paris: Hachette, 1865.

GOTTLOB FREGE, Friedrich Ludwig. Begriffsschrift, eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens. Hall: Nebert, 1879.

_____. Écrits logiques et philosophiques. Trad. Claude Imbert. Paris: Seuil, 1971.

JAMES, William. Le pragmatisme (Éd.1911). Paris: Hachette Livre-BNF, 2018.

_____. L'idée de vérité. Trad. Louis Veil e Maxime David. Paris: Librairie Félix Alcan, 1913.

_____. Précis de psychologie. Trad. Émile Baudin et Georges Bertier. Paris: Marcel Rivière, 1909.

HUCK HOAREAU, Saraly; MÉRIEUX, Régine; LOISEAU, Yves. LATITUDES. 1 : Méthode de français. Guide pédagogique. Paris: Les Éditions Didier, 2008.

HUME, David. Traité de la nature humaine, Livre I : De l'entendement. Trad. Philippe Folliot. London: John Noon, 1739.

KELLER, Philipp. Introduction à la logique. La logique classique des propositions et des prédicats. Genève, 2007. 357 p. Département de Philosophie, Université de Genève.

LOCKE, John. Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain. Trad. Pierre Coste. 3. ed. Amsterdam: chez Pierre Mortier, 1735.

MÉRIEUX, Régine; LOISEAU, Yves. LATITUDES. 1 : Méthode de français. Paris: Les Éditions Didier, 2008.

MOIRAND, Sophie. Enseigner à communiquer en langue étrangère. Paris: Hachette, 1982.

RIBOT, Théodule-Armand. La logique des sentiments. Paris: Librairie Félix Alcan, 1905.

_____. La psychologie des sentiments. Paris: Librairie Félix Alcan, 1896b.

_____. Psychologie de l'attention. 3. ed. Paris: Librairie Félix Alcan, 1896a.

ROULET, Eddy. Théories grammaticales, descriptions et enseignement des langues. Paris: F. Nathan, 1972.

ROUSSARIE, Laurent. Sémantique formelle. Volume 1 : Introduction à la grammaire de Montague. Berlin: Langage Science Press, 2017.

SEARLE, John Rogers. L'intentionnalité : Essai de philosophie des états mentaux. Trad. Claude Pichevin. Paris : Les Editions de Minuit, 1985.

_____. Sens et expression: études de théorie des actes du langage. Trad. Joëlle Proust. Paris: Les Éditions de Minuit, 1982.

SEARLE, John Rogers.; VANDERVEKEN, Daniel. Foundations of Illocutionary Logic. Cambridge: Cambridge University Press, 1985.

SERON, Xavier; LAMBERT, Jean-Luc; VAN DER LINDEN, Martial. La modification du comportement : Théorie, pratique, éthique. 2. ed. Bruxelles: Pierre Mardaga Editeur, 1988.



SULLY, James. *Outlines of Psychology*. Londres: Longman Green, 1885.

SKINNER, Burrhus Frederic. *Par delà la liberté et la dignité*. Paris: Robert Laffont, 1972.

_____. *Verbal behavior*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall, 1957.

STUART MILL, John. *La philosophie de Hamilton*. Trad. Émile Cazelles. Paris: Germer Baillière, 1869.

_____. *Système de logique déductive et inductive. Livre VI : de la logique des sciences morales*. Trad. Louis Peisse. Paris: Librairie philosophique de Ladrangé, 1866. Disponible en: <http://classiques.uqac.ca/classiques/Mill_john_stuart/systeme_logique/livre_6/systeme_de_logique_6.pdf>. Accès en: 22 nov. 2020.

VANDERVEKEN, Daniel. *La théorie des actes de discours et l'analyse de la conversation*. *Cahiers de Linguistique Française, Genève*, n. 13, pp. 8-61, 1992. Disponible en: <<https://clf.unige.ch/numeros/13/>>. Accès en: 25 mai 2019.

WUNDT, Wilhelm. *Éléments de psychologie physiologique, Tome premier*. Trad. Élie Rouvier. Paris: Librairie Félix Alcan, 1886.



Rudy Kohwer

**ÉTUDE SCIENTIFIQUE EN
PSYCHOPÉDAGOGIE DE
L'ENSEIGNEMENT-APPRENTISSAGE
DES LANGUES ÉTRANGÈRES**

 **SYNAPSE**
Editora

Compartilhando conhecimento

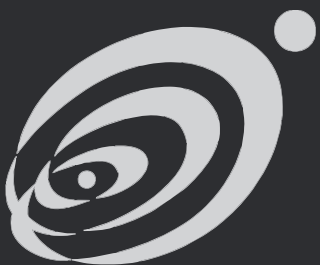



À PROPOS DE L'AUTEUR

Rudy Kohwer




Est titulaire d'une licence en Portugais-Anglais et d'un master en Linguistique Appliquée. Autour des Sciences du langage en général et pour des études en didactique des langues étrangères, sa recherche de doctorat concentre des domaines tels que la psychologie, les sciences cognitives, la pragmatique, la philosophie et la logique moderne. Il a travaillé à l'université dans l'enseignement du français comme langue étrangère et au collège dans l'enseignement du portugais. Il est aussi auteur d'autres publications scientifiques, articles et ouvrages collectifs.



 <https://www.facebook.com/Synapse-Editora-111777697257115>

 <https://www.instagram.com/synapseeditora>

 <https://www.linkedin.com/in/synapse-editora-compartilhando-conhecimento/>

 31 98264-1586

 editorasynapse@gmail.com



Compartilhando conhecimento